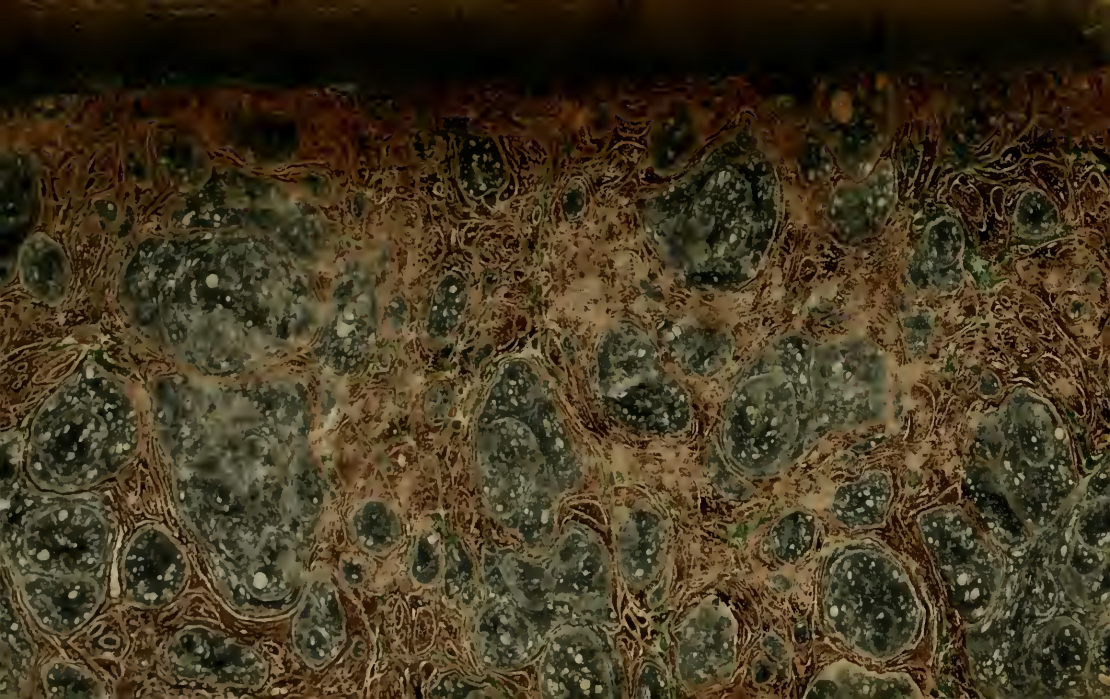


VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 171/6

Library
of the
University of Toronto

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÈDITION.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

chez { BÉLIN, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
CAILLE, rue de la Harpe, n°. 150.
GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.
VOLLAND, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplette06rous

LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

LETTRE IV.

DE MILORD EDOUARD A SAINT-PREUX.

Je vois par vos deux dernières lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la première que vous m'aviez écrite à l'armée, et dans laquelle était l'explication des chagrins secrets de madame de *Wolmar*. Je n'ai point reçu cette lettre, et je conjecture qu'elle pouvait être dans la malle d'un courrier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenait;

ma raison s'y perd, et mon cœur s'en inquiète: car; encore une fois, si le bonheur et la paix ne sont pas dans l'ame de *Julie*, où sera-t-il leur asile ici-bas?

Rassurez-la sur les risques auxquels elle me croit exposé; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laisser courir. Avec une poignée de monde il rend toutes nos forces inutiles, et nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous sommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés insurmontables pour de meilleurs généraux, et forcer à la fin les Français de nous battre. J'augure que nous paierons cher nos premiers succès, et que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandre. Nous avons en tête un grand capitaine; ce n'est pas tout: il a la confiance de ses troupes; et le soldat français qui compte sur son général est invincible. Au contraire, on en a si bon marché quand il est commandé par des courtisans qu'il méprise, et cela arrive si souvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de cour et l'occasion, pour vaincre à coup sûr la plus brave nation du continent. Ils le savent fort bien eux-mêmes. Milord *Marlborough* voyant la bonne mine

et l'air guerrier d'un soldat pris à Blenheim, (*a*) lui dit : S'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée française, elle ne se fût pas ainsi laissé battre. Eh morbleu! repartit le grenadier, nous avions assez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquait qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à présent l'armée de France, et manque à la nôtre ; mais nous ne songeons guère à cela.

Quoi qu'il en soit, je veux voir les manœuvres du reste de cette campagne, et j'ai résolu de rester à l'armée jusqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La saison étant trop avancée pour traverser les monts, nous passerons l'hiver où vous êtes, et n'irons en Italie qu'au commencement du printemps. Dites à M. et madame de *Wolmar* que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aise du touchant spectacle que vous décrivez si bien, et pour voir madame d'*Orbe* établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même soin, et vous me ferez plus de plaisir que jamais. Mon équipage

(*a*) C'est le nom que les Anglais donnent à la bataille d'Hochstet.

a été pris, et je suis sans livres ; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

QUELLE joie vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens ! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée ! Ce qui me déplaît sur-tout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation le parti de faire la campagne était déjà pris, et que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je sens la raison de ce mystère, et ne puis vous en savoir bon gré. Me mépriseriez-vous assez pour croire qu'il me fût bon de vous survivre ? ou m'avez-vous connu des attachemens si bas que je les préfère à l'honneur de mourir avec mon ami ? Si je ne méritais pas de vous suivre, il fallait me laisser à Londres ; vous m'auriez moins offensé que de m'envoyer ici.

Il est clair, par la dernière de vos lettres, qu'en effet une des miennes s'est perdue, et

cette perte a dû vous rendre les deux lettres suivantes fort obscures à bien des égards ; mais les éclaircissemens nécessaires pour les bien entendre viendront à loisir. Ce qui presse le plus à présent, est de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes sur le chagrin secret de madame de *Wolmar*.

Je ne vous redirai point la suite de la conversation que j'eus avec elle après le départ de son mari. Il s'est passé depuis bien des choses qui m'en ont fait oublier une partie, et nous la reprîmes tant de fois durant son absence, que je m'en tiens au sommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux, qui fesait tout pour la rendre heureuse, était l'unique auteur de toute sa peine, et que plus leur attachement mutuel était sincère, plus il lui donnait à souffrir. Le diriez-vous, Milord ? cet homme si sage, si raisonnable, si loin de toute espèce de vice, si peu soumis aux passions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, et, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraste augmente la douleur de *Julie*, et il semble qu'elle lui pardon-

nerait plutôt de méconnaître l'auteur de son être, s'il avait plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable apaise sa conscience aux dépens de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête homme et si peu vain de son savoir, c'était bien la peine d'être incrédule!

Il faut être instruit des caractères des deux époux, il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille, et se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers; il faut connaître l'union qui règne entr'eux dans tout le reste, pour concevoir combien leur différend sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes. M. de *Wolmar*, élevé dans le rit grec, n'était pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison, trop supérieure à l'imbécille joug qu'on lui voulait imposer, le secoua bientôt avec mépris; et rejetant à-la-fois tout ce qui lui venait d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie, il se fit athée.

Dans la suite, ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi chrétienne par

celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ses ministres. Il vit que tout y consistait encore en vaines simagrées, plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifiaient rien; il s'aperçut que tous les *honnêtes gens* y étaient unanimement de son avis et ne s'en cachaient guère, que le clergé même, un peu plus discrètement, se moquait en secret de ce qu'il enseignait en public; et il m'a protesté souvent qu'après bien du temps et des recherches, il n'avait trouvé de sa vie que trois prêtres qui crussent en DIEU (*b*). En voulant s'éclaircir de bonne foi sur ces

(*b*) A DIEU ne plaise que je veuille approuver ces assertions dures et téméraires; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font, et dont la conduite du clergé de tous les pays et de toutes les sectes n'autorise que trop souvent l'indiscrétion. Mais loin que mon dessein dans cette note soit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre sentiment sur ce point. C'est que nul vrai croyant ne saurait être intolérant ni persécuteur. Si j'étais magistrat, et que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerais par faire brûler comme tel quiconque en viendrait dénoncer un autre.

matières, il s'était enfoncé dans les ténèbres de la métaphysique, où l'homme n'a d'autres guides que les systèmes qu'il y porte, et ne voit par-tout que doutes et contradictions; quand enfin il est venu parmi des chrétiens, il est venu trop tard, sa foi s'était déjà fermée à la vérité, sa raison n'était plus accessible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvait détruisant plus un sentiment qu'il n'en établissait un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute espèce, et na cessé d'être athée que pour devenir sceptique.

Voilà le mari que le ciel destinait à cette *Julie*, en qui vous connaissez une foi si simple et une piété si douce: mais il faut avoir vécu aussi familièrement avec elle que sa cousine et moi, pour savoir combien cette ame tendre est naturellement portée à la dévotion. On dirait que rien de terrestre ne pouvant suffire au besoin d'aimer dont elle est dévorée, cet excès de sensibilité soit forcé de remonter à sa source. Ce n'est point, comme *Ste. Thérèse*, un cœur amoureux qui se donne le change et veut se tromper d'objet; c'est un cœur vraiment intarissable, que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser, et qui porte ses affections surabondantes au seul être digne de

les absorber (*c*). L'amour de DIEU ne la détache point des créatures; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cause, en s'animant l'un par l'autre, en deviennent plus charmans et plus doux; pour moi, je crois qu'elle serait moins dévote si elle aimait moins tendrement son père, son mari, ses enfans, sa cousine et moi-même.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus elle l'est, moins elle croit l'être, et qu'elle se plaint de sentir en elle-même une ame aride qui ne sait point aimer DIEU. On a beau faire, dit-elle souvent, le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les représente, et le moyen de voir ou d'imaginer l'immensité du grand être (*d*)! Quand

(*c*) Comment! DIEU n'aura donc que les restes des créatures? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose que, quand on croit l'avoir rempli d'elles, il est encore vide. Il faut un objet infini pour le remplir.

(*d*) Il est certain qu'il faut se fatiguer l'ame pour l'élever aux sublimes idées de la Divinité; un culte plus sensible repose l'esprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui

je veux m'élever à lui, je ne sais où je suis ; n'apercevant aucun rapport entre lui et moi, je ne sais par où l'atteindre, je ne vois ni ne sens plus rien, je me trouve dans une espèce d'anéantissement ; et si j'osais juger d'autrui par moi-même, je craindrais que les extases des mystiques ne vinssent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égare? Je substitue un culte grossier, mais à ma portée, à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la majesté divine ; j'interpose entr'elle et moi des objets sensibles : ne la pouvant contempler dans son essence, je la contemple au moins dans ses œuvres, je l'aime dans ses bienfaits : mais de quelque manière que je m'y

le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes, les catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs légendes, leurs calendriers, leurs églises, de petits anges, de beaux garçons et de jolies saintes? L'enfant *Jésus*, entre les bras d'une mère charmante et modeste, est en même-temps un des plus touchans et des plus agréables spectacles que la dévotion chrétienne puisse offrir aux yeux des fidelles.

prenne, au-lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnaissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. *Julie* ne trouve dans l'univers entier que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Par-tout elle aperçoit la bienfesante main de la Providence; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu; elle recueille ses dons dans les productions de de la terre; elle voit sa table couverte par ses soins; elle s'endort sous sa protection; son paisible réveil lui vient d'elle; elle sent ses leçons dans les disgraces, et ses faveurs dans les plaisirs; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher sont autant de nouveaux sujets d'hommages: si le Dieu de l'univers échappe à ses faibles yeux, elle voit par-tout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini?

Concevez, Milord, quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence, et ne peut partager l'espoir qui nous la rend chère! de ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de DIEU, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bon-

té ! de le voir insensible en fesant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, et par la plus bizarre inconséquence, penser en impie et vivre en chrétien ! Imaginez *Julie* à la promenade avec son mari ; l'une admirant dans la riche et brillante parure que la terre étale l'ouvrage et les dons de l'auteur de l'univers ; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite, où rien n'est lié que par une force aveugle ; imaginez deux époux sincèrement unis, n'osant, de peur de s'importuner mutuellement, se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, et tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais, *Julie* et moi, que quelque vue frappante et pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas ! dit-elle avec attendrissement, le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné *Wolmar ;* et dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de DIEU d'une voix si douce, il n'aperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connaissez *Julie*, vous qui savez combien cette ame communicative aime

à se répandre, concevez ce qu'elle souffrirait de ces réserves, quand elles n'auraient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élèvent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejeter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse d'imaginer l'être suprême vengeur de sa divinité méconnue, de songer que le bonheur de celui qui fait le sien doit finir avec sa vie, et de ne voir qu'un réprouvé dans le père de ses enfans ! A cette affreuse image, toute sa douceur la garantit à peine du désespoir ; et la religion, qui lui rend amère l'incrédulité de son mari, lui donne seule la force de la supporter. Si le ciel, dit-elle souvent, me refuse la conversion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grâce à lui demander, c'est de mourir la première.

Telle est, Milord, la trop juste cause de ses chagrins secrets ; telle est la peine intérieure qui semble charger sa conscience de l'endurcissement d'autrui, et ne lui devient que plus cruelle par le soin qu'elle prend de la dissimuler. L'athéisme, qui marche à

visage découvert chez les papistes, est obligé de se cacher dans tout pays où, la raison permettant de croire en Dieu, la seule excuse des incrédules leur est ôtée. Ce système est naturellement désolant; s'il trouve des partisans chez les grands et les riches qu'il favorise, il est par-tout en horreur au peuple opprimé et misérable, qui, voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir, se voit encore enlever, dans l'espoir d'une autre vie, la seule consolation qu'on lui laisse en celle-ci. Madame de *Wolmar* sentant donc le mauvais effet que ferait ici le pyrrhonisme de son mari, et voulant sur-tout garantir ses enfans d'un si dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au secret un homme sincère et vrai, mais discret, simple, sans vanité, et fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il est fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatise jamais, il vient au temple avec nous, il se conforme aux usages établis; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le scandale, et fait sur le culte réglé par les lois tout ce que l'Etat peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils sont unis,

la seule madame d'*Orbe* est du secret, parce qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien sauvées, et avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avais pas même conçu le moindre soupçon, et n'aurais peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si *Julie* elle-même ne me l'eût apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premièrement, quelle réserve est compatible avec l'amitié qui règne entre nous ? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte, que s'ôter la douceur de les partager avec un ami ? De plus, elle n'a pas voulu que ma présence fût plus long-tems un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin, sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a désiré, du consentement de son mari, que vous fussiez d'avance instruit de ses sentimens ; car elle attend de votre sagesse un supplément à nos vains efforts, et des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choisit pour me confier sa peine m'a fait soupçonner une autre raison

dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittait ; nous restions seuls ; nos cœurs s'étaient aimés ; ils s'en souvenaient encore : s'ils s'étaient un instant oubliés, tout nous livrait à l'opprobre. Je voyais clairement qu'elle avait craint ce tête-à-tête et tâché de s'en garantir, et la scène de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui se défiait le moins de lui-même devait seul s'en défier.

Dans l'injuste crainte que lui inspirait sa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus sûre que de se donner incessamment un témoin qu'il fallût respecter, d'appeler en tiers le juge intègre et redoutable qui voit les actions secrètes, et sait lire au fond des cœurs. Elle s'environnait de la majesté suprême ; je voyais DIEU sans cesse entr'elle et moi. Quel coupable désir eût pu franchir une telle sauve-garde ? Mon cœur s'épurait au feu de son zèle, et je partageais sa vertu.

Ces graves entretiens remplirent presque tous nos tête-à-tête durant l'absence de son mari ; et depuis son retour, nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête comme s'il était question d'un autre,

et, sans mépriser nos soins, il nous donne souvent de bons conseils sur la manière dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès; car, s'il avait moins de bonne foi, l'on pourrait attaquer le vice de l'ame qui nourrirait son incrédulité; mais, s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous des lumières qu'il n'ait point eues et des raisons qui lui aient échappé? Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvais employer d'argumens avait été déjà vainement épuisé par *Julie*, et que ma sécheresse était bien loin de cette éloquence du cœur et de cette douce persuasion qui coule de sa bouche. Milord, nous ne ramènerons jamais cet homme; il est trop froid et n'est point mechant: il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de sentiment lui manque, et celle-là seule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque soin que prenne sa femme de lui déguiser sa tristesse, il la sent et la partage: ce n'est pas un œil aussi clair-voyant qu'on abuse. Ce chagrin dévoré ne lui en est que plus sensible. Il m'a dit avoir été tenté plusieurs fois de céder en apparence, et de

feindre, pour la tranquilliser, des sentimens qu'il n'avait pas; mais une telle bassesse d'ame est trop loin de lui. Sans en imposer à *Julie*, cette dissimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchise, l'union des cœurs qui console de tant de maux, se fussent éclipsées entr'eux. Etait-ce en se fesant moins estimer de sa femme qu'il pouvait la rassurer sur ses craintes? Au-lieu d'user de déguisement avec elle, il lui dit sincèrement ce qu'il pense; mais il le dit d'un ton si simple, avec si peu de mépris des opinions vulgaires, si peu de cette ironique fierté des esprits forts, que ces tristes aveux donnent bien plus d'affliction que de colère à *Julie*, et que, ne pouvant transmettre à son mari ses sentimens et ses espérances, elle en cherche avec plus de soin à rassembler autour de lui ces douceurs passagères auxquelles il borne sa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, si l'infortuné fait son paradis en ce monde, rendons-le lui du moins aussi doux qu'il est possible! (*e*)

(*e*) Combien ce sentiment plein d'humanité n'est-il pas plus naturel que le zèle affreux des

Le voile de tristesse dont cette opposition de sentimens couvre leur union prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de *Julie*, par les consolations dont cette tristesse est mêlée, et qu'elle seule au monde était peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs disputes sur ce point important, loin de se tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finissent toujours par quelque scène attendrissante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé sur ce texte, qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal, et je m'efforçais de montrer que non-seulement il n'y avait point de mal absolu et général dans le système des êtres, mais que même les maux particuliers étaient beaucoup moindres qu'ils ne le semblent au

persécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, et se faire les précurseurs des démons? Je ne cesserai jamais de le redire; c'est que ces persécuteurs-là ne sont point des croyans; ce sont des fourbes.

premier coup-d'œil, et qu'à tout prendre ils étaient surpassés de beaucoup par les biens particuliers et individuels. Je citais à M. de *Wolmar* son propre exemple, et pénétré du bonheur de sa situation, je la peignais avec des traits si vrais qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les séductions de *Julie*. Elle met toujours le sentiment à la place des raisons, et le rend si touchant qu'il faut toujours l'embrasser pour toute réponse : ne serait-ce point de son maître de philosophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle aurait appris cette manière d'argumenter ?

Deux mois plutôt, la plaisanterie m'eût déconcerté cruellement ; mais le tems de l'embarras est passé, je n'en fis que rire à mon tour ; et quoique *Julie* eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarrassée que moi. Nous continuâmes. Sans disputer sur la quantité du mal, *Wolmar* se contentait de l'aveu qu'il fallut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal existe ; et de cette seule existence il déduisait défaut de puissance, d'intelligence ou de bonté dans la première cause. Moi, de mon côté, je tâchais de montrer l'origine du mal physique

dans la nature de la matière, et du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soutenais que DIEU pouvait tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne, et qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute quand je m'apperçus que *Julie* avait disparu. Devinez où elle est, me dit son mari, voyant que je la cherchais des yeux ? Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'aurait point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte, et je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans ? Tout aussi peu ; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien, repris-je, ce qu'elle fait, je n'en sais rien ; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins, dit-il froidement ; venez, venez ; vous verrez si j'ai bien deviné.

Il se mit à marcher doucement ; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet ; elle était fermée ; il l'ouvrit brusquement. Milord, quel spectacle ! je vis *Julie* à genoux, les mains jointes, et toute en larmes. Elle se lève avec

précipitation, s'essuyant les yeux, se cachant le visage, et cherchant à s'échapper: on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une espèce de transport. Chère épouse! lui dit-il en l'embrassant, l'ardeur même de tes vœux trahit ta cause. Que leur manque-t-il pour être efficaces? Va, s'ils étaient entendus, ils seraient bientôt exaucés. Ils le seront, lui dit-elle d'un ton ferme et persuadé; j'en ignore l'heure et l'occasion. Puissé-je l'acheter aux dépens de ma vie! mon dernier jour serait le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats; venez remplir un devoir plus noble. Le sage préfère-t-il l'honneur de tuer des hommes aux soins qui peuvent en sauver un? (*f*)

(*f*) Il y avait ici une grande lettre de milord *Edouard* à *Julie*. Dans la suite il sera parlé de cette lettre; mais pour de bonnes raisons j'ai été forcé de la supprimer.

LETTRE VI.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

Quoi! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens et celle qui l'habite? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord *Hide?* êtes-vous plus nécessaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici? Vous nous forcez à faire des vœux opposés aux vôtres, et vous me faites souhaiter d'avoir du crédit à la cour de France pour vous empêcher d'obtenir les passe-ports que vous en attendez. Contentez-vous toutefois: allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous serons vengés de cette préférence; et quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui, je sais que quand vous serez avec nous, vous regretterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre, j'avais d'abord soupçonné qu'une commission secrète..... quel plus digne médiateur de paix?.....

Mais les rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux ? osent-ils écouter la vérité ? savent-ils même honorer le vrai mérite ? . . . . Non, non, cher *Edouard*, vous n'êtes pas fait pour le ministère, et je pense trop bien de vous pour croire que, si vous n'étiez pas né pair d'Angleterre, vous le fussiez jamais devenu.

Viens, ami, tu seras mieux à Clarens qu'à la cour. O quel hiver nous allons passer tous ensemble, si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas! chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui sont si chères l'une à l'autre, qui sont si dignes de s'aimer, et qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hasard a fait passer ici la partie adverse du baron d'*Etange*, vous avez prévu tout ce qui devait arriver de cette rencontre, et ce qui est arrivé réellement. (*g*) Ce vieux plai-

(*g*) On voit qu'il manque ici plusieurs lettres intermédiaires, ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on se tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omissions, et je suis tout-à-fait de son avis.

deur

deur, quoique inflexible et entier presqu'autant que son adversaire, n'a pu résister à l'ascendant qui nous a tous subjugués. Après avoir vu *Julie*, après l'avoir entendue, après avoir conversé avec elle, il a eu honte de plaider contre son père. Il est parti pour Berne si bien disposé, et l'accommodement est actuellement en si bon train, que, sur la dernière lettre du baron, nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déjà su par M. de *Wolmar*: mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que Madame d'*Orbe* ayant enfin terminé ses affaires est ici depuis jeudi, et n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étais prévenu du jour de son arrivée, j'allai au-devant d'elle, à l'insçu de Madame de *Wolmar* qu'elle vouloit surprendre; et l'ayant rencontrée au-deçà de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive et plus charmante que jamais; mais inégale, distraite, n'écoutant point, répondant encore moins; parlant sans suite et par saillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut se défendre sur le point d'obtenir ce qu'on a fortement désiré. On eût dit à chaque instant qu'elle

tremblait de retourner en arrière. Ce départ, quoique long-temps différé, s'était fait si à la hâte que la tête en tournait à la maîtresse et aux domestiques. Il régnait un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenait. A mesure que la femme-de-chambre craignait d'avoir oublié quelque chose, *Claire* assurait toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse, et le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne voulait pas que *Julie* entendît sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, et monta si précipitamment qu'il fallut respirer après la première rampe avant d'achever de monter. M. de *Wolmar* vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis *Julie* assise vers la fenêtre, et tenant sur ses genoux la petite *Henriette*, comme elle faisait souvent. *Claire* avait médité un beau discours à sa manière, mêlé de sentiment et de gaieté; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié; elle vole à son amie: en s'écriant avec un emportement impossible à peindre:

Cousine, toujours, pour toujours jusqu'à la mort! *Henriette* apercevant sa mère, saute et court au-devant d'elle en criant aussi: *Maman! maman!* de toute sa force; et la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble, saisirent *Julie* à tel point que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber et se trouva mal. *Claire*, voulant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever *Henriette*, elle s'élance pour secourir *Julie* défaillante, et tombe sur elle dans le même état.

Henriette les apercevant toutes deux sans mouvement se mit à pleurer et à pousser des cris qui firent accourir la *Fanchon*; l'une court à sa mère, l'autre à sa maîtresse. Pour moi, saisi, transporté, hors de sens, j'errais à grands pas par la chambre sans savoir ce que je fesais, avec des exclamations interrompues, et dans un mouvement convulsif dont je n'étais pas le maître. *Wolmar* lui-même, le froid *Wolmar* se sentit ému. O sentiment! sentiment! douce vie de l'ame, quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? quel

est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ? Au-lieu de courir à *Julie*, cet heureux époux se jeta sur un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empressement. Ces scènes de plaisir et de joie n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouir du bonheur que je goûte et que vous partagez. Que doit-il être pour vous ? je n'en connus jamais de semblable, et je suis le moins heureux des six.

Milord, sur ce premier moment vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un retentissement d'allégresse et une fermentation qui n'est pas encore calmée. *Julie* hors d'elle-même était dans une agitation où je ne l'avais jamais vue ; il fut impossible de songer à rien de toute la journée, qu'à se voir et s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'avisa pas même du sallon d'*Apollon ;* le plaisir était par-tout, on n'avait pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans *Wolmar*, tout serait allé de travers. Chacun se para de son mieux,

Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en fallait pour les amusemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y régnait une confusion qui la rendait touchante, et le désordre en fesait le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre Madame d'*Orbe* en possession de son emploi d'intendante ou de maîtresse-d'hôtel, et elle se hâtait d'en faire les fonctions avec un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau sallon, les deux cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis et formés avec des fleurs. *Julie* devina dans l'instant d'où venait ce soin; elle m'embrassa dans un saisissement de joie; *Claire*, contre son ancienne coutume, hésita d'en faire autant. *Wolmar* lui en fit la guerre; elle prit, en rougissant, le parti d'imiter sa cousine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne saurais dire; mais je ne me sentis pas dans ses bras sans émotion.

L'après-midi il y eut une belle collation dans le gynécée, où pour le coup le maître et moi fûmes admis. Les hommes tirèrent au blanc une mise donnée par Madame d'*Orbe*. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins

excreé que les autres ; *Claire* ne fut pas la dupe de son adresse. *Hanz* lui-même ne s'y trompa pas, et refusa d'accepter le prix ; mais tous ses camarades l'y forcèrent, et vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le soir toute la maison, augmentée de trois personnes, se rassembla pour danser. *Claire* semblait parée par la main des Grâces ; elle n'avait été si brillante que ce jour-là. Elle dansait, elle causait, elle riait, elle donnait ses ordres ; elle suffisait à tout. Elle avait juré de m'excéder de fatigue ; et après cinq ou six contre-danses très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je dansais comme un philosophe. Je lui dis, moi, qu'elle dansait comme un lutin, qu'elle ne fesait pas moins de ravage, et que j'avais peur qu'elle ne me laissât reposer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici de quoi vous faire dormir tout d'une pièce ; et à l'instant elle me reprit pour danser.

Elle était infatigable ; mais il n'en était pas ainsi de *Julie*, elle avait peine à se tenir ; les genoux lui tremblaient en dansant ; elle était trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyait des larmes de joie couler de ses

yeux : elle contemplait sa cousine avec une sorte de ravissement ; elle aimait à se croire l'étrangère à qui l'on donnait la fête, et à regarder *Claire* comme la maîtresse de la maison, qui l'ordonnait. Après le souper, je tirai des fusées que j'avais apportées de la Chine, et qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit : il fallut enfin se quitter ; madame d'*Orbe* était lasse ou devait l'être, et *Julie* voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insensiblement le calme renaît, et l'ordre avec lui. *Claire*, toute folâtre qu'elle est, sait prendre quand il lui plaît un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de *Wolmar*, la bonté de *Julie*, et quoique extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence ; ensorte que restée veuve si jeune, et chargée de la garde-noble de sa fille, les biens de l'une et de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains ; ainsi l'on n'a pas lieu de craindre que sous ses ordres la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à *Julie* le plaisir de se livrer toute entière à l'occupation qui est le plus de son goût, savoir l'éducation des

enfans ; et je ne doute pas qu'*Henriette* ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses mères aura soulagé l'autre. Je dis ses mères, car à voir la manière dont elles vivent avec elle, il est difficile de distinguer la véritable ; et des étrangers qui nous sont venus aujourd'hui sont ou paraissent là-dessus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent *Henriette*, ou ma fille, indifféremment. Elle appelle l'une Maman et l'autre *petite Maman ;* la même tendresse règne de part et d'autre ; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent *Henriette*, il se trouve qu'elle a deux mères ; on serait embarrassé à moins. Les plus clair-voyans se décident pourtant à la fin pour *Julie*. *Henriette*, dont le père était blond, est blonde comme elle et lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mère se peint encore mieux dans ses yeux que dans les regards de *Claire*. La petite prend auprès de *Julie* un air plus respectueux, plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés ; parce que *Julie* a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences sont en

faveur de la petite maman, et je me suis aperçu que cette erreur est si agréable aux deux cousines qu'elle pourrait bien être quelquefois volontaire, et devenir un moyen de leur faire sa cour.

Milord, dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y serez, il faudra mal penser de tout homme dont le cœur cherchera sur le reste de la terre des vertus, des plaisirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maison.

LETTRE VII.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

IL y a trois jours que j'essaie chaque soir de vous écrire. Mais après une journée laborieuse, le sommeil me gagne en rentrant : le matin, dès le point du jour, il faut retourner à l'ouvrage. Une ivresse plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, et je ne puis dérober un moment à des plaisirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel séjour pourrait me

déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci : mais savez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même ? c'est que je m'y sens vraiment à la campagne, et que c'est presque la première fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont, savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent ; ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les auteurs, les parasites sont le cortège qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation. (*h*) Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes

(*h*) Il y faut ajouter la chasse : encore la font-ils si commodément qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse, il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

mets, avec le même appareil; ils n'y font que les mêmes choses; autant valait y rester: car, quelque riche qu'on puisse être et quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, et l'on ne saurait apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chère, ils la fuient; ils ne connaissent jamais qu'une manière de vivre, et s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne est agreable à considérer, et n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique et privée le rend intéressant; et puis, c'est la première vocation de l'homme, il rappelle à l'esprit une idée agréable, et au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage et des moissons. La simplicité de la vie pastorale et champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent et chantent, et des troupeaux épars dans l'éloignement, insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, et quoiqu'on l'entende avec

un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'avoue que la misère qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques près d'expirer sous les coups, de malheureux paysans exténués de jeûne, excédés de fatigue, et couverts de haillons, des hameaux de masures, offrent un triste spectacle à la vue; on a presque regret d'être homme quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons et sages régisseurs faire de la culture de leurs terres l'instrument de leurs bienfaits, leurs amusemens, leurs plaisirs; verser à pleines mains les dons de la providence; engraisser tout ce qui les entoure, hommes et bestiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers; accumuler l'abondance et la joie autour d'eux, et faire du travail qui les enrichit une fête continuelle! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître? On oublie son siècle et ses contemporains; on se transporte au temps des patriarches; on veut

mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques et le bonheur qu'on y voit attaché. O temps de l'amour et de l'innocence, où les femmes étaient tendres et modestes, où les hommes étaient simples et vivaient contens ! O *Rachel !* fille charmante et si constamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de *Noëmi !* heureux le bon vieillard dont tu réchauffais les pieds et le cœur ! Non, jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est là que les Grâces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaieté les anime, et qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture ; (*i*) le pampre grillé, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père *Lyée*, et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bien-

(*i*) On vendange fort tard dans le pays de Vaud, parce que la principale récolte est en vins blancs, et que la gelée leur est salutaire.

fesant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère; le brut des tonneaux, des cuves, des légrefass (*k*) qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeuses dont ces côteaux retentissent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir; le rauque son des instrumens rustiques qui les anime au travail; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle; tout conspire à lui donner un air de fête, et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

M. de *Wolmar*, dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves, le pressoir, le cellier, les futailles n'attendaient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Madame de *Wolmar* s'est chargée

(*k*) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

de la récolte ; le choix des ouvriers, l'ordre et la distribution du travail la regardent. Madame d'*Orbe* préside aux festins de vendange et au salaire des journaliers selon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection, à moi, est de faire observer au pressoir les directions de *Julie*, dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, et *Claire* n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vides est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin : on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'*Orbe*, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge pour surcroît de faire avertir et tancer les paresseux, et je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux baron, tandis que nous travaillons tous, il se promène avec un fusil, et vient de temps en temps m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrètement engagé, si bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philosophe

pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en diffère pas de beaucoup.

Vous voyez, par ce que je viens de vous marquer du baron, que notre réconciliation est sincère, et que *Wolmar* a bien d'être content de sa seconde épreuve (*l*). Moi de la haine pour le père de mon amie! Non, quand j'aurais été son fils, je ne l'aurais pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connais point d'homme plus droit, plus franc, plus

(*l*) Ceci s'entendra mieux par l'extrait suivant d'une lettre de *Julie*, qui n'est pas dans ce recueil.

« Voilà, me dit M. de *Wolmar* en me tirant » à part, la seconde épreuve que je lui destinais. S'il n'eût pas caressé votre père, je me » serais défié de lui. Mais, dis-je, comment » concilier ces caresses et votre épreuve avec » l'antipathie que vous avez vous-même trouvée » entr'eux ? Elle n'existe plus, reprit-il ; les » préjugés de votre père ont fait à *Saint-Preux* » tout le mal qu'ils pouvaient lui faire : il n'en » a plus rien à craindre, il ne les hait plus, » il les plaint. Le baron de son côté ne le craint » plus ; il a le cœur bon, il sent qu'il lui a fait » bien du mal, il en a pitié. Je vois qu'ils seront » fort bien ensemble, et se verront avec plaisir. » Aussi dès cet instant je compte sur lui tout-» à fait. »

généreux, plus respectable à tous égards que ce bon gentilhomme : mais la bisarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurais lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse ; et pourvu que je ne sois pas son gendre, il se mettrait volontiers au-dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est, quand nous sommes seuls, de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont amères, et je les reçois toujours fort mal ; mais il rit de ma colère, et dit : Allons tirer des grives, c'est assez pousser d'argumens. Puis il crie en passant : *Claire*, *Claire !* un bon souper à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à son âge il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi, et tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ses railleries, c'est que devant sa fille il n'ose plus souffler, et la petite écolière n'en impose guère moins à son père même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la

vente et pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfesante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, et j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, et la laisse flétrir au soleil sur la souche ; pour l'autre, elle fait égrapper le raisin et trier les grains avant de les jeter dans la cuve ; pour un autre, elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, et le porter doucement sur le pressoir couvert encore de sa fleur et de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc : elle prépare un vin de liqueur, en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop, sur le feu ; un vin sec en l'empêchant de cuver ; un vin d'absinthe pour l'estomac (*m*), un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations sont saines et naturelles : c'est ainsi qu'une économe industrie

(*m*) En Suisse on boit beaucoup de vin d'absinthe ; et en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'usage des infusions.

supplée à la diversité des terrains, et rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde est égal, et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite chez soi faire les messieurs; on passe aux vignes toute la journée; *Julie* y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi-bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine et chargée d'excellens légumes. On ne ricanne point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs complimens rustauds; pour les mettre à leur aise, on s'y

prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas ; ils y sont sensibles ; et voyant qu'on veut bien sortir pour eux de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amène les enfans, et ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! O bienheureux enfans ! disent-ils en les pressant dans leurs bras robustes, que le bon DIEU prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! ressemblez à vos pères et mères, et soyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en songeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, et savent manier l'épée et le mousquet aussi-bien que la serpette et la houe ; en voyant *Julie* au milieu d'eux, si charmante et si respectée, recevoir, elle et ses enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illustre et vertueuse *Agrippine* montrant son fils aux troupes de *Germanicus*. *Julie !* femme incomparable, vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse et des bienfaits ; vous êtes pour tout le pays un dépôt cher et sacré que chacun voudrait défendre et conserver au prix de son sang ; et vous vivez plus sûrement, plus

honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les rois entourés de tous leurs soldats.

Le soir on revient gaiement tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange, et même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux et l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le baron qui ne soupe jamais et se couche de fort bonne heure, et *Julie* qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables et plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectaient était trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui règne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, et un lien d'amitié pour tous (*n*).

(*n*) Si de-là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique, avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes, auxquelles seulement M. de *Wolmar* a fait ajouter des capuchons de fer blanc, pour intercepter la fumée et réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie et les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, et un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas,

qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse et qu'on veuille en sortir quelquefois ? Les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux ; les rois sont malheureux parce qu'ils sont toujours rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au-dessus et au-dessous de soi ; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connaître et plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux et du meilleur sens.

mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques ; chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On boit à discrétion ; la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Je me prévaux aussi des plaisirs du pays et de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la valaisane, et de boire assez souvent du vin pur ; mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces, et de ménager ma raison. Qui sait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, et l'art de me l'ôter et de me la rendre ? Si le travail de la journée, la durée et la gaieté du repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte ; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne

la présence du sage *Wolmar*. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur ; et quand un tendre souvenir y veut renaître, un regard de *Claire* lui donne le change, un regard de *Julie* m'en fait rougir.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit sa chanson tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans ; mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, *Claire*, de sourire, *Julie* de rougir, moi de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours et des expressions dont nous nous sommes servis autrefois. Alors en jetant les yeux sur elles, et me rappelant les temps éloignés, un tressaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout-à-coup sur le cœur, et me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme

charme que je ne puis vous expliquer, et qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert de voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, et que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque, et qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux ? En doublant les uns et non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il était possible ; mais nous voulons mieux faire encore, et nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi-bien que pour celui de la journée, et la filouterie que j'y voulais em-

ployer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller, et que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirai doucement avec le pied des chenevottes de mes voisins pour grossir mon tas ; mais cette impitoyable Madame d'*Orbe* s'en étant aperçue fit signe à *Julie*, qui, m'ayant pris sur le fait, me tança sévèrement. Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant ; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, et qui pis est, à plaisanter encore.

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, Madame de *Wolmar* dit : Allons tirer le feu d'artifice. A l'instant chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail ; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu ; mais n'a pas cet honneur qui veut ; *Julie* l'adjuge, en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage ; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'ac-

clamations et de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée; chacun boit à la santé du vainqueur, et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain et toute sa vie.

LETTRE VIII.

DE SAINT-PREUX A M. DE WOLMAR.

JOUISSEZ, cher *Wolmar*, du fruit de vos soins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris; jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté; jamais ame reconnaissante et sensible ne sentit ce que vous m'avez inspiré. La mienne avait perdu son ressort, sa vigueur, son être; vous m'avez tout rendu. J'étais mort aux

vertus ainsi qu'au bonheur ; je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens renaître. O mon bienfaiteur ! ô mon père ! en me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à DIEU même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma faiblesse et mes craintes ? Jusqu'à-présent je me suis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur, et cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel et décourageant pour la vertu ; grâces au ciel, grâces à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri seulement parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu séparer de vous et d'elle pour savoir ce que je pouvais être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'*Orbe* le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connaissiez toutes mes faiblesses, mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher *Wolmar*, c'est ma dernière

faute ; je m'en sens déjà si loin que je n'y songe point sans fierté ; mais l'instant en est si près encore que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui sûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir ?

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je serai donc à vous ? J'élèverai donc vos enfans ? L'aîné des trois élèvera les deux autres. Avec quelle ardeur je l'ai désiré ! combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoublait mes soins pour répondre aux vôtres ! combien de fois j'osai montrer là-dessus mon empressement à *Julie* ! qu'avec plaisir j'interprétais souvent en ma faveur vos discours et les siens ! Mais quoiqu'elle fût sensible à mon zèle et qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer assez précisément dans mes vues pour oser en parler plus ouvertement. Je sentis qu'il fallait mériter cet honneur et ne pas le demander. J'attendais de vous et d'elle ce gage de votre confiance et de votre estime. Je n'ai point été trompé dans mon espoir : mes amis, croyez-moi, vous ne serez point trompés dans le vôtre.

Vous savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans, j'avais jeté sur le papier quelques idées qu'elles m'avaient fournies et que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu de nouvelles réflexions sur le même sujet, et j'ai réduit le tout en une espèce de système que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome que j'espère pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce système commence où finit celui de *Julie*, ou plutôt il n'en est que la suite et le développement, car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins ; redevenu libre et sain de cœur, je me sens aimé de tout ce qui m'est cher ; l'avenir le plus charmant se présente à moi ; ma situation devrait être délicieuse ; mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami ; c'est moi qui dois pour ainsi dire en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi ? Saurai-je

remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie ? Cher *Wolmar*, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons ; mais pour savoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre sagesse ! Ah ! si je puis voir un jour *Édouard* heureux ; si, selon son projet et le vôtre, nous nous rassemblons tous pour ne plus nous séparer, quel vœu me restera-t-il à faire ? un seul, dont l'accomplissement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de personne au monde ; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, et compte en secret vos bienfaits.

LETTRE IX.

DE SAINT-PREUX A MADAME D'ORBE.

OU êtes-vous, charmante cousine ? où êtes-vous, aimable confidente de ce faible cœur que vous partagez à tant de titres, et que vous avez consolé tant de fois ? Venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de sa dernière erreur. N'est-ce pas à vous

qu'il appartient toujours de le purifier, et sait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés ? Non, je ne suis plus le même, et ce changement vous est dû : c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, et qui vous offre ses prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître, recevez ses derniers soupirs !

L'eussiez-vous jamais pensé ? le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même fut celui où je me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixai à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençai à payer enfin les immenses dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaiteur, un sage, qui, feignant d'avoir besoin de mes soins, mettait le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'était douloureux, plus je m'honorais d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrais l'autre à la justifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut si long-temps tous ceux de mon cœur. Je marquais hautement le premier de mes

jours où je ne fesais rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'était cher.

Milord *Edouard* avait craint l'attendrissement des adieux, et nous voulions partir sans être apperçus : mais tandis que tout dormait encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En apercevant votre porte entr'ouverte et votre femme-de-chambre au guet, en vous voyant venir au-devant de nous, en entrant et trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonstances me fit songer à d'autres temps ; et comparant ce départ à celui dont il me rappelait l'idée, je me sentis si différent de ce que j'étais alors, que me félicitant d'avoir *Edouard* pour témoin de ces différences, j'espérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne scène de Besançon. Jamais je ne m'étais senti tant de courage ; je me fesais une gloire de vous le montrer ; je me parais auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, et je me glorifiais en vous quittant de paraître un moment à vos yeux tel que j'allais être. Cette idée ajoutait à mon courage, je me fortifiais de votre estime, et peut-être vous eussé-je dit adieu d'un œil sec, si vos

larmes, coulant sur ma joue, n'eussent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré sur-tout de ceux que votre amitié m'impose, et bien résolu d'employer le reste de ma vie à la mériter. *Edouard* passant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'était pas flatté; et je connus, par sa juste rigueur à blâmer tant de faiblesses, qu'il craignait peu de les imiter. Cependant il feignait d'avoir cette crainte; il me parlait avec inquiétude de son voyage de Rome et des indignes attachemens qui l'y rappelaient malgré lui : mais je jugeai facilement qu'il augmentait ses propres dangers pour m'en occuper davantage, et m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étais exposé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montait un mauvais cheval se laissa tomber, et se fit une légère contusion à la tête. Son maître le fit saigner et voulut coucher là cette nuit. Ayant dîné de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la saline; et Milord ayant des raisons particulières qui lui rendaient cet examen intéressant, je pris les mesures et le dessin du

bâtiment de graduation ; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le souper, nous causâmes en buvant du punch, et veillâmes assez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels soins m'étaient confiés, et ce qui avait été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit sur moi cette nouvelle ; une telle conversation n'amenait pas le sommeil. Il fallut pourtant enfin se coucher.

En entrant dans la chambre qui m'était destinée, je la reconnus pour la même que j'avais occupée autrefois en allant à Sion. A cet aspect je sentis une impression que j'aurais peine à vous rendre. J'en fus si vivement frappé que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étais alors ; dix années s'effacèrent de ma vie, et tous mes malheurs furent oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte, et le second instant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles tristes réflexions succédèrent à ce premier enchantement ! quelles comparaisons douloureuses s'offrirent à mon esprit ! Charmes de la première jeunesse, délices des premières amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennui et surchargé de lui-

même ! O temps ! temps heureux, tu n'es plus ! J'aimais, j'étais aimé. Je me livrais dans la paix de l'innocence aux transports d'un amour partagé : je savourais à longs traits le délicieux sentiment qui me fesait vivre. La douce vapeur de l'espérance enivrait mon cœur. Une extase, un ravissement, un délire absorbait toutes mes facultés. Ah ! sur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver et des glaces, d'affreux abymes devant les yeux, quel être au monde jouissait d'un sort comparable au mien ?... Et je pleurais ! et je me trouvais à plaindre ! et la tristesse osait approcher de moi !..... que serai-je donc aujourd'hui que j'ai tout possédé, tout perdu ?..... J'ai bien merité ma misère, puisque j'ai si peu senti mon bonheur !..... Je pleurais alors ?..... Tu pleurais ?.... Infortuné, tu ne pleures plus.... tu n'as pas même le droit de pleurer... Que n'est-elle morte ! osai-je m'écrier dans un transport de rage ; oui, je serais moins malheureux ; j'oserais me livrer à mes douleurs ; j'embrasserais sans remords sa froide tombe, mes regrets seraient dignes d'elle ; je dirais : Elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémissemens la touchent, elle approuve et reçoit mon pur hommage..... J'aurais au moins

moins l'espoir de la rejoindre... Mais elle vit : elle est heureuse !... Elle vit, et sa vie est ma mort, et son bonheur est mon supplice ; et le ciel, après me l'avoir arrachée, m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter !... Elle vit, mais non pas pour moi ; elle vit pour mon désespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'était plus.

Je me couchai dans ces tristes idées. Elles me suivirent durant mon sommeil, et le remplirent d'images funèbres. Les amères douleurs, les regrets, la mort se peignirent dans mes songes, et tous les maux que j'avais soufferts reprenaient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une seconde fois. Un rêve sur-tout, le plus cruel de tous, s'obstinait à me poursuivre, et de fantôme en fantôme toutes leurs apparitions confuses finissaient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mère de votre amie dans son lit expirante, et sa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baisant ses mains et recueillant ses derniers soupirs. Je revis cette scène que vous m'avez autrefois dépeinte, et qui ne sortira jamais de mon souvenir. O ma mère ! disait *Julie* d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous

l'ôte ! Ah ! reprenez votre bienfait, sans vous il n'est pour moi qu'un don funeste. Mon enfant, répondit sa tendre mère..... il faut remplir son sort... Dieu est juste... tu seras mère à ton tour..... elle ne put achever..... Je voulus lever les yeux sur elle ; je ne la vis plus. Je vis *Julie* à sa place ; je la vis, je la reconnus, quoique son visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri ; je m'élance pour écarter le voile ; je ne pus l'atteindre ; j'étendais les bras, je me tourmentais et ne touchais rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix faible : le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite et fais un nouvel effort ; cet effort me réveille : je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, et trempé de sueur et de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort ; le même songe me rend les mêmes agitations ; je m'éveille et me rendors une troisième fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains, et dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me

Dieu soit béni, je vis de souvenir plus!

Molière.

jette à bas de mon lit sans savoir ce que je fesais; je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantômes, et l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule, en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble et m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre, j'entre brusquement dans celle d'*Edouard :* j'ouvre son rideau et me laisse tomber sur son lit, en m'écriant hors d'haleine : C'en est fait, je ne la verrai plus ! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant il me reconnaît ; je me reconnais moi-même ; et pour la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre et parler. Si tôt qu'il sut de quoi il s'agissait, il voulut tourner la chose en plaisanterie ; mais voyant que j'étais vivement frappé, et que cette impression ne serait pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon

amitié ni mon estime, me dit-il assez durement; si j'avais pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurais fait un homme; mais vous n'êtes rien.. Ah! lui dis-je, il est trop vrai. Tout ce que j'avais de bon me venait d'elle : je ne la reverrai jamais; je ne suis plus rien. Il sourit, et m'embrassa. Tranquillisez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon, et nous partîmes.

Nous marchions sans rien dire. J'étais si occupé de mon funeste rêve que je n'entendais et ne voyais rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille était à ma droite, était maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, et me fit apercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cents pas de la grille Milord fit arrêter; et me tirant à l'écart : Vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Allez, vision-

naire, ajouta-t-il en me serrant la main, allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends; mais sur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Que n'aurais-je dit? je partis sans répondre. Je marchais d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maison. Quel personnage allais-je faire? comment oser me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? avec quel front irais-je alléguer mes ridicules terreurs et supporter le regard méprisant du généreux *Wolmar?* Plus j'approchais, plus ma frayeur me paraissait puérile, et mon extravagance me fesait pitié. Cependant un noir pressentiment m'agitait encore, et je ne me sentais point rassuré. J'avançais toujours, quoique lentement, et j'étais déjà près de la cour, quand j'entendis ouvrir et refermer la porte de l'Elysée. N'en voyant sortir personne, je fis le tour en dehors, et j'allai par le rivage côtoyer la volière autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchait. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, et, sans qu'il me fût possible de distinguer un seul

mot, je trouvai dans le son de votre voix je ne sais quoi de languissant et de tendre qui me donna de l'émotion, et dans la sienne un accent affectueux et doux à son ordinaire, mais paisible et serein, qui me remit à l'instant, et qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur-le-champ, je me sentis tellement changé que je me moquai de moi-même et de mes vaines alarmes. En songeant que je n'avais qu'une haie et quelques buissons à franchir pour voir pleine de vie et de santé celle que j'avais cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimères, et je me déterminai sans peine à repartir, même sans la voir. *Claire*, je vous le jure, non-seulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été faible et crédule jusqu'au bout, et d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'*Edouard*, de le mettre au-dessus d'un songe.

Voilà, chère cousine, ce que j'avais à vous dire, et le dernier aveu qui me restait à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant; il me suffit de vous protester que depuis lors non-seulement Milord est content de moi, mais que je le suis encore plus moi-même, qui sens mon entière guéri-

son, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avais point vues. Quand il me demanda si le voile était levé, je l'affirmai sans balancer, et nous n'en avons plus parlé. Oui, cousine, il est levé pour jamais ce voile dont ma raison fut long-temps offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs et je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chères que jamais; mais mon cœur ne distingue plus l'une de l'autre, et ne sépare point les inséparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons après-demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome, et j'espère y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes personnes qui troublent depuis si long-temps le repos du plus grand des hommes! O *Julie!* ô *Claire!* il faudrait votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

DE MADAME D'ORBE A SAINT-PREUX.

Nous attendions tous de vos nouvelles avec impatience, et je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes, moi, j'ai songé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au baron, et j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de *Wolmar* a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous : mais *Julie* n'a pu se rappeler les derniers momens de sa mère sans de nouveaux regrets et de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimait ses douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne suis plus surprise de vous

voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, et toujours commençant d'être sage; car il y a long-temps que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, et à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous, vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paraît pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, et je crois qu'à tout prendre j'aimerais autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette manière de vous en aller, pourrait-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, et c'était de n'oser vous montrer qu'il fallait avoir honte; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçait pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire? Hé bien donc, je ne me suis pas moquée de vous alors; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui, quoique, n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colère, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement il y a pis encore; c'est que

j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiète et m'attriste malgré que j'en aie. En lisant votre lettre, je blâmais vos agitations; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne saurait voir à-la-fois pourquoi vous étiez si ému, et pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu les détruire et ne l'avez pas voulu ? Un pas, un geste, un mot, tout était fini. Vous vous étiez alarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, et il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quittée; je n'approche point de *Julie* sans trembler de la perdre. A chaque instant je crois voir sur son visage la pâleur de la mort; et ce matin, la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile! ce voile!.... il a je ne sais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, et j'ai bien peur

de n'avoir plus désormais un moment de contentement que je ne vous revoie auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si long-temps parlé de philosophie, vous vous êtes montré philosophe à la fin bien mal-à-propos. Ah! rêvez, et voyez vos amis; cela vaut mieux que de les fuir et d'être un sage.

Il paraît, par la lettre de Milord à M. de *Wolmar*, qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris son parti là-bas, et que son cœur sera décidé, revenez tous deux heureux et fixés, c'est le vœu de la petite communauté, et sur-tout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reste, s'il est vrai que vous n'ayez rien entendu de notre conversation dans l'Elysée, c'est peut-être tant mieux pour vous; car vous me savez assez alerte pour voir les gens sans qu'ils m'aperçoivent, et assez maligne pour persifler les écouteurs.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

J'ECRIS à Milord *Edouard*, et je lui parle de vous si au long qu'il ne me reste en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à sa lettre. La vôtre exigerait peut-être de ma part un retour d'honnêteté : mais vous appeler dans ma famille vous traiter en frère, en ami; faire votre sœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle sur mes enfans; vous confier mes droits après avoir usurpé les vôtres ; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, si vous justifiez ma conduite et mes soins, vous m'aurez assez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon estime ; honorez-moi par vos vertus: tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me semble que pour

un homme à systèmes ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherais volontiers, c'est moins l'effet de votre songe que son espèce, et cela par une raison fort différente de celle que vous pourrez penser. Un tyran fit autrefois mourir un homme qui dans un songe avait cru le poignarder. Rappelez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre, et faites-vous en l'application. Quoi! vous allez décider du sort de votre ami, et vous songez à vos anciennes amours! Sans les conversations du soir précédent, je ne vous pardonnerais jamais ce rêve-là. Pensez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous songerez moins la nuit à ce qui s'est fait à Vevai.

La *Fanchon* est malade; cela tient ma femme occupée, et lui ôte le temps de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui supplée volontiers à ce soin. Heureux jeune homme! tout conspire à votre bonheur: tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits, n'en chargez personne que vous-même; c'est de vous seul que je l'attends.

LETTRE XII.

DE SAINT-PREUX A M. DE WOLMAR.

Que cette lettre demeure entre vous et moi. Qu'un profond secret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ! O mon sage et bienfesant ami ! que n'ai-je tous vos conseils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus si grand besoin de prudence, et jamais la peur d'en manquer ne nuisit tant au peu que j'en ai. Ah ! où sont vos soins paternels ? où sont vos leçons, vos lumières ? que deviendrai-je sans vous ? Dans ce moment de crise, je donnerais tout l'espoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me suis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutais que la marquise. Après l'avoir vue, effrayé de sa beauté, de son adresse, je m'efforçais d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant.

Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyais rien à craindre, je lui parlais de *Laure* avec l'estime et l'admiration qu'elle m'avait inspirée; en relâchant son plus fort attachement par l'autre, j'espérais les rompre enfin tous les deux.

Il se préta d'abord à mon projet; il outra même la complaisance, et voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'alarmes, il affecta pour *Laure* encore plus d'empressement qu'il ne croyait en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui? Son empressement est toujours le même, mais il n'affecte plus rien. Son cœur, épuisé par tant de combats, s'est trouvé dans un état de faiblesse dont elle a profité. Il serait difficile à tout autre de feindre long-temps de l'amour auprès d'elle, jugez-en par l'objet même de la passion qui le consume. En vérité, l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air et de sa figure; une impression de langueur et d'abattement qui ne quitte point son charmant visage, en éteignant la vivacité de sa physionomie, la rend plus intéressante, et, comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages, ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humi-

liation même a toutes les grâces de la modestie : en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore ; enfin je dois dire, à la justification de mon ami, que je ne connais que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare, ô *Wolmar !* je le vois, je le sens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est et ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriser l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, et ne lui fasse braver encore les lois sacrées de la décence et de l'honnêteté. *Édouard Bomston*, faire un tel mariage !.... vous concevez !.... sous les yeux de son ami.... qui le permet !... qui le souffre !.... et qui lui doit tout !... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de sa main avant de la profaner ainsi.

Cependant, que faire ? comment me comporter ? vous connaissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours, et les siens depuis quelque temps ne sont pas propres à calmer mes craintes. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes géné-

rales : à son tour il ne m'entend point. Si j'essaie de le toucher un peu plus au vif, il répond des sentences, et croit m'avoir réfuté. Si j'insiste, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devrait ignorer, et auquel l'amitié ne sait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occasion ni craintif ni timide; quand on est dans son devoir, on n'est que trop tenté d'être fier : mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réussir, et de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné, qu'il est plus fort que moi de raisonnement, et qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paraît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On dirait que je l'inquiète. Combien avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaissé par un moment de faiblesse ! Le grand, le sublime *Edouard* a peur de son ami, de sa créature, de son élève ! il semble même, par quelques mots jetés sur le choix de son séjour s'il ne se marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il sait bien que je ne dois ni

ne veux le quitter. O *Wolmar!* je ferai mon devoir, et suivrai par-tout mon bienfaiteur! Si j'étais lâche et vil, que gagnerais-je à ma perfidie? *Julie* et son digne époux confieraient-ils leurs enfans à un traître?

Vous m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change et vont toujours à leur fin, mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire usage de cette maxime. En effet, la compassion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine *Edouard* en cette occasion, échappe à force de petitesse et devient presque inattaquable: au-lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité, et que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voie indirecte, et je ne désespère pas du succès. Ce moyen paraît cruel; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien pesé, je crois rendre service à *Laure* elle-même. Que ferait-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est! Si je connais bien cette étrange fille, elle est faite pour jouir de son sacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque, il m'en reste une de la part du gouvernement à cause de la religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la dernière extrémité et au défaut de tout autre : quoi qu'il en soit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne et déshonnête. O respectable *Wolmar!* je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie. Quoi que puisse vous écrire *Edouard*, quoi que vous puissiez entendre dire, souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisana* ne sera ladi *Bomston*.

Si vous approuvez mes mesures, cette lettre n'a pas besoin de réponse ; si je me trompe, instruisez-moi : mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangère. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre et oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier et le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux cousines : si j'osais me fier davantage à mes lumières, vous-même n'en sauriez jamais rien (*o*).

(*o*) Pour bien entendre cette lettre et la troi-

LETTRE XIII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

Le courrier d'Italie semblait n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en était dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

sième de la sixième partie, il faudrait savoir les aventures de milord *Édouard*; et j'avais d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur. (*)

(*) *Les aventures de milord Edouard ont été ajoutées à cette édition.*

Tu es prise, pauvre cousine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la *Chaillot*, cette *Claire* si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout ; te voilà dans les mêmes las (*p*) dont tu pris tant de peine à me dégager, et tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu ? Chère amie, il faudrait avoir ton charme et tes grâces pour savoir plaisanter comme toi, et donner à la raillerie elle-même l'accent tendre et touchant des caresses. Et puis, quelle différence entre nous ! de quel front pourrais-je me jouer d'un mal dont je suis la cause et que tu t'es fait pour me l'ôter ! Il n'y a pas un sentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque sujet de reconnaissance, et tout, jusqu'à ta faiblesse, est en toi l'ouvrage de ta vertu. C'est cela même qui me console et m'égaie. Il fallait me plaindre et pleurer de mes fautes ; mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

(*p*) Je n'ai pas voulu laisser *lacs*, à cause de la prononciation genevoise remarquée par madame d'*Orbe*, dans la lettre cinquième de la sixième partie.

Revenons au courrier d'Italie, et laissons un moment les moralités. Ce serait trop abuser de mes anciens titres ; car il est permis d'endormir son auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc ! ce courrier que je fais si lentement arriver, qu'a-t-il rapporté ? Rien que de bien sur la santé de nos amis, et de plus une grande lettre pour toi. Ah bon ! je te vois déjà sourire et reprendre haleine ; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien son prix encore, même après s'être fait désirer ; car elle respire une si.... mais je ne veux te parler que de nouvelles, et sûrement ce que j'allais dire n'en est pas une.

Avec cette lettre, il en est venu une autre de milord *Edouard* pour mon mari, et beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, et d'autant moins attendues que la première n'en dit rien. Ils devaient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, et d'où ils iront voir le Vésuve.... Conçois-tu, ma chère, ce que cette vue a de si attrayant ? Revenons à Rome, *Claire*, pense, imagine.... *Edouard* est sur le point d'épouser.... non,

grâces au ciel, cette indigne marquise ; il marque, au contraire, qu'elle est fort mal. Qui donc ?.... *Laure*, l'aimable *Laure ?* qui.... mais pourtant.... quel mariage !..... Notre ami n'en dit pas un mot. Aussi-tôt après ils partiront tous trois, et viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels ; mais il compte toujours que *Saint-Preux* nous restera.

Je t'avoue que son silence m'inquiète un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des situations bizarres et des jeux du cœur humain qu'on n'entend guère. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable pour une aussi méchante femme que cette marquise ? comment elle-même, avec un caractère violent et cruel, a-t-elle pu concevoir et nourrir un amour aussi vif pour un homme qui lui ressemblait si peu ; si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes ? Comment un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé que celui de *Laure*, a-t-il pu supporter ses premiers désordres ? comment s'en est-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer son sexe ? et comment

l'amour, qui perd tant d'honnêtes femmes, a-t-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi, ma *Claire*, désunir deux cœurs qui s'aimaient sans se convenir; joindre ceux qui se convenaient sans s'entendre; faire triompher l'amour de l'amour même; du sein du vice et de l'opprobre tirer le bonheur et la vertu; délivrer son ami d'un monstre, en lui créant, pour ainsi dire, une compagne.... infortunée, il est vrai, mais aimable, honnête même, au moins si, comme je l'ose croire, on peut le revenir : dis; celui qui aurait fait tout cela serait-il coupable ? celui qui l'aurait souffert serait-il à blâmer ?

Ladi *Bomston* viendra donc ici ? ici, mon ange ? qu'en penses-tu ? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, et pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, et que mon penchant seul égara, quand tout concourait à me bien conduire ? Je m'avilis moins, il est vrai; mais me suis-je élevée comme elle ? ai-je évité tant de piéges et fait tant de sacrifices ? Du dernier degré de la honte elle a su remonter au premier degré

de l'honneur ; elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible et vertueuse : que lui faut-il de plus pour nous ressembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grâce, et à quel honneur pourrais-je prétendre en refusant de l'honorer ?

Hé bien, cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure ; et, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'*Édouard* ait fait ce mariage, et que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! qu'on a de peine à secouer son joug ! toujours elle nous porte à l'injustice : le bien passé s'efface par le mal présent ; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de *Saint-Preux* dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est faible.... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami.... Non, m'a-t-il dit, il a fait son devoir ; il le fera, je le sais ; je ne puis rien vous dire de plus : mais *Saint-Preux*

est un honnête garçon. Je réponds de lui ; vous en serez contente.... *Claire*, il est impossible que *Wolmar* me trompe, et qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même ; j'ai compris que tous mes scrupules ne venaient que de fausse délicatesse, et que si j'étais moins vaine et plus équitable, je trouverais ladi *Bomston* plus digne de son rang.

Mais laissons un peu ladi *Bomston* et revenons à nous. Ne sens-tu point trop en lisant cette lettre que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étaient attendus, et le cœur ne te dit-il rien ? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre et trop semblable au mien ? Ne songe-t-il point au danger de vivre familièrement avec un objet chéri ? de le voir tous les jours ? de loger sous le même toît ? et si mes erreurs ne m'ôtèrent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi ? Combien dans nos jeunes ans la raison, l'amitié, l'honneur t'inspirèrent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser ! c'est mon tour maintenant, ma douce amie, et j'ai de plus, pour me faire écouter, la triste autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis

qu'il est temps, de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, et perd celles qui sont en danger. *Claire ! Claire !* tu te moquais de l'amour une fois ; mais c'est parce que tu ne le connaissais pas ; et pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyais au-dessus de ses atteintes. Il se venge, et rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chère amie, il est temps de te montrer à toi-même, car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue : tu t'es trompée sur ton caractère, et n'as pas su t'estimer ce que tu valais. Tu t'es fixée aux discours de la *Chaillot ;* sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible : mais un cœur comme le tien était au-dessus de sa portée. La *Chaillot* n'était pas faite pour te connaître ; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile ; à présent qu'elle te perdrait il faut te l'ôter.

Tu es vive, et te crois peu sensible. Pauvre enfant, que tu t'abuses ! ta vivacité même

prouve le contraire. N'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elle s'exerce ? N'est-ce pas de ton cœur que viennent les grâces de ton enjouement ? Tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchans que les complimens d'une autre ; tu caresses quand tu folâtres ; tu ris, mais ton rire pénètre l'ame ; tu ris, mais tu sais pleurer de tendresse, et je te vois presque toujours sérieuse avec les indifférens.

Si tu n'étais que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous unirait si fort l'une à l'autre ? Où serait entre nous le lien d'une amitié sans exemple ? Par quel prodige un tel attachement serait-il venu chercher par préférence un cœur si peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour son amie ne sait pas aimer ? Celle qui voulut quitter père, époux, parens, et son pays pour la suivre, ne sait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur sensible ? Cousine, je me suis laissée aimer, et j'ai beaucoup fait, avec toute ma sensibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractère l'idée la plus bizarre qu'une folle

comme toi pût jamais concevoir; c'est de te croire à-la-fois ardente amie et froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentais pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta *Julie*, tu ne pensais pas que rien pût t'émouvoir au monde, comme si les cœurs naturellement sensibles pouvaient ne l'être que pour un objet, et que ne sachant aimer que moi, tu m'eusses pu bien aimer moi-même. Tu demandais plaisamment si l'ame avait un sexe. Non, mon enfant, l'ame n'a point de sexe; mais ses affections les distinguent, et tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avait pas émue, tu crus aussi-tôt ne pouvoir l'être; parce que tu manquais d'amour pour ton soupirant, tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, et si fort que notre intimité même en souffrit; cette ame si peu sensible sut trouver à l'amour un supplément encore assez tendre pour satisfaire un honnête homme.

Pauvre cousine! c'est à toi désormais de résoudre tes propres doutes; et s'il est vrai,

(q) *Ch'un freddo amante è mal sicuro amico**

j'ai grand'peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi : mais il faut que j'achève de te dire là-dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé sans le savoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eût séduite si je ne t'avais prévenue. Conçois-tu qu'un sentiment si naturel et si doux puisse tarder si long-temps à naître ? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci seul ne nous eût pas été commun ? Non, mon ange, tu l'aurais aimé, j'en suis sûre, si je ne l'eusse aimé la première. Moins faible et non moins sensible, tu aurais été plus sage que moi sans

(q) Ce vers est renversé de l'original, et, n'en déplaise aux belles dames, le sens de l'auteur est plus véritable et plus beau.

(*) Qu'un froid amant est un peu sûr ami.

Métast.

être plus heureuse. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahison et de l'infidélité ? L'amitié te sauva des piéges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, et tu rachetas ainsi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penses ; et si je voulais rappeler des temps qu'il faut oublier, il me serait aisé de trouver dans l'intérêt que tu croyais ne prendre qu'à moi seule, un intérêt non moins vif pour ce qui m'était cher. N'osant l'aimer, tu voulais que je l'aimasse ; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre, et ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que sans ta propre faiblesse tu m'aurais été moins indulgente ; mais tu te serais reprochée sous le nom de jalousie une juste sévérité. Tu ne te sentais pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre ; et craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Ma *Claire*, voilà ton histoire ; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, et à te remercier de mes torts.

Ne crois pas pourtant que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple, que toi le mien ; et comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grâces au ciel, tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conserver ?

Il faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maître n'a pas changé tes dispositions pour lui. Ta liberté recouvrée et son retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a su profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur ; celui qui s'y cacha si long-temps n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fière d'oser te l'avouer à toi-même, tu t'es pressée de me le dire. Cet aveu te semblait presque nécessaire pour le rendre tout-à-fait innocent ; en devenant un crime pour ton amie, il cessait d'en être un pour toi, et peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattais depuis tant d'années que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai senti tout cela ma chère ; je me suis peu alarmée d'un penchant qui me servait de sauve-garde, et que tu n'avais point à te reprocher. Cet hiver, que nous avons passé tous

ensemble au sein de la paix et de l'amitié, m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaieté, tu semblais l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empressée, attentive ; mais franche dans tes caresses, naïve dans tes jeux, sans mystère, sans ruse en toutes choses, et dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparait tout.

Depuis notre entretien de l'Elysée, je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste et rêveuse. Tu te plais seule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage, mais d'accent ; tes plaisanteries sont plus timides ; tu n'oses plus parler de lui si souvent : on dirait que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, et l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, et que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade : dis-toi bien, je le répète, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer long-temps avec ce qu'on aime, et si la confiance qui me perdit est tout-à-

fait sans danger pour toi : vous êtes libres tous deux ; c'est précisément ce qui rend les occasions plus suspectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de faiblesse qui cède aux remords, et je conviens avec toi qu'on est toujours assez forte contre le crime ; mais hélas ! qui peut se garantir d'être faible ? Cependant, regarde les suites, songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée ; comment peut-on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même ; et où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi ? Voilà ce que je dirais à ces femmes du monde pour qui la morale et la religion ne sont rien, et qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuse et chrétienne ; toi qui vois ton devoir et qui l'aimes ; toi qui connais et suis d'autres règles que les jugemens publics, ton premier honneur est celui qui te rend ta conscience, et c'est celui-là qu'il s'agit de conserver.

Veux-tu savoir quel est ton sort en toute cette affaire ? C'est, je te le redis, de rougir d'un sentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (*r*) : mais avec

(*r*) Pourquoi l'éditeur laisse-t-il les continuelles

toute ton humeur folâtre, rien n'est si timide que toi. Tu plaisantes pour faire la brave, et je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour, dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chère amie ! souviens-toi de l'avoir dit mille fois, c'est la fausse honte qui mène à la véritable, et la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal. L'amour en lui-même est-il un crime ? N'est-il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature ? N'a-t-il pas une fin bonne et louable ? ne dédaigne-t-il pas les ames basses et rampantes ? n'anime-t-il pas les ames grandes et fortes ? n'ennoblit-il pas tous leurs sentimens ? ne double-t-il pas leur être ? ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes ? Ah ! si pour être honnête et sage, il faut être inaccessible à ses traits, dis, que reste-t-il pour la vertu sur la terre ? le rebut de la nature, et les plus vils des mortels.

répétitions dont cette lettre est pleine, ainsi que beaucoup d'autres ? Par une raison fort simple ; c'est qu'il ne se soucie point du tout que ces lettres plaisent à ceux qui feront cette question.

Qu'as-tu donc fait que tu puisses te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? n'est-il pas libre ? ne l'es-tu pas ? ne mérite-t-il pas toute ton estime ? n'as-tu pas toute la sienne ? ne seras-tu pas trop heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom, de payer de ton cœur et de ta personne les anciennes dettes de ton amie, et d'honorer, en l'élevant à toi, le mérite outragé par la fortune ?

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise et déclarée, donner un successeur au défunt, montrer sa faiblesse au public, épouser un aventurier ; car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le justifier, et couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes ? Mais, je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime, ou de l'aimer sans l'épouser ? Voilà le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au défunt est de respecter assez sa veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, et si ta jeunesse te force à remplir sa place, n'est-ce pas rendre encore hommage

mage à sa mémoire de choisir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirais t'offenser de combattre une objection si frivole, lorsqu'il s'agit de sagesse et de bonnes mœurs. Je ne connais d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractère ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui : mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur est l'égal de tout le monde, il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu sais quel était l'avis de ton père même quand il fut question de moi pour notre ami. Sa famille est honnête quoiqu'obscure. Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela, fût-il le dernier des hommes, encore ne faudrait-il pas balancer ; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu : et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince.

J'entrevois bien encore une autre espèce d'embarras dans la nécessité de te déclarer la première ; car, comme tu dois le sentir, pour qu'il ose aspirer à toi il faut que tu le lui permettes ; et c'est un des justes retours de l'inégalité, qu'elle coûte souvent au plus

élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, et j'avoue même qu'elle me paraîtrait fort grave si je ne prenais soin de la lever : j'espère que tu comptes assez sur ton amie pour croire que ce sera sans te compromettre ; de mon côté, je compte assez sur le succès pour m'en charger avec confiance ; car, quoi que vous m'ayiez dit autrefois tous deux sur la difficulté de transformer une amie en maîtresse, si je connais bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mystère, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah ! cousine, quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, et qui se confondent depuis si long-temps dans le mien ! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible, ne soyez plus qu'un pour vous et pour moi. Oui, ma *Claire*, tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, et j'en serai plus sûre de mes propres sentimens, quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est qu'à quelque prix que ce soit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre ; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs mères. Je te laisse le temps de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lausanne, et qu'elle ne t'y trouverait plus. Apporte-moi bien des détails de la petite république. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'estimerais heureuse de l'aller voir, si je pouvais faire cas des plaisirs qu'on achète aux dépens de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, et je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne sais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève ; mais quelque mérite que puisse avoir ton frère, je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandre et ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te

charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon père écrit au tien, et mon mari à la mère de l'épouse pour les en prier : voilà les lettres, donne-les, et soutiens l'invitation de ton crédit renaissant ; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi ; car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, cousine, un mot de tes nouvelles, et que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxième jour depuis ton départ, et je ne sais plus vivre si long-temps sans toi.

P. S. Tandis que j'achevais cette lettre interrompue, Mlle *Henriette* se donnait les airs d'écrire aussi de son côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent, et non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisième lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que tu cherchais du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là, dispense-toi de l'y chercher plus long-temps, car tu ne la trouveras pas. Elle

est adressée à Clarens ; c'est à Clarens qu'elle doit être lue : arrange-toi là-dessus.

LETTRE XIV.

D'HENRIETTE A SA MERE.

OU êtes-vous donc, maman? On dit que vous êtes à Genève, et que c'est si loin, si loin, qu'il faudrait marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre : voulez-vous donc faire aussi le tour du monde ? Mon petit papa est parti ce matin pour Etange ; mon petit grand-papa est à la chasse ; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire : il ne reste que ma mie *Pernette* et ma mie *Fanchon*. Mon Dieu ! je ne sais plus comment tout va, mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la première. On s'ennuyait déjà bien quand vous n'aviez plus personne à faire endêver. Oh ! c'est encore pis depuis que vous êtes partie ; car la petite maman n'est pas non plus de si bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit *Mali* se porte bien ; mais il ne vous

aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerais encore un peu si vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'apaiser tout-à-fait, apportez à mon petit *Ali* quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'apaiser, lui, vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah, mon Dieu ! si notre bon ami était ici, comme il l'aurait déjà deviné ! mon bel éventail est tout brisé ; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon ; ma pièce de blonde est en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, maman ; il faut finir ma lettre, car la petite maman vient de finir la sienne et sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'ose le lui dire ; mais en lisant ceci elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne maman, que vous êtes méchante si vous faites pleurer ma petite maman !

P. S. J'embrasse mon grand-papa, j'embrasse mes oncles, j'embrasse ma nouvelle tante et sa maman ; j'embrasse tout le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien ; je n'ai pas pour vous de si longs bras.

Fin de la cinquième partie.

SIXIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

Avant de partir de Lausanne il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée, non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérais. Je me fesais une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée; mais en refusant d'en être, tu me l'as rendu presqu'importun; car quelle ressource y trouverai-je? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; et s'il est agréable, j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je m'en contente? Ma foi, cousine, tu te trompes bien fort, et c'est encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie, et de résister à ce qui lui fait plaisir, sans lui laisser même celui de gronder? Quand tu aurais planté là pour huit jours ton mari, ton ménage et tes marmots, ne dirait-on

pas que tout eût été perdu ? Tu aurais fait une étourderie, il est vrai ; mais tu en vaudrais cent fois mieux ; au-lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne seras plus bonne à rien, et tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentemens passés, je n'ai pu sans attendrissement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends, pour te parler de mon frère, que j'aie fait connaissance avec lui. Avec une assez belle figure, il a l'air empesé du pays d'où il vient. Il est sérieux et froid ; je lui trouve même un peu de morgue : j'ai grand'peur pour la petite personne, qu'au-lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du seigneur maître.

Mon père a été si charmé de me voir qu'il a quitté pour m'embrasser la relation d'une grande bataille que les Français viennent de gagner en Flandre, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave *Edouard* voyant fuir les Anglais, et fuyant lui-même ?... Jamais, jamais !... il se fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a long-temps qu'ils ne nous ont écrit. N'était-ce pas hier, je crois, jour de courrier ? Si tu reçois de leurs lettres, j'espère que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, cousine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Genève, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste, je t'avertis que de manière ou d'autre la noce ne se fera pas sans toi, et que si tu ne veux pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, et boire les vins de tout l'univers.

LETTRE II.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

A merveille, sœur prêcheuse ! mais tu comptes un peu trop, ce me semble, sur l'effet salutaire de tes sermons : sans juger s'ils endormaient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie ; et celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me

l'a ôté durant la nuit entière. Gare la paraphrase de mon *Argus*, s'il voit cette lettre! mais j'y mettrai bon ordre, et je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allais te récapituler point par point, j'empièterais sur tes droits; il vaut mieux suivre ma tête; et puis, pour avoir l'air plus modeste et ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs et du courrier d'Italie. Le pis aller, si cela m'arrive, sera de récrire ma lettre, et de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue ladi *Bomston*.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerais pas plus à *Saint-Preux* de le laisser prendre à cette fille qu'à *Édouard* de le lui donner, et à toi de le reconnaître. *Julie de Wolmar* recevoir *Lauretta Pisana* dans sa maison! la souffrir auprès d'elle! he, mon enfant, y penses-tu? Quelle douceur cruelle est cela? Ne sais-tu pas que l'air qui l'entoure est mortel à l'infamie? La pauvre malheureuse oserait-elle mêler son haleine à la tienne? oserait-elle respirer près de toi? Elle y serait plus mal à son aise qu'un possédé touché par des reliques; ton seul regard la

ferait rentrer en terre ; ton ombre seule la tuerait.

Je ne méprise point *Laure*, à DIEU ne plaise : au contraire, je l'admire et la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque et rare. En est-ce assez pour autoriser les comparaisons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même ; comme si dans ses plus grandes faiblesses le véritable amour ne gardait pas la personne, et ne rendait pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends et je t'excuse. Les objets éloignés et bas se confondent maintenant à ta vue ; dans ta sublime élévation tu regardes la terre, et n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité sait mettre à profit jusqu'à ta vertu.

Hé bien, que sert tout cela ? Les sentimens naturels en reviennent-ils moins ? l'amour-propre en fait-il moins son jeu ? Malgré toi tu sens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrais combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! et depuis quand l'opprobre du vice n'est-il que dans l'opinion ? Quelle société conçois-tu possible avec une femme devant qui l'on ne saurait nommer la chasteté, l'honnêteté, la vertu, sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses

douleurs, sans insulter presque à son repentir ? Crois-moi, mon ange, il faut respecter *Laure* et ne la point voir. La fuir est un égard que lui doivent d'honnêtes femmes ; elle aurait trop à souffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne se doit point faire ? n'est-ce pas te dire qu'il ne se fera point ?... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans sa lettre ?... dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit ?... et tu dis que cette lettre est fort longue ?... et puis vient le discours de ton mari,..... il est mystérieux, ton mari !..... vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence ; mais... son sentiment, au reste, n'était pas ici fort nécessaire... sur-tout pour toi qui as vu la lettre..... ni pour moi qui ne l'ai pas vue... car je suis plus sûre de ton ami, du mien, que de toute la philosophie.

Ah ça ! ne voilà-t-il pas déjà cet importun qui revient, on ne sait comment ? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puisque je suis sur son chapitre, il faut que je l'épuise, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimères. Si tu n'avais pas été *Julie*, si ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour moi, je ne sais ce que j'aurais

été moi-même. Tout ce que je sais bien, c'est que si sa mauvaise étoile me l'eût adressé d'abord, c'était fait de sa pauvre tête, et, que je sois folle ou non, je l'aurais infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvais être? parlons de ce que je suis. La première chose que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'absorba dans le tien. Toute tendre et sensible que j'eusse été, je ne sus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent de toi; toi seule me tins lieu de tout, et je ne vécus que pour être ton ame. Voilà ce que vit la *Chaillot;* voilà sur quoi elle me jugea: réponds, cousine, se trompa-t-elle?

Je fis mon frère de ton ami, tu le sais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mère. Ce ne fut point ma raison, mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore, que je ne l'aurais pas autrement aimé. Je l'embrassais en embrassant la plus chère moitié de toi-même; j'avais pour garant de la pureté de mes caresses leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime? le traitais-tu toi-même ainsi? Non, *Julie*, l'amour chez nous est craintif et timide; la réserve et la honte sont ses

avances, il s'annonce par ses refus, et si-tôt qu'il transforme en faveurs les caresses, il en sait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue, mais l'amour est avare.

J'avoue que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui et moi; mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité, dans tout autre cas si dangereuse, fut alors ma sauve-garde. Nos sentimens dépendent de nos idées; et quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre; nous étions déjà trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, et j'ai lieu de le croire encore, on ne prend guère de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le ciel destinait à faire le court bonheur de ma vie,

Tu le sais, cousine, il était jeune, bien fait, honnête, attentif, complaisant : il ne savait pas aimer comme ton ami ; mais c'était moi qu'il aimait, et quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restait à prendre, et sa part fut encore assez bonne pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela qu'avais-je à redouter ? J'avoue même que les droits du sexe, joints à ceux du devoir, portèrent un moment préjudice aux tiens, et que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouse qu'amie ; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au-lieu d'un, et je n'ai pas oublié depuis que je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie ? Au retour de notre ancien maître, c'était, pour ainsi dire, une nouvelle connaissance à faire : je crus le voir avec d'autres yeux ; je crus sentir en l'embrassant un frémissement qui jusques-là m'avait été inconnu ; plus cette émotion me fut délicieuse, plus elle me fit de peur : je m'alarmai comme d'un crime, d'un sentiment qui n'existait peut-être que parce qu'il n'était plus criminel. Je pensai

trop que ton amant ne l'était plus, et qu'il ne pouvait plus l'être ; je sentis trop qu'il était libre et que je l'étais aussi. Tu sais le reste, aimable cousine, mes frayeurs, mes scrupules te furent connus aussi-tôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidait tellement d'un état si nouveau pour lui, que je me reprochais mon empressement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimais point qu'il fût précisément où je désirais si fort d'être, et je crois que j'aurais moins souffert de sentir ce désir plus tiède que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, et je fus presque rassurée. Je m'étais moins reproché ma faiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochais moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde, et je cessai de craindre pour moi. Je résolus, par ton conseil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espèce de déclaration, et ce n'était que trop de celles qui pouvaient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, et familière par

modestie : mais peut-être tout cela se fesant moins naturellement ne se fesait-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étais, je devins tout-à-fait folle, et ce qui m'en accrut la confiance, fut de sentir que je pouvais l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter ; soit que ma *Julie* épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille, et il ne me resta de mes premières émotions qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme et paisible, et qui ne demandait rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étais.

Oui, chère amie, je suis tendre et sensible aussi-bien que toi ; mais je le suis d'une autre manière. Mes affections sont plus vives ; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être avec des sens plus animés ai-je plus de ressources pour leur donner le change, et cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant d'autres me l'a toujours conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine, il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, et de ne pas sentir quelquefois que les jours ne sont que la moitié de la vie ? Mais, comme tu l'as dit, et comme tu l'éprouves, la sa-

gesse est un grand moyen d'être sage ; car, avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours, et fait plus peut-être pour la vertu que n'eussent fait les graves leçons de la raison. Combien de fois, dans le silence de la nuit, où l'on ne peut s'échapper à soi-même, j'ai chassé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain ! combien de fois j'ai sauvé les dangers d'un tête-à-tête par une saillie extravagante ! tiens, ma chère, il y a toujours, quand on est faible, un moment où la gaieté devient sérieuse, et ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir, et de quoi je t'ose répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Élysée sur l'attachement que j'ai senti naître, et sur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrais de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en sentant que je ne désirais rien de plus. Si ce tems eût duré toujours, je n'en aurais jamais souhaité un autre. Ma gaieté venait de contentement et non d'artifice. Je tournais en espièglerie le

plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentais qu'en me bornant à rire, je ne m'apprêtais point de pleurs.

Ma foi, ma cousine, j'ai cru m'apercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisait pas trop à lui-même. Le rusé n'était pas fâché d'être fâché, et il ne s'apaisait avec tant de peine que pour se faire apaiser plus longtems. J'en tirais occasion de lui tenir des propos assez tendres en paraissant me moquer de lui; c'était à qui des deux serait le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouait aux échecs avec ton mari, et que je jouais au volant avec la *Fanchon* dans la même salle, elle avait le mot, et j'observais notre philosophe. A son air humblement fier et à la promptitude de ses coups, je vis qu'il avait beau jeu. La table était petite, et l'échiquier débordait. J'attendis le moment, et sans paraître y tâcher, d'un revers de raquette, je renversai l'échec-et-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colère; il était si furieux que lui ayant laissé le choix d'un soufflet ou d'un baiser pour ma pénitence, il se détourna quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible: il m'aurait laissée à genoux si je m'y étais

mise. Je finis par lui faire une autre pièce qui lui fit oublier la première, et nous fumes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en serais moins bien tirée ; et je m'aperçus une fois que, si le jeu fût devenu plus sérieux, il eût pu trop l'être. C'était un soir qu'il nous accompagnait ce *duo* si simple et si touchant de *Leo, rado a morir, ben mio.* Tu chantais avec assez de négligence, je n'en fesais pas de même ; et, comme j'avais une main appuyée sur le clavecin, au moment le plus pathétique et où j'étais moi-même émue, il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connais pas bien les baisers de l'amour ; mais ce que je peux te dire, c'est que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé bien, mon enfant, après de pareils momens que devient-on quand on s'en va rêver seule, et qu'on emporte avec soi leur souvenir ? Moi, je troublai la musique, il fallut danser, je fis danser le philosophe, on soupa presque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien lasse, et je ne fis qu'un somme.

J'ai donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manières. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le temps ne viendra que trop tôt d'être prude et réservée ; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'user de mes droits ; car passé la trentaine on n'est plus folle, mais ridicule ; et ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience ! pour payer ce sarcasme, je prétends la lui retourner dans six ans, et je te jure qu'il faudra qu'il la mange : mais revenons.

Si l'on n'est pas maître de ses sentimens, au moins on l'est de sa conduite. Sans doute je demanderais au ciel un cœur plus tranquille ; mais puissé-je à mon dernier jour offrir au souverain juge une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver ! En vérité je ne me reprochais rien auprès du seul homme qui pouvait me rendre coupable. Ma chère, il n'en est pas de même depuis qu'il est parti ; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence, j'y pense à tous les instans du jour,

et je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin, je suis amoureuse; s'il est près, je ne suis que folle; qu'il revienne, et je ne le crains plus.

Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour, tu t'es trompée; l'amitié avait part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyais pâle et changée; à chaque instant je pensais te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule, mais craintive. Je sais bien qu'un songe n'amène pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille, jusqu'à ce que je t'aie vue bien remise et reprendre tes couleurs. Dussé-je avoir mis sans le savoir un intérêt suspect à cet empressement, il est sûr que j'aurais donné tout au monde pour qu'il se fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appetit ont plus fait que tes plaisanteries, et je t'ai vu si bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles se sont tout-à-fait dissipées. Pour surcroît de bonheur il revient,

et j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point, il me rassure ; et si-tôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine, conserve-moi mon amie, et ne sois point en peine de la tienne ; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura..... Mais, mon DIEU, qu'ai-je donc qui m'inquiète encore, et me serre le cœur sans savoir pourquoi ? Ah! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre ? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel ! elle restera peu digne de vivre, ou sera morte avant sa mort.

Pourrais-tu me dire à propos de quoi je m'épuise en sottes lamentations ? Loin de nous ces terreurs paniques qui n'ont pas le sens commun ! au-lieu de parler de mort, parlons de mariage, cela sera plus amusant. Il y a long-temps que cette idée est venue à ton mari, et s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai pensé quelquefois, et toujours avec dédain. Fi ! cela vieillit une jeune veuve ; si j'avais des enfans d'un second lit, je me croirais la grand'mère de ceux du premier. Je te trouve aussi fort

bonne de faire avec légéreté les honneurs de ton amie, et de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien, je t'apprends, moi, que toutes les raisons fondées sur tes soucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

Parlons sérieusement, je n'ai pas l'ame assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule, ni la crainte du blâme en fesant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne : mais, sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante et sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une seule objection, et je la tire de cette voix si sacrée que personne au monde ne respecte autant que toi ; lève cette objection, cousine, et je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeler à témoin de mon innocence, et pourquoi craindrais-je de faire devant

vant son image tout ce que je fesais autrefois devant lui ? En serait-il de même, ô *Julie !* si je violais les saints engagemens qui nous unirent, que j'osasse jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à sa mémoire ce qu'il donnerait à son successeur, et ne pût, sans offenser l'un des deux, remplir ce qu'il doit à l'autre ? Cette même image qui m'est si chère ne me donnerait qu'épouvante et qu'effroi ; sans cesse elle viendrait empoisonner mon bonheur ; et son souvenir, qui fait la douceur de ma vie, en ferait le tourment. Comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari, après avoir juré de n'en jamais donner au tien ? comme si les raisons que tu m'allègues t'étaient moins applicables en pareil cas ! Ils s'aimèrent ? c'est pire encore. Avec quelle indignation verrait-il un homme qui lui fut si cher usurper ses droits et rendre sa femme infidelle ! Enfin, quand il serait vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de son amour, et puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'eusse un jour exposé sa fille

unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot, et j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendraient de moi seule ?

En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt consulté ton désir que ton pouvoir ? Quand tu serais sûre de son aveu, n'aurais-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter, et que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrais pas heureux ? Cousine, pensez-y mieux ; sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même, tous les sentimens que j'accorde, je veux qu'ils me soient rendus, et je suis trop honnête femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances ? un certain plaisir à se voir qui peut être l'effet de la seule amitié ; un transport passager qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe ; tout cela suffit-il pour les fonder ? Si ce transport eût produit quelque sentiment durable, est-il croyable qu'il s'en fût tu, non-seulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos n'eût pu qu'être

favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à personne ? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été question que de toi ? a-t-il jamais été question de moi dans les vôtres ? Puis-je penser que, s'il avait eu là-dessus quelque secret pénible à garder, je n'aurais jamais aperçu sa contrainte, ou qu'il ne lui serait jamais échappé d'indiscrétion ? Enfin même depuis son départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ses lettres, de laquelle est-il occupé dans ses songes? Je t'admire de me croire sensible et tendre, et de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ! Mais j'aperçois vos ruses, ma mignone. C'est pour vous donner droit de représailles que vous m'accusez d'avoir jadis sauvé mon cœur aux dépens du vôtre : je ne suis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confession, cousine. Je l'ai faite pour t'éclairer et non pour te contredire. Il me reste à te déclarer ma résolution sur cette affaire. Tu connais à présent mon intérieur aussi-bien et peut-être mieux que moi-même; mon honneur, mon bonheur te sont chers autant qu'à moi, et dans le calme des passions, la raison te fera mieux voir où je dois trouver l'un et l'autre. Charge-

toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entière direction. Rentrons dans notre état naturel et changeons entre nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je serai docile; c'est à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne; que sert aux inséparables d'en avoir deux?

Ah çà, revenons à présent à nos voyageurs; mais j'ai déjà tant parlé de l'un que je n'ose plus parler de l'autre, de peur que la différence du style ne se fît un peu trop sentir, et que l'amitié même que j'ai pour l'anglais ne dît trop en faveur du suisse. Et puis, que dire sur des lettres qu'on n'a pas vues? Tu devais bien au moins m'envoyer celle de milord *Edouard;* mais tu n'as osé l'envoyer sans l'autre, et tu as fort bien fait.... tu pouvais pourtant faire mieux encore... Ah! vivent les duegnes de vingt ans! elles sont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réserve, c'est de me faire imaginer la lettre en question..., cette lettre si.... cent fois plus si, qu'elle ne l'est réellement. De dépit,

je me plais à la remplir de choses qui n'y sauraient être. Va, si je n'y suis pas adorée, c'est à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne sais après tout cela comment tu m'oses parler du courrier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre assez long-temps. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allais au-devant du paquet, je m'en emparais la première, je lisais le tout à mon aise, et c'était mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verds; on me retient deux lettres; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puisses croire, je ne changerais sûrement pas contre celles-là, quand tous les *si* du monde y seraient. Je te jure que si celle d'*Henriette* ne tient pas sa place à côté de la tienne, c'est qu'elle la passe, et que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'aussi joli. Et puis on se donnera des airs de traiter ce prodige de petite impertinente! Ah! c'est assurément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais devant elle à genoux lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre? Grâces à toi, la voilà modeste comme une vierge, et grave comme un *Caton*; respectant tout le monde,

jusqu'à sa mère ; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit ; à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un courrier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu, petite cousine, voilà des réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulais te parler de ce pays et de ses habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, et puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, et le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici, et que j'aurai le temps de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre, et tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

LETTRE III.

DE MILORD ÉDOUARD A M. DE WOLMAR.

Non, cher *Wolmar*, vous ne vous êtes point trompé ; le jeune homme est sûr ; mais moi je ne le suis guère, et j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je succombais moi-même à l'épreuve que je lui avais destinée. Vous savez que pour contenter sa reconnaissance et remplir son cœur de nouveaux objets, j'affectais de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avait réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à suivre encore une fois, voilà, avec ce qui se rapportait à *Saint-Preux*, tout ce qui m'engageait à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulais recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Villeneuve m'avait laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie aux-

quels il s'était livré quand je lui avais annoncé qu'il était le maître d'élever vos enfans, et de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avais d'abord prévenu ses difficultés ; en lui déclarant que je m'établirais moi-même avec vous, je ne laissais plus à son amitié d'objections à me faire : mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la marquise que nous fûmes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle elle voulut le gagner, et ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée ! que de grandes qualités sans vertu ! que d'amour sans honneur ! cet amour ardent et vrai me touchait, m'attachait, nourrissait le mien : mais il prit la teinte de son ame noire, et finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vu *Laure*, qu'il connut son cœur, sa beauté, son esprit, et cet attachement sans exemple, trop fait pour me rendre heureux, je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de *Saint-Preux*. Si j'épouse *Laure*, lui dis-je, mon dessein n'est point de la mener à Londres où quelqu'un pourrait la reconnaître, mais dans des lieux où l'on

sait honorer la vertu par-tout où elle est ; vous remplirez votre emploi, et nous ne cesserons point de vivre ensemble. Si je ne l'épouse pas, il est temps de me recueillir. Vous connaissez ma maison d'Oxfort-shire, et vous choisirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans sa solitude. Il me fit la réponse à laquelle je pouvais m'attendre; mais je voulais l'observer par sa conduite. Car si pour vivre à Clarens il favorisait un mariage qu'il eût dû blâmer, ou si dans cette occasion délicate il préférait à son bonheur la gloire de son ami, dans l'un et dans l'autre cas l'épreuve était faite, et son cœur était jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le désirais ; ferme contre le projet que je feignais d'avoir, et armé de toutes les raisons qui devaient m'empêcher d'épouser *Laure*. Je sentais ces raisons mieux que lui, mais je la voyais sans cesse, et je la voyais affligée et tendre. Mon cœur, tout-à-fait détaché de la marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de *Laure* de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avait inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisais, l'estime que je devais à son mérite ; ne devais-

je tien aussi à l'espérance que je lui avais donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins ? Sans avoir rien promis, ne rien tenir c'était la tromper; cette tromperie était barbare. Enfin joignant à mon penchant une espèce de devoir, et songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raison; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvait aller, et jusqu'à la réalité même, si je ne pouvais m'en tirer autrement sans injustice.

Cependant je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne remplissait pas dans toute sa force le rôle dont il s'était chargé. Il s'opposait à mes vues, il improuvait le nœud que je voulais former; mais il combattait mal mon inclination naissante, et me parlait de *Laure* avec tant d'éloges qu'en paraissant me détourner de l'épouser, il augmentait mon penchant pour elle. Ces contradictions m'alarmèrent. Je ne le trouvais point aussi ferme qu'il aurait dû l'être. Il semblait n'oser heurter de front mon sentiment, il mollissait contre ma résistance, il craignait de me fâcher, il n'avait point à mon gré pour son devoir l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'autres observations augmentèrent ma défiance; je sus qu'il voyait *Laure* en secret. je remarquais entr'eux des signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avait tant aimé ne la rendait point gaie. Je lisais bien la même tendresse dans ses regards, mais cette tendresse n'était plus mêlée de joie à mon abord, la tristesse y dominait toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de son cœur, je la voyais jeter sur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, et ce coup d'œil était suivi de quelques larmes qu'on cherchait à me cacher. Enfin le mystère fut poussé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvais-je penser ? n'avais-je réchauffé qu'un serpent dans mon sein ? Jusqu'où n'osais-je point porter mes soupçons et lui rendre son ancienne injustice ? Faibles et malheureux que nous sommes, c'est nous qui fesons nos propres maux! pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entr'eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignorasse le fond de cette intrigue, je voyais que le cœur de *Laure* était toujours le même, et cette épreuve ne me la

rendait que plus chère. Je me proposais d'avoir une explication avec elle avant la conclusion ; mais je voulais attendre jusqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclaircissemens possibles. Pour lui, j'étais résolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller jusqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, et ne voulant pas mettre un bon naturel et vingt ans d'honneur en balance avec des soupçons.

La marquise n'ignorait rien de ce qui se passait entre nous. Elle avait des épies dans le couvent de *Laure*, et parvint à savoir qu'il était question de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ses fureurs ; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire ; mais comme ce n'était pas la première fois, et que nous étions sur nos gardes, ses tentatives furent vaines. J'eus seulement le plaisir de voir dans l'occasion, que *Saint-Preux* savait payer de sa personne, et ne marchandait pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de sa rage, la marquise tomba malade, et ne se releva plus.

Ce

Ce fut là le terme de ses tourmens (*s*) et de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le docteur *Eswin*; *Saint-Preux* y fut de ma part: elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre; elle ne voulut pas même entendre parler de moi, et m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis sur elle, et sentis mes blessures prêtes à se rouvrir; la raison vainquit encore, mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chère était à l'extrémité. *Saint-Preux*, craignant qu'enfin je ne pusse résister au désir de la voir, me proposa le voyage de Naples, et j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme et grave, et tenant une lettre à la main. Je m'écriai: La marquise est morte! Plût à Dieu! reprit-il froidement: il vaut mieux n'être plus que d'exister pour mal faire; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler; écoutez-moi. J'attendis en silence.

(*s*) Par la lettre de milord *Édouard*, ci-devant supprimée, on voit qu'il pensait qu'à la mort des méchans leurs ames étaient anéanties.

Milord, me dit-il, en me donnant le saint nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, et vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeler à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étaient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal, je vous aurais dit : Songez que vous êtes pair d'Angleterre, et renoncez aux honneurs du monde, ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject ! .... vous ! .... choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse; elle doit être sans tache ..... la femme d'*Edouard Bomston* n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle était de *Laure*. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disait-elle; *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis sans regret. En vous déshonorant j'aurais vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en*

votre pouvoir et au mien. Adieu pour jamais. O Edouard! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, et c'était celui de Laure.

L'agitation m'empêchait de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avait pris le voile dans le couvent où elle était pensionnaire; que la cour de Rome, informée qu'elle devait épouser un luthérien, avait donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, et il m'avoua franchement qu'il avait pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurais pu, craignant un retour à la marquise, et voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de *Laure*. En vous voyant aller plus loin qu'il ne fallait, je fis d'abord parler la raison; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je sondai le cœur de *Laure*, et y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre

mépris lui releva le courage et la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport, il me dit en me serrant contre sa poitrine : Ami; je lis dans le sort commun que le ciel nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le règne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée, il ne connaît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter. Clarens, Oxfort, Londres, Paris ou Rome; tout me convient pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras; cherche un asile, en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solennel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zèle et le feu de cet ardent jeune homme éclataient dans ses yeux. J'oubliai la marquise et *Laure*. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami ? Je vis aussi, par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion, qu'il était guéri véritablement et que vous n'aviez pas perdu vos peines; enfin j'osai croire,

par le vœu qu'il fit de si bon cœur, de rester attaché à moi, qu'il l'était plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance : oui, cher *Wolmar*, il est digne d'élever des hommes, et qui plus est, d'habiter votre maison.

Peu de jours après j'appris la mort de la marquise ; il y avait long-temps pour moi qu'elle était morte : cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avais regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espèce, envers son pays, et j'avais résolu de me marier, moins par inclination que par devoir : j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous : elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, et qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis et même convenable. Sans cela, l'Etat ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres,

et l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de pairs.

Je me crois donc libre et maître de moi dans la condition où le ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste, et ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris *Saint-Preux*, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, et si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre ; car quoique je n'aie plus aucun crédit dans le parlement, il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collègue et un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre élève pourra m'accompagner, même avec les siens quand ils seront un peu plus grands, et que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauraient que leur être utiles et ne seront

pas assez longs pour affliger beaucoup leur mère.

Je n'ai point montré cette lettre à *Saint-Preux* : ne la montrez pas entière à vos dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous et de moi. Au surplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher *Wolmar*. Je vous envoie les dessins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira ; mais faites-y travailler dès-à-présent, s'il se peut. J'en voulais ôter le sallon de musique, car tous mes goûts sont éteints, et je ne me soucie plus de rien. Je le laisse à la prière de *Saint-Preux* qui se propose d'exercer dans ce sallon vos enfans. Vous recevrez aussi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliothèque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O *Wolmar !* il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus sage des mortels.

LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR A MILORD ÉDOUARD.

Je me suis attendu, cher *Bomston*, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant résisté si longtemps à vos penchans, vous eussiez attendu pour vous laisser vaincre qu'un ami vînt vous soutenir ; quoiqu'à vrai dire on soit souvent plus faible en s'appuyant sur un autre, que quand on ne compte que sur soi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre dernière lettre où vous m'annonciez votre mariage avec *Laure* comme une affaire absolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre assurance, et si mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurais revu *Saint-Preux*. Vous avez fait tous deux ce que j'avais espéré de l'un et de l'autre, et vous avez trop bien justifié le jugement que j'avais porté de vous, pour que je ne sois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter et partager le bonheur de cette maison. Quoi qu'il en soit de l'espoir des

croyans dans l'autre vie, j'aime à passer avec eux celle-ci, et je sens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes que si vous aviez le malheur de penser comme moi.

Au reste vous savez ce que je vous dis sur son sujet à votre départ. Je n'avais pas besoin pour le juger, de votre épreuve; car la mienne était faite, et je crois le connaître autant qu'un homme en peut connaître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raison de compter sur son cœur, et de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paraisse vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de système. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos distinctions sur le célibat toutes nouvelles et fort subtiles. Je les crois même judicieuses pour le politique qui balance les forces respectives de l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre: mais je ne sais si dans vos principes ces raisons sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il semblerait que la vie est un bien qu'on ne

reçoit qu'à la charge de le transmettre; une sorte de substitution qui doit passer de race en race, et que quiconque eut un père est obligé de le devenir. C'était votre sentiment jusqu'ici, c'était une des raisons de votre voyage; mais je sais d'où vous vient cette nouvelle philosophie, et j'ai vu dans le billet de *Laure* un argument auquel votre cœur n'a point de replique.

La petite cousine est depuis huit ou dix jours à Genève avec sa famille pour des emplettes et d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devait savoir. Nous avions appris par M. *Miol* que le mariage était rompu; mais elle ignorait la part qu'avait *Saint-Preux* à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits et justifier votre estime. Je lui ai montré les dessins de votre pavillon : elle les trouve de très-bon goût; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige et qui rendront votre logement plus commode; vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de *Claire* avant d'y toucher; car vous savez qu'on ne

peut rien faire sans elle. En attendant j'ai déjà mis du monde en œuvre, et j'espère qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres : mais je ne lis plus ceux que j'entends, et il est trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la nature est pour moi le cœur des hommes, et la preuve que j'y sais lire est dans mon amitié pour vous.

LETTRE V.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, cousine, à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante, les habitans sont hospitaliers, les mœurs sont honnêtes, et la liberté, que j'aime sur toutes choses, semble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit État, plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie, et DIEU garde de mal tous ceux qui pensent en avoir une, et

n'ont pourtant qu'un pays ! pour moi, je sens que si j'étais née dans celui-ci, j'aurais l'ame toute romaine. Je n'oserais pourtant pas trop dire à présent :

Rome n'est plus à Rome, elle est toute où je suis ;

car j'aurais peur que dans ta malice tu n'allasses penser le contraire. Mais pourquoi donc Rome, et toujours Rome ? Restons à Genève.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre, excepté qu'il est moins montueux, plus champêtre, et qu'il n'a pas des chalets si voisins (*t*). Je ne te dirai rien, non plus, du gouvernement. Si DIEU ne t'aide, mon père t'en parlera de reste : il passe toute la journée à politiquer avec les magistrats dans la joie de son cœur, et je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle si peu de Genève. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excèdent, je me dérobe, et je t'ennuye pour me désennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs entretiens, c'est beaucoup d'estime pour le

(*t*) L'éditeur les croit un peu rapprochés.

grand sens qui règne en cette ville. A voir l'action et réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art et de vrai talent employés au gouvernement de cette petite république, qu'à celui des plus vastes empires, où tout se soutient par sa propre masse, et où les rènes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un sot, sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en serait pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon père de tous ces grands ministres des grandes cours, sans songer à ce pauvre musicien qui barbouillait si fièrement sur notre grand orgue (*u*) à Lausanne, et qui se croyait un fort habile homme parce qu'il fesait beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en savent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle soit souvent assez mal d'accord.

(*u*) Il y avait *grande orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suisses et Genevois qui se piquent de parler correctement que le mot *orgue* est masculin au singulier, féminin au pluriel, et s'emploie également dans les deux nombres, mais le singulier est plus élégant.

Je ne te dirai rien non plus..... mais à force de ne te rien dire, je ne finirais pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Genevois est de tous les peuples du monde celui qui cache le moins son caractère, et qu'on connaît le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, et cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration ; mais il aime trop l'argent ; défaut que j'attribue à sa situation qui le lui rend nécessaire ; car le territoire ne suffirait pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois, épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, et après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (*x*), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité ; la fière liberté leur paraît ignoble ; ils se forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

(*x*) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

Hé bien, ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique ? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-dessus la tête, je ne sais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon père n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des courriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car d'ailleurs les entretiens du pays sont utiles et variés, et l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs anglaises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entr'eux un ton plus grave, et généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légéreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée, et fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au-lieu que le Français écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent; ils dissertent au-lieu de causer; on les croirait toujours prêts à soutenir thèse,

Ils distinguent, ils divisent, ils traitent la conversation par points ; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres ; ils sont auteurs, et toujours auteurs. Ils semblent lire en parlant, tant ils observent bien les étymologies, tant ils font sonner toutes les lettres avec soin. Ils articulent le *marc* du raisin comme *Marc* nom d'homme ; ils disent exactement du *taba-k* et non pas du *taba*, un *pare-sol* et non pas un *parasol*, *aran-thier* et non pas *aranhier*, *secrétaire* et non pas *segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on se noie et non pas où l'on s'étraugle : par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs ; enfin leur parler est toujours soutenu, leurs discours sont des harangues, et ils jasent comme s'ils prêchaient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec ce ton dogmatique et froid, ils sont vifs, impétueux, et ont les passions très-ardentes ; ils diraient même assez bien les choses de sentiment s'ils ne disaient pas tout, ou s'ils ne parlaient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules sont tellement insupportables, ils peignent si posément des émotions si vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercherait volontiers autour d'eux où est

l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit.

Au reste il faut t'avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs, et croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence qu'un joli monsieur à marier, et, dit-on, fort riche, m'honore de ses attentions, et qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disait. Ah! s'il était venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurais pris à me donner un souverain pour esclave, et à faire tourner la tête à un magnifique seigneur! mais à-présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, et je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penser. Il s'étend à tous les états, et se fait sentir dans tous avec avantage. Le Français lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres; il les lit, il les digère; il ne les juge pas, mais il les sait. Le jugement et le choix se font à Paris; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Genève. Cela fait que la lecture y

est moins mêlée et s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite (*y*) lisent de leur côté, et leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre manière. Les belles madames y sont petites maîtresses et beaux-esprits tout comme chez nous. Les petites citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, et certain choix d'expression qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaieté des femmes, et tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans et les autres un peu précieuses.

Hier vis-à-vis de ma fenêtre deux filles d'ouvriers, fort jolies, causaient devant leur boutique d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille et j'entendis qu'une des deux proposait en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant; le journal tous les matins, et tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, cousine ? Je ne sais si c'est là le ton des filles d'artisans, mais

(*y*) On se souvien lra que cette lettre est de vieille date, et je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

je sais qu'il faut faire un furieux emploi du temps pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avait lu les aventures de mille et une nuits.

Avec ce style un peu guindé, les Genevoises ne laissent pas d'être vives et piquantes, et l'on voit autant de grandes passions ici qu'en aucune ville du monde. Dans la simplicité de leur parure elles ont de la grâce et du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manières. Comme les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles, et cette sensibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'esprit agréable et fin qui va au cœur, et qui en tire toute sa finesse. Tant que les Genevoises seront Genevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françaises, et alors les Françaises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il disparaît avec elle, et fait place à un goût factice et guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie

de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes, et s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre ? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit et la langue, qui nous rendent plus vives à la riposte (z), et nous forcent de nous moquer d'eux ? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne et railleuse désoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau *Céladon* tout déconcerté, se confondre, se perdre à chaque repartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour ; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid ! Toi-même qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manières naïves et tendres, ton air timide et doux, cachent moins de ruse et d'habileté que toutes mes étourderies ? Ma foi, mignone, s'il fallait compter les galans que chacune de nous a persiflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui serais en reste. Je ne

(z) Il fallait *risposte*, de l'italien *risposta ;* toutefois *risposte* se dit aussi, et je le laisse. Ce n'est au pis aller qu'une faute de plus.

puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre *Conflans*, qui venait tout en furie me reprocher que tu l'aimais trop. Elle est si caressante, me disait-il, que je ne sais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raison que j'ai honte d'en manquer devant elle, et je la trouve si fort mon amie que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis et de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domestique y est agréable et douce ; on y voit des maris complaisans et presque d'autres *Julies*. Ton système se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manières à se donner des travaux et des amusemens différens qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre, et font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'aiguise la volupté du sage : s'abstenir pour jouir, c'est ta philosophie ; c'est l'épicuréisme de la raison.

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche, et les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien et de mal ; mais à différentes mesures. Le Genevois tire ses vertus de lui-même, ses vices lui viennent d'ailleurs.

Non-seulement il voyage beaucoup, mais il adopte aisément les mœurs et les manières des autres peuples; il parle avec facilité toutes les langues; il prend sans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible, sur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté, il se fait chez les nations étrangères une honte de sa patrie; il se hâte, pour ainsi dire, de se naturaliser dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le sien; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudrait mieux, sans doute, effacer par son désintéressement l'opprobre du nom genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter: mais le Genevois le méprise, même en le rendant estimable, et il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puisse être, on ne le voit guère aller à la fortune par des moyens serviles et bas; il n'aime point s'attacher aux grands et ramper dans les cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible et liant comme *Alcibiade*, il supporte aussi peu la servitude;

et quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préfèrent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers, et ce grand objet de leurs désirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramène au commencement de ma lettre. Ils ont du génie et du courage. Ils sont vifs et pénétrans, il n'y a rien d'honnête et de grand au-dessus de leur portée : mais plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, et laissent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes ; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne sais comment ils sont chez les autres, mais je les trouve aimables chez eux, et je ne connais qu'un moyen de quitter sans regret Genève. Quel est ce moyen, cousine? oh ! ma foi tu as beau prendre ton air humble ; si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu ments. C'est après demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli brigantin appareillé de fête ; car nous avons choisi l'eau à

cause de la saison, et pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne (*aa*) pour la cérémonie, et le sur-lendemain.... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maison comme une folle, en criant: armes! armes! voici les ennemis! voici les ennemis!

P. S. Quoique la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en désister en cette occasion. J'entends seulement que mon père soit logé chez *Milord Edouard* à cause des cartes de géographie, et qu'on achève d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.

(*aa*) Comment cela? Lausane n'est pas au bord du lac; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin, et puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

LETTRE VI.

DE MADAME DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

QUEL sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la première fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte et sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions, rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'est l'effort d'une ame honnête et commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous sommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive ne saurait être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces ? Jamais, jamais, mon bon ami, le tenter même était une témérité. Nous fuir était pour nous la première loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfrein-

dre. Nous nous serions toujours estimés ; sans doute ; mais nous aurions cessé de nous voir, de nous écrire ; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre, et le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement était de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au-lieu de cela, quelle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agréable, et ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir, s'aimer, le sentir, s'en féliciter, passer les jours ensemble dans la familiarité fraternelle et dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penser sans remords, en parler sans rougir, et s'honorer à ses propres yeux du même attachement qu'on s'est si long-temps reproché, voilà le point où nous en sommes. O ami ! quelle carrière d'honneur nous avons déjà parcourue ! Osons nous en glorifier pour savoir nous y maintenir, et l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur si rare ? vous le savez. J'ai vu votre cœur sensible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer ; et comment nous

seraient-ils à charge, à vous et à moi ? Ils ne nous imposent point de nouveaux devoirs, ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étaient déjà si sacrés. Le seul moyen de reconnaître ses soins est d'en être dignes, et tout leur prix est dans leur succès. Tenons-nous en donc là dans l'effusion de notre zèle. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur ; voilà tout ce que nous devons. Il a fait assez pour nous et pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absens ou présens, vivans ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je fesais ces réflexions en moi-même quand mon mari vous destinait l'éducation de ses enfans. Quand milord *Edouard* m'annonça son prochain retour et le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent et d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est temps de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous : je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés, et que n'ayant plus ma sûreté pour objet ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas

suspecte, et je n'ai que trop acquis de lumières pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudrait taire; mais comment le taire sans vous trahir? Sera-t-il temps de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré? Non, mon ami, je suis la seule personne au monde assez familière avec vous pour vous les présenter. N'ai-je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur, comme une mère? Ah! si les leçons d'un cœur honnête étaient capables de souiller le vôtre, il y a long-temps que je n'en aurais plus à vous donner.

Votre carrière, dites-vous, est finie: mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint; les sens lui survivent, et leur délire est d'autant plus à craindre que le seul sentiment qui le bornait n'existant plus, tout est occasion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent et sensible, jeune et

garçon, veut être continent et chaste; il sait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les temps; il connaît pour les devoirs pénibles un prix qui console de leur rigueur, et s'il en coûte des combats quand on veut se vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois? Ce sont là, ce me semble, des maximes de votre morale; ce sont donc aussi des règles de votre conduite; car vous avez toujours méprisé ceux qui, contens de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agissent, et chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage pour suivre les lois qu'il se prescrit? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux et chrétien, sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide: il sait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, et qu'il n'est pas question de réprimer les passions irritées, mais de les empê-

cher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses ? fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauve-garde de sa vertu ? Tout au contraire ; il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge, dont une lui fut trop chère pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité ; et dont une troisième lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les ames reconnaissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes ; il va s'enlacer dans les piéges qu'il devrait le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force, et pas un qui ne l'avilît à jamais s'il était faible un moment. Où est-elle donc, cette grande force d'ame à laquelle il ose tant se fier ? qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle à Paris de la maison du colonel ? est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scène de Meillerie ? l'a-t-elle bien sauvé cette hiver des charmes d'un autre objet, et ce printemps des frayeurs d'un rêve ? s'est-il

vaincu pour elle au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse? Il sait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami; mais les siennes?.... Hélas! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre!

On supporte un état violent, quand il passe. Six mois, un an ne sont rien; on envisage un terme et l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte? Qui est-ce qui sait triompher de lui-même jusqu'à la mort? O mon ami! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus; celui de mal faire passe et revient sans cesse: on s'oublie un moment, et l'on est perdu. Est-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, et ceux mêmes qu'on a sauvés du péril n'offrent-ils pas une raison de n'y plus exposer les autres?

Que d'occasions peuvent renaître, aussi dangereuses que celles dont vous avez échappé, et qui pis est, non moins imprévues! Croyez-vous que les momimens à craindre n'existent qu'à Meillerie? ils existent par-tout où nous

sommes ; car nous les portons avec nous. Eh ! vous savez trop qu'une ame attendrie intéresse l'univers entier à sa passion, et que même après la guérison, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on sentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui, j'ose le croire, que ces périls ne reviendront plus, et mon cœur me répond du vôtre : mais pour être au-dessus d'une lâcheté, ce cœur facile est-il au-dessus d'une faiblesse, et suis-je la seule ici qu'il lui en coûtera peut-être de respecter ? Songez, *Saint-Preux*, que tout ce qui m'est cher doit être couvert de ce même respect que vous me devez ; songez que vous aurez sans cesse à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; songez aux mépris éternels que vous auriez mérités, si jamais votre cœur osait s'oublier un moment, et profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obstacle opposé par la vertu vous ôte un vain espoir, et qu'au moins par raison vous étouffiez des vœux inutiles, serez-vous pour cela délivré de l'empire des sens, et des piéges de l'imagination ?

Forcé de nous respecter toutes deux, et d'oublier en nous notre sexe, vous le verrez dans celles qui nous servent, et en vous abaissant vous croirez vous justifier : mais serez-vous moins coupable en effet, et la différence des rangs change-t-elle ainsi la nature des fautes? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réussir seront moins honnêtes. Quels moyens! Quoi! vous?... Ah! périsse l'homme indigne qui marchande un cœur, et rend l'amour mercenaire! c'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne serait pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix?

Oserai-je ajouter une considération qui vous touchera, si je ne me trompe? Vous avez vu quels soins j'ai pris pour établir ici la règle et les bonnes mœurs; la modestie et la paix y règnent, tout y respire le bonheur et l'innocence. Mon ami, songez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous sommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que

je dise un jour en regrettant mes peines perdues : C'est de lui que vient le désordre de ma maison ?

Disons tout, s'il est nécessaire, et sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat, et il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ! Voyons en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté DIEU, DIEU les abandonne ; ils se disent saints et ils sont déshonnêtes ; leur feinte continence n'est que souillure, et pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaissent au-dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des lois qu'on n'observe qu'en apparence ; (*bb*) mais celui qui veut être

(*bb*) Quelques-uns sont continens sans mérite, d'autres le sont par vertu, et je ne doute point que plusieurs prêtres catholiques ne soient dans ce dernier cas : mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le clergé de l'Eglise romaine, ce n'est pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de se contenter de

sincèrement vertueux se sent assez chargé des devoirs de l'homme sans s'en imposer de nouveaux. Voilà, cher *Saint-Preux*, la véritable humilité du chrétien ; c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette règle, et vous sentirez qu'un état qui devrait seulement alarmer un autre homme, doit par mille raisons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, et si vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'espérez pas de les remplir.

Tels sont les dangers qui vous attendent ici. Pensez-y tandis qu'il en est temps. Je sais que jamais de propos délibéré vous ne vous exposerez à mal faire, et le seul mal que je crains de vous est celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer sur mes raisons, mais de les peser. Trouvez-y quelque réponse dont vous soyez content, et je m'en contente ; osez compter sur vous et j'y compte. Dites-

celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout pays où les bonnes mœurs sont encore en estime, les lois et les magistrats tolèrent un vœu si scandaleux.

moi, je suis un ange, et je vous reçois à bras ouverts.

Quoi ! toujours des privations et des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous sont chers ! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en vois un digne d'un homme qui sut combattre et souffrir pour elle. Si je ne présume pas trop de moi, ce prix que j'ose vous destiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, et vous aurez plus que vous n'eussiez obtenu si le ciel eût béni nos premières inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je veux vous en donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, et sous les auspices duquel vous puissiez vivre avec nous dans la paix du séjour céleste. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire; c'est l'objet qui se trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, si mon projet réussit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet sans en être rebutée; car il est honnête. Je connais tout l'empire que j'ai sur mon amie, et ne crains point d'en abuser en l'exerçant

en

en votre faveur. Mais ses résolutions vous sont connues, et avant de les ébranler je dois m'assurer de vos dispositions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aspirer à elle, je puisse répondre de vous et de vos sentimens ; car si l'inégalité que le sort a mise entre l'un et l'autre vous ôte le droit de vous proposer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous soit accordé sans savoir quel usage vous en pourrez faire.

Je connais toute votre délicatesse, et si vous avez des objections à m'opposer, je sais qu'elles seront pour elle bien plus que pour vous. Laissez ces vains scrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie ? Non, quelque cher que vous me puissiez être, ne craignez point que je préfère votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés, autant je méprise les jugemens téméraires de la multitude qui se laisse éblouir par un faux éclat, et ne voit rien de ce qui est honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'est point de rangs auxquels les talens et les mœurs n'aient droit d'atteindre, et à quel titre une femme oserait-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour

ami ? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte et la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, et la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue ne saurait être plus déplacée que dans cette occasion, et ce serait à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puissiez être, convenez qu'il est plus doux et mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami ; car on devient le protecteur de l'une et le protégé de l'autre ; et quoi que l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur et pour mon repos ; car je ne serai jamais contente de vous et de moi, que quand vous serez en effet tel que vous devez être, et que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh ! mon ami, je devrais moins craindre cette répugnance qu'un empressement trop relatif à

vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous ? je tiens plus que je n'avais promis. N'est-ce pas aussi *Julie* que je vous donne ? n'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, et n'en serez-vous pas plus cher à l'autre ? Avec quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon attachement pour vous ! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi; qu'il lui rende, s'il est possible, tout ce que vous redevez au mien. O *Saint-Preux !* je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'est pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir sans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher et sacré qui nous unira tous, nous ne serons plus entre nous que des sœurs et des frères; vous ne serez plus votre propre ennemi ni le nôtre; les plus doux sentimens devenus légitimes ne seront plus dangereux; quand il ne faudra plus les étouffer on n'aura plus à les craindre. Loin de résister à des sentimens si charmans, nous en ferons à-la-fois nos devoirs et nos

plaisirs ; c'est alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, et que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié, de l'amour et de l'innocence. Que si dans l'emploi dont vous vous chargez, le ciel récompense du bonheur d'être père le soin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connaîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches ; vous sentirez enfin ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire, qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose, non pour savoir s'il vous convient, je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse, mais s'il convient à Madame d'*Orbe*, et si vous pouvez faire son bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe ; sur ce qu'elle est, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme *Julie*, elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reste, et se promet tout de la sienne ;

mais si j'ai trop espéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, et vous connaissez sa délicatesse ; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûterait le sien : que votre cœur soit digne d'elle, ou qu'il ne lui soit jamais offert.

Encore une fois, consultez-vous bien. Pesez votre réponse avant de la faire. Quand il s'agit du sort de la vie, la prudence ne permet pas de se déterminer légèrement ; mais toute délibération légère est un crime quand il s'agit du destin de l'ame et du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les secours de la sagesse. La mauvaise honte m'empêcherait-elle de vous rappeler le plus nécessaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, et que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du chrétien. Je vous ai vu sur la prière des maximes que je ne saurais goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, et DIEU nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes et laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de saint *Paul*,

ni celle qu'on professe dans notre Église. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, faibles, portés au mal ; et d'où nous viendraient la lumière et la force, si ce n'est de celui qui en est la source ; et pourquoi les obtiendrions-nous si nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand être, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre faiblesse convenaient à la puissance divine, et qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée et continuelle ne la fatigue, et vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des lois générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands philosophes ! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, et de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connaît-il pas tous nos besoins ? n'est-il pas notre père pour y pourvoir ?

savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, et voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même? Cher *Saint-Preux*, que de vains sophismes! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, et le premier pas pour sortir de notre misère est de la connaître. Soyons humbles pour être sages; voyons notre faiblesse, et nous serons forts; ainsi s'accorde la justice avec la clémence; ainsi règnent à-la-fois la grâce et la liberté. Esclaves par notre faiblesse, nous sommes libres par la prière; car il dépend de nous de demander et d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, et sait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, et par un moment de la vie entière. On se sent ferme un instant, et l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un or-

gueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour; mais celui qui dit, je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, et tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'être pour qui les temps n'ont point de succession, ni les lieux de distance! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche: quand nous aurons changé de lieu nos jugemens seront tout contraires, et ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, et nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers et les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, et si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que

nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine, et je vais la prendre pour guide : mais si sa meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point et fesons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon et honnête, je le sais bien ; mais ce n'est pas assez encore : il faut vouloir ce qui le sera toujours ; et ni vous ni moi n'en sommes les juges.

LETTRE VII.

DE SAINT-PREUX A MADAME DE WOLMAR.

Julie ! une lettre de vous !... après sept ans de silence... oui, c'est elle ; je le vois, je le sens : mes yeux méconnaîtraient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier ? Quoi ! vous vous souvenez de mon nom ! vous le savez encore écrire !... en formant ce nom (*cc*) votre main n'a-t-elle point tremblé ?..... Je

(*cc*) On a dit que *Saint-Preux* était un nom controuvé. Peut-être le véritable était-il sur l'adresse.

m'égare, et c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adresse, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur et la main semblent se contredire. Ah ! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres sentimens ?

Vous trouverez, peut-être, que songer si fort à vos anciennes lettres, c'est trop justifier la dernière. Vous vous trompez. Je me sens bien ; je ne suis plus le même, ou vous n'êtes plus la même ; et ce qui me le prouve est qu'excepté les charmes et la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvais autrefois m'est un nouveau sujet de surprise. Cette observation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au sentiment qui me dispense d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai cessé d'adorer, je sais à quels respects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnaissance, je vous aime autant que jamais, il est vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous est le retour de ma raison. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous sert mieux que l'amour même. Non, si j'étais resté coupable vous ne me seriez pas aussi chère.

Depuis que j'ai cessé de prendre le change, et que le pénétrant *Wolmar* m'a éclairé sur mes vrais sentimens, j'ai mieux appris à me connaître, et je m'alarme moins de ma faiblesse. Qu'elle abuse mon imagination, que cette erreur me soit douce encore, il suffit pour mon repos qu'elle ne puisse plus vous offenser, et la chimère qui m'égare à sa poursuite me sauve d'un danger réel.

O *Julie!* il est des impressions éternelles que le temps ni les soins n'effacent point. La blessure guérit, mais la marque reste, et cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance et l'amour sont incompatibles : l'amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini ; mais en cessant d'être à vous, je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus ; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, *Julie*, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne et l'amant de vos vertus : mais nos amours, nos premières et uniques amours ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siècles entiers, le doux temps de ma

jeunesse ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau ne plus les mêmes, je ne puis oublier ce nous avons été... Mais parlons de votre

ie, il faut l'avouer; depuis que je contempler vos charmes, je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés sans jamais se fixer sur aucune? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être, et depuis mon éloignement ses traits déjà gravés dans mon cœur y font une impression profonde. Le sanctuaire est fermé, mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurais été si je ne vous avais jamais vue, et il n'appartenait qu'à vous seule de me faire sentir la différence de ce qu'elle m'inspire à l'amour. Les sens, libres de cette passion terrible, se joignent au doux sentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela? *Julie*, ah! quelle différence! où est l'enthousiasme? où est l'idolatrie? où sont ces divins égaremens de la raison, plus brillans, plus sublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raison même? Un feu passager m'embrase, un délire d'un moment me saisit,

me trouble et me quitte. Je retrouve entr'elle et moi deux amis qui s'aiment tendrement et qui se le disent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non, *vous* et *moi* sont des mots proscrits de leur langue : ils ne sont plus deux, ils sont un.

Suis-je donc tranquille en effet ? comment puis-je l'être ? elle est charmante, elle est votre amie et la mienne : la reconnaissance m'attache à elle ; elle entre dans mes souvenirs les plus doux ; que de droits sur une ame sensible, et comment écarter un sentiment plus tendre de tant de sentimens si bien dûs ! Hélas ! il est dit qu'entr'elle et vous je ne serai jamais un moment paisible !

Femmes ! femmes ! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, sympathie ! être ou chimère inconcevable, abyme de douleurs et de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent

le genre-humain. O *Julie!* ô *Claire*! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi!... J'ai vécu dans l'orage, et c'est toujours vous qui l'avez excité; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur! Celles du lac de Genève ne ressemblent pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives et courtes dont le perpétuel tranchant agite, émeut, submerge quelquefois, sans jamais former de longs cours: mais sur la mer tranquille en apparence, on se sent élevé, porté doucement et loin par un flot lent et presque insensible; on croit ne pas sortir de la place, et l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits et les siens. Ce premier, cet unique amour qui fit le destin de ma vie, et que rien n'a pu vaincre que lui-même, était né sans que je m'en fusse aperçu; il m'entraînait que je l'ignorais encore: je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étais au ciel ou dans les abymes; le calme vient, je ne sais plus où je suis. Au contraire, je vois, je sens mon trouble auprès d'elle, et me le figure plus grand qu'il n'est, j'éprouve des transports passagers et sans suite, je m'emporte

un moment, et suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur, content de ses charmes, ne leur prête point son illusion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine, et je la redoute plus de près que de loin ; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, et j'éprouvais constamment l'un et l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement il m'est difficile de la voir seule. Enfin je la vois, et c'est bien assez ; elle ne m'a pas laissé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidellement ce que je suis pour l'une et pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien ; mes longues peines me l'ont fait oublier.

E fornito'l mio tempo a mezzo gli anni. (dd)

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature et triompher des tentations. On a peu de désirs quand on souffre,

(dd) Ma carrière est finie au milieu de mes ans.

et vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins ; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une et l'autre, et désormais il l'est pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, et par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour ne pas m'exposer à le perdre ? quel caprice de m'avoir fait combattre et vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire ! n'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison ? Pourquoi m'avoir appelé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester ? Deviez-vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? que ne le fesiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles ? que ne lui disiez-vous : Laissez-le au bout du monde, puisqu'aussi bien je l'y veux renvoyer ? Hélas! plus vous craignez pour moi, plus il faudrait vous hâter de me rappeler. Non, ce n'est pas près de vous qu'est le danger, c'est en votre absence, et je ne vous crains

qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable *Julie* me poursuit, je me réfugie auprès de madame de *Wolmar* et je suis tranquille; où fuirai-je si cet asile m'est ôté ? Tous les temps, tous les lieux me sont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve *Claire* ou *Julie*. Dans le passé, dans le présent l'une et l'autre m'agite à son tour ; ainsi mon imagination toujours troublée ne se calme qu'à votre vue, et ce n'est qu'auprès de vous que je suis en sûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais son effet est tout opposé ; en réprimant les transports que vous causiez autrefois, cet empire est plus grand, plus sublime encore ; la paix, la sénérité succèdent au trouble des passions ; mon cœur toujours formé sur le vôtre aima comme lui, et devient paisible à son exemple. Mais ce repos passager n'est qu'une trêve, et j'ai beau m'élever jusqu'à vous en votre présence, je retombe en moi-même en vous quittant. *Julie*, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne est en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me séparer d'elle ?

Mais les erreurs des sens vous alarment ;

vous craignez les restes d'une jeunesse éteinte par les ennuis ; vous craignez pour les jeunes personnes qui sont sous votre garde ; vous craignez de moi ce que le sage *Wolmar* n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ! estimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penser de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, si je pouvais être vil un moment, j'irais me cacher au bout du monde, et ne me croirais jamais assez loin de vous.

Quoi ! je troublerais cet ordre aimable que j'admirais avec tant de plaisir ! je souillerais ce séjour d'innocence et de paix que j'habitais avec tant de respect ! je pourrais être assez lâche.... eh ! comment le plus corrompu des hommes ne serait-il pas touché d'un si charmant tableau ! comment ne reprendrait-il pas dans cet asile l'amour de l'honnêteté ? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs, c'est là qu'il irait s'en défaire.... Qui ? moi, *Julie*, moi ?.... si tard ?.... sous vos yeux ?... Chère amie, ouvrez-moi votre maison sans crainte ;

elle est pour moi le temple de la vertu ; par-tout j'y vois son simulacre auguste, et ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai ; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples : on les fuit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il fallait songer, le seul dont je m'occuperais si j'osais prétendre au bien qu'il m'annonce. O *Julie!* ame bienfesante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, et le plus précieux trésor qui soit au monde après vous, vous faites plus, s'il est possible, que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour, l'avengle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite ; car je suis honoré de vous, mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel! En l'acceptant, je le démentirais, et pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connaissez ; jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable cousine soit aimée ; elle doit l'être comme vous, je le sais ; le sera-t-elle ? le peut-elle être ? et dépend-il de moi de lui

rendre sur ce point ce qui lui est dû ? Ah ! si vous vouliez m'unir avec elle, que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner ! un cœur auquel elle inspirât des sentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices ! En est-il un moins digne d'elle que celui qui sut vous aimer ? Il faudrait avoir l'ame libre et paisible du bon et sage d'*Orbe* pour s'occuper d'elle seule à son exemple. Il faudrait le valoir pour lui succéder ; autrement la comparaison de son ancien état lui rendrait le dernier plus insupportable, et l'amour faible et distrait d'un second époux, loin de la consoler du premier, le lui ferait regretter davantage. D'un ami tendre et reconnaissant elle aurait fait un mari vulgaire. Gagnerait-elle à cet échange ? elle y perdrait doublement. Son cœur délicat et sensible sentirait trop cette perte, et moi comment supporterais-je le spectacle continuel d'une tristesse dont je serais cause, et dont je ne pourrais la guérir ? Hélas ! j'en mourrais de douleur même avant elle. Non, *Julie*, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur ? non. Serais-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuse ? L'un des deux peut-il se faire un sort exclusif dans

le mariage ? Les biens, les maux n'y sont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, et les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ? Je serais malheureux par ses peines sans être heureux par ses bienfaits. Grâces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourrait à ma félicité ; mon cœur, mon cœur seul empoisonnerait tout cela, et me rendrait misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seraient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable essor à son amitié, mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle mais c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entre elle et moi dans nos tête-à-tête, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé ; le doux lien de notre amitié se resserre, et nous nous aimons pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réunis-

sent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmans ne seraient-ils pas autant d'infidélités envers elle ? Et de quel front prendrais-je une épouse respectée et chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui ferait malgré lui ! Ce cœur n'oserait donc plus s'épancher dans le sien, il se fermerait à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerais plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendraient ma femme étrangère, et je n'aurais plus ni guide ni conseil pour éclairer mon ame et corriger mes erreurs. Est-ce là l'hommage qu'elle doit attendre ? est-ce là le tribut de tendresse et de reconnaissance que j'irais lui porter ? est-ce ainsi que je ferais son bonheur et le mien ?

Julie, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres ? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu ; ma foi seule m'est restée ; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous; je mourrai libre. Si l'engagement en était à prendre, je le prendrais aujourd'hui : car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne,

et tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds, c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterais dans ce lien sacré l'idée de ce que j'espérais y trouver une fois. Cette idée ferait mon supplice et celui d'une infortunée. Je lui demanderais compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurais à faire ! quelle femme au monde les pourrait soutenir ? Ah! comment me consolerais-je à-la-fois de n'être pas à vous, et d'être à une autre ?

Chère amie, n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours; ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé; de peur qu'avec le sentiment de mon existence je ne reprenne celui de mes maux, et qu'un état violent ne rouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour j'ai senti, sans m'en alarmer, l'intérêt plus vif que je prenais à votre amie; car je savais bien que l'état de mon cœur ne lui permettrait jamais d'aller trop loin, et voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà si tendre que j'eus pour elle dans tous les temps, je me suis félicité d'une émotion qui m'aidait à prendre le change, et me fesait supporter votre image avec moins de peine. Cette émo-

tion a quelque chose des douceurs de l'amour et n'en a pas les tourmens. Le plaisir de la voir n'est point troublé par le désir de la posséder; content de passer ma vie entière comme j'ai passé cet hiver, je trouve entre vous deux cette situation paisible (*ce*) et douce qui tempère l'austérité de la vertu et rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime et le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre ame comme je l'aime, et c'est tout dire. Quand je ne songerais qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les étendre, et je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois pour ne jamais lui dire un seul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût besoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans

(*ce*) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre philosophe, entre deux jolies femmes, me paraît dans un plaisant embarras. On dirait qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

mes manières, surement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle, tel je serai toute ma vie. Je ne connais rien après vous de si parfait qu'elle, mais fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudrait n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter, et croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point, elle nous épuise à combattre des chimères, et à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables et nous les laisse moins discerner. Relisez quelquefois la lettre que milord *Edouard* vous écrivit l'année dernière au sujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre usage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion; elle est touchante, aimable et douce comme vous, elle doit plaire à votre mari

même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide et prévoyante elle ne vous mène au quiétisme par une route opposée, et que vous montrant par-tout du risque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chère amie, ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre, et que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions, c'est mériter d'y succomber, les fuir avec trop de soin, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs, et il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-tête avec des femmes; mais dans quelque situation que me place désormais la Providence, j'ai pour sureté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, et ne crains plus que personne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne serai pas plus faible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaisons, on n'hésite plus sur le choix: tout jusqu'à mes

fautes passées m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers et sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que sur des questions si fort au-dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, et que toutes les analogies sont pour ces lois générales que vous semblez rejeter. La raison même et les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'être suprême sont très-favorables à cette opinion, car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme, il l'a doué de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeait de lui, et quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raison pour connaître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer, (*ff*) et la liberté

(*ff*) *Saint-Preux* fait de la conscience morale un sentiment et non pas un jugement, ce qui est contre les définitions des philosophes Je crois

pour le choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grâce divine; et comme nous les avons tous reçus, nous en sommes tous comptables.

J'entends beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme, et je méprise tous ces sophismes; parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre, le sentiment intérieur, plus fort que tous ses argumens, les dément sans cesse, et quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce soit, je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi-bien la vérité que le mensonge, et que soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne serait pas libre, et ce mot de liberté n'aurait aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimère. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est

pourtant qu'en ceci leur prétendu confrère a raison.

purement passif, et puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée là ! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs, et libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourrait nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (*gg*). L'évêque de Cloyne a démontré que sans rien changer aux apparences, la matière et les corps pourraient ne pas exister; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas ? En tout ceci la seule apparence coûte plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui est plus simple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute manière aux besoins de l'homme, DIEU accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires, dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne, et dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personnes est injurieuse à

(*gg*) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, ou quelle est la cause qui détermine la volonté.

la justice divine. Quand cette dure et décourageante doctrine se déduirait de l'Ecriture elle-même, mon premier devoir n'est-il pas d'honorer DIEU ? Quelque respect que je doive au texte sacré, j'en dois plus encore à son auteur, et j'aimerais mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible que DIEU injuste ou malfesant. *Saint-Paul* ne veut pas que le vase dise au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Cela est fort bien, si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenait au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'aurait pas fait, le vase aurait-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainsi ?

S'ensuit-il de-là que la prière soit inutile ? à Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes faiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élèvent à Dieu nous portent au-dessus de nous-mêmes ; en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui. (*hh*) Tout ce qu'on lui demande comme il

(*hh*) Notre galant philosophe, après avoir imité la conduite d'*Abelard*, semble en vouloir prendre

faut, on se le donne, et, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnaissant sa faiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison et qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grâce, on renonce à la raison; pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer DIEU de faire un miracle?

Vous le savez; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arriver jamais à ce point: mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, et c'est de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai souvent entendu

aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la prière ont beaucoup de rapport. Bien des gens, relevant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

blâmer les extases des ascétiques ; savez-vous comment elles viennent ? en prolongeant le temps qu'on donne à la prière plus que ne le permet la faiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume et donne des visions ; on devient inspiré, prophète, et il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez sans cesse : vous ne voyez pas encore les piétistes (*ii*), mais vous lisez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon *Fénélon* : mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Muralt, je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres, et vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme sage, et songez à vous. Femme pieuse et chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

(*ii*) Sorte de fous qui avaient la fantaisie d'être chrétiens, et de suivre l'évangile à la lettre ; à-peu-près comme sont aujourd'hui les méthodistes en Angleterre, les moraves en Allemagne, les jansénistes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres pour être plus durs et plus intolérans que leurs ennemis.

Chère et respectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant, et vous donne les miens avec le zèle d'un père. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indissolubles, ses devoirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur et de gloire qui nous élève conjointement, et la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas, elle appartient à vous seule. O vous, qui fîtes toujours mon sort, ne cessez point d'en être l'arbitre, pesez mes réflexions, prononcez ; quoi que vous ordonniez de moi, je me soumets, je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir, vous me serez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions ; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous ; ce sont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, et rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi sans détour, *Julie*. A présent

que je vous ai bien expliqué ce que je sens et ce que je pense, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion ; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet ou plutôt celui de votre époux, il le désapprouvera lui-même, et je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules ; il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entière décision. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le surprendre, mais auxquels il acquiescera surement. Pour moi, j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, est une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE VIII.

DE MADAME DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

HÉ bien ! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée ? Et sur quoi, je vous prie ? Sur les plus vrais témoignages d'estime et d'amitié que vous avez jamais reçus de moi ; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire ; sur la proposition la plus obligeante, la plus avantageuse, la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; sur l'empressement indiscret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles ; sur le désir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paraissez être, il ne fallait que prendre ce que je vous écris dans son sens le plus naturel : mais il y a long-temps que vous aimez à vous tourmenter par vos injustices. Votre lettre est comme votre vie, sublime et rampante, pleine de force et de puérilités. Mon cher

philosophe, ne cesserez-vous jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je songeasse à vous imposer des lois, à rompre avec vous, et pour me servir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne foi, trouvez-vous-là l'esprit de ma lettre ? Tout au contraire. En jouissant d'avance du plaisir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvaient le troubler ; je me suis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une manière agréable et douce, en vous fesant un sort digne de votre mérite et de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime ; il n'y avait pas là, ce me semble, de quoi vous alarmer si fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ; mais vous aimez à vous le faire redire, et comme je n'aime guère moins à le répéter, il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez sans que la plainte et l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable, il me l'est tout autant qu'à vous, et que de tout ce que M. de *Wolmar* a fait pour moi, rien ne m'est plus sensible

sensible que le soin qu'il a pris de vous appeler dans sa maison, et de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir, nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux besoin de guides, et qui saura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connaît si bien? Qui sentira mieux le danger de s'égarer par tout ce que coûte un retour pénible? Quel objet peut mieux nous rappeler ce danger? devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre? oui, c'est une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, et de vous dire, à chaque sentiment qui m'anime, voilà ce que je vous ai préféré. Ah, mon ami! je sais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti. Je puis être faible devant toute la terre; mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour, plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de *Wolmar*, qu'il

faut chercher la raison de cette élévation d'ame et de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, et que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, et vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il fallait renoncer au projet de nous réunir, je regarderais ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, et pour mon mari même qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particulière, souvenez-vous du moment de votre arrivée : marquai-je moins de joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible ? avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir ? Faut-il aller jusqu'au bout, et vous parler avec ma franchise ordinaire ? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble ont été le temps le plus doux de ma vie, et que j'ai goûté

dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages et celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'*Apollon*, et où, songeant à la félicité que DIEU m'envoyait en ce monde, je vis tout autour de moi, mon père, mon mari, mes enfans, ma cousine, milord *Edouard*, vous, sans compter la *Fanchon* qui ne gâtait rien au tableau; et tout cela rassemblé pour l'heureuse *Julie*. Je me disais: Cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, et peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre: je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi; je jouis à-la-fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être, et rien qui le divise; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à désirer; sentir et jouir sont pour moi la même chose; je vis à-la-fois dans tout ce que j'aime,

je me rassasie de bonheur et de vie. O mort! viens quand tu voudras! je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connaître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'était doux d'y compter, et plus aussi tout ce qui pouvait troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive, et cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins que tout le charme de la société qui régnait entre nous est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, et qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre à nous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrète, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve et de mystère ; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober; quand on se rassemble on voudrait se fuir : la circonspection, la bienséance amènent la défiance et le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on craint! On se devient importun l'un à l'autre..... *Julie* impor-

tune!..... importune à son ami!.....non, non, cela ne saurait être; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules, je n'ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites, vous n'eussiez peut-être à vous en repentir quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de *Wolmar* n'a pas eues, ce n'est pas à lui de les avoir, c'est à vous : nul n'est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissez-y bien, puis dites-moi qu'il n'existe pas, et je n'y pense plus : car je connais votre droiture, et ce n'est pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur est capable d'une faute imprévue, très-sûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auraient plus de solidité que je ne n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la chose au pis comme vous faites ? Je n'envisage point les précautions à prendre aussi sévèrement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussi-tôt

tous vos projets, et nous fuir pour toujours ? Non, mon aimable ami, de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur succède est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance. Un cœur sensible craint le repos qu'il ne connaît pas; qu'il le sente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires on apprend à préférer le meilleur ; mais pour les comparer il les faut connaître. Pour moi, je vois le moment de votre sûreté plus près peut-être que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop senti pour sentir long-temps ; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent ; on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise, mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même, et vous n'avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eût anéanti ce risque ; mais indépendamment de cette considération, ce sort était assez doux pour devoir être envié pour lui-même, et si votre délicatesse vous empêche d'oser y prétendre, je n'ai pas besoin que vous me disiez ce qu'une

telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous dispense et qui n'intéressent plus personne, vous ne vous fassiez une fausse vertu de je ne sais qu'elle vaine constance plus à blâmer qu'à louer, et désormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois, c'est un second crime de tenir un serment criminel ; si le vôtre ne l'était pas, il l'est devenu ; c'en est assez pour l'annuler. La promesse qu'il faut tenir sans cesse est celle d'être honnête homme et toujours ferme dans son devoir ; changer quand il change, ce n'est pas légéreté, c'est constance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les temps ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos scrupules quelque objection solide, c'est ce que nous pourrons examiner à loisir. En attendant, je ne suis pas trop fâchée que vous n'ayiez pas saisi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous soit moins cruelle, si j'en ai fait une. J'avais médité ce projet durant

l'absence de ma cousine. Depuis son retour et le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques conversations générales sur un second mariage, elle m'en a paru si éloignée que, malgré tout le penchant que je lui connais pour vous, je craindrais qu'il ne me fallût user de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre sa répugnance, même en votre faveur; car il est un point où l'empire de l'amitié doit respecter celui des inclinations et les principes que chacun se fait sur les devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui se les impose.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient si bien à tous, il vous tirerait si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondrait tellement nos intérêts, il nous ferait un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près; ce n'est pas même assez que vous soyiez mon cousin; ah! je voudrais que vous fussiez mon frère!

Quoi qu'il en soit de toutes ces idées, rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon amitié, de ma

confiance, de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire, et que je ne crois point en avoir besoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conseils, mais n'imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y, j'en serai charmée. Si vous croyez donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correspondance la plus intime. Quelle peine n'est pas adoucie par cette consolation ? quel éloignement ne supporte-t-on pas par l'espoir de finir ses jours ensemble ? Je ferai plus; je suis prête à vous confier un de mes enfans; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes: quand vous me le ramènerez, je ne sais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raisonnable vous bannissez enfin vos chimères, et voulez mériter ma cousine, venez, aimez-la, servez-la; achevez de lui plaire; en vérité, je crois que vous avez déjà commencé; triomphez de son cœur et des obstacles qu'il vous oppose, je vous aiderai de tout mon pouvoir; faites enfin le bonheur l'un de l'autre,

et rien ne manquera plus au mien. Mais quelque parti que vous puissiez prendre, après y avoir sérieusement pensé, prenez-le en toute assurance, et n'outragez plus votre amie en l'accusant de se défier de vous.

A force de songer à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la dispute comme avec votre adversaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d'être philosophe en m'accusant d'être dévote ; c'est comme si j'avais renoncé au vin lorsqu'il vous eût enivré. Je suis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir ! soit : les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne, où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir DIEU plus noblement : elle porte jusqu'au ciel même ses prétentions et sa fierté. O mes pauvres philosophes ! ..... Revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, et cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment et des lumières j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. Avant

de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse; c'est lui qui vous élève, et c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avaient donc des ressources que je n'avais pas. Pourquoi me sentant bien née ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssais-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connaissais que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, et toutefois j'ai succombé; comment font celles qui résistent? elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avais pas pensé. Dans le règne des passions, elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'espérance à côté du désir. Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux; on s'attend à le devenir: si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui la cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouis-

sance qui supplée à la réalité, qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à désirer! il perd, pour ainsi dire, tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède; l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors (*kk*)

(*kk*) Il fallait *que hors*, et sûrement madame de *Wolmar* ne l'ignorait pas. Mais outre les fautes qui lui échappaient par ignorance ou par inadvertance, il paraît qu'elle avait l'oreille trop délicate pour s'asservir toujours aux règles mêmes

l'être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourrait tout sans être dieu, serait une misérable créature ; il serait privé du plaisir de désirer ; toute autre privation serait plus supportable. (*II*)

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, et depuis votre retour. Je ne vois par-tout que sujets de contentement, et je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur ; je le

qu'elle savait. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

(*II*) D'où il suit que tout prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? allez toujours directement au souverain ; sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ? ne saurait-il s'ennuyer à moindres frais ?

sens vide et gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper; il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie. (*mm*)

Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable et si peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnais à la vie, et je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi? aimera-t-elle mieux son père, son mari, ses enfans, ses amis, ses proches? en sera-t-elle mieux aimée? mènera-t-elle une vie plus de son goût? sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre? jouira-t-elle d'une meilleure santé? aura-

(*mm*) Quoi *Julie!* aussi des contradictions! ah! je crains bien, charmante dévote, que vous ne soyez pas, non plus, trop d'accord avec vous-même! Au reste, j'avoue que cette lettre me paraît le chant du cygne.

t-elle plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiète; mon cœur ignore ce qui lui manque; il désire sans savoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en moi-même; elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple; et dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espère être un jour le sien.

Vous souriez; je vous entends, mon bon ami; j'ai prononcé mon propre jugement, en blâmant autrefois cet état de raison que je confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avais pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manières. Je ne dis pas que ce goût soit sage, je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du

bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vide de l'ame, et qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejeter sans doute ; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejeter. Mais enfin lequel tient mieux à la vertu, du philosophe avec ses grands principes, ou du chrétien dans sa simplicité ? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire ? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées ? L'ivresse a ses plaisirs, ce délire, disiez-vous si bien, en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, et que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous mènent à ce quiétisme dont vous me croyez si proche, et dont je crois être aussi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, je le sais bien ; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il

nous impose ; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

il cor gradisce ;
E serve a lui chi'l suo dover compisce.(nn)

Il faut premièrement faire ce qu'on doit, et puis prier quand on le peut. Voilà la règle que je tâche de suivre ; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, et je ne vois pas pourquoi, parmi les plaisirs qui sont à ma portée, je m'interdirais le plus sensible et le plus innocent de tous.

Je me suis examinée avec plus de soin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit sur mon ame ce penchant qui semble si fort vous déplaire, et je n'y sais rien voir jusqu'ici qui me fasse craindre, au moins si-tôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premièrement, je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me fasse souf-

(*nn*) Le cœur lui suffit, et qui fait son devoir le prie.

MÉTAST.

frir quand j'en suis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en distrait. Il ne me donne point non plus de distractions dans la journée, et ne jette ni dégoût ni impatience sur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite, et que je serais moins bien par-tout ailleurs. C'est là que, rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est là que je vais les déposer. Toutes ces misères s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être sensible à de si faibles chagrins, et d'oublier de si grandes grâces. Il ne me faut des séances ni fréquentes ni longues. Quand la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs versés devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais amères ni douloureuses, mon repentir même est exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets et non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un père; ce qui me touche est sa bonté; elle efface

à mes yeux tous ses autres attributs ; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice..... il a fait l'homme faible ; puisqu'il est juste, il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchans ; je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix ! Dieu de bonté, c'est toi que j'adore ! c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage, et j'espère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne saurais vous dire combien ces idées jettent de douceur sur mes jours et de joie au fond de mon cœur. En sortant de mon cabinet, ainsi disposée, je me sens plus légère et plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras disparaissent ; rien de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile et coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante ; la complaisance ne me coûte plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime et leur en suis plus agréable. Mon mari même en est plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, est un opium pour l'ame. Elle égaie, anime et soutient quand on en prend peu : une trop forte

dose endort, ou rend furieux, ou tue; j'espère ne pas aller jusque-là.

Vous voyez que je ne m'offense pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu; mais je ne lui donne pas plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, et comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Ainsi, cette madame *Guyon* dont vous me parlez eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des évêques, et se faire mettre à la bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage mystique et figuré qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination, et substitue au véritable amour de DIEU des sentimens imités de l'amour terrestre, et trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre et l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel;

et comment un honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oserait regarder ? (*oo*)

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre ; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots ? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, et l'on

(*oo*) Cette objection me paraît tellement solide et sans réplique, que si j'avais le moindre pouvoir dans l'Eglise, je l'emploierais à faire retrancher de nos livres sacrés le cantique des cantiques, et j'aurais bien du regret d'avoir attendu si tard.

dirait qu'ils ne s'élèvent à DIEU que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce sera sûrement sans le vouloir, et j'espère de l'amitié de tous ceux qui m'environnent que ce ne sera pas sans être avertie. Je vous avoue que j'ai été longtems sur le sort de mon mari d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureusement la sage lettre de milord *Édouard* à laquelle vous me renvoyez avec grande raison, ses entretiens consolans et sensés, les vôtres ont tout-à-fait dissipé ma crainte et changé mes principes. Je vois qu'il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve? quelle charité peut-on conserver parmi des damnés? Les aimer, ce serait haïr DIEU qui les punit. Voulons-nous donc être humains? jugeons les actions et non pas les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des démons. N'ouvrons point si légérement l'enfer à nos frères. Eh! s'il était destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourrait l'éviter?

O mes amis! de quel poids vous avez

soulagé mon cœur ! en m'apprenant que l'erreur n'est point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je ne comprends pas ; je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux et convainquent ma raison, aux vérités de pratique qui m'instruisent de mes devoirs. Sur tout le reste, j'ai pris pour règle votre ancienne réponse à M. de *Wolmar* (*pp*). Est-on maître de croire ou de ne pas croire ? est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter ? Non ; la conscience ne nous dit point la vérité des choses, mais la règle de nos devoirs ; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser, mais ce qu'il faut faire ; elle ne nous apprend point à bien raisonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant DIEU ? Détourne-t-il les yeux de lui ? DIEU lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point ; il ne veut égarer personne, il est bien aise qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens, il voudrait les avoir, il ne peut.

(*pp*) Voyez tome III, let. XXVI.

Notre espoir, nos consolations, tout lui échappe. Il fait le bien sans attendre de récompense; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous. Hélas! il est à plaindre, mais de quoi sera-t-il puni? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu; voilà ce que le ciel exige et qu'il récompense; voilà le véritable culte que DIEU veut de nous, et qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si DIEU juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai chrétien c'est l'homme juste; les vrais incrédules sont les méchans.

Ne soyez donc pas étonné, mon aimable ami, si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de votre lettre où nous ne sommes pas de même avis. Je sais trop bien ce que vous êtes, pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, si je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que DIEU l'accorde à ma prière, s'il

s'il faut toujours, pour l'avoir, que je le demande, ai-je besoin d'autre éclaircissement? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà? Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, et perdre à disputer sur l'essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est; que cela nous suffise; elle se fait voir dans ses œuvres; elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnaître de bonne foi. Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'aperçoit et la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire? Respectons ses décrets en silence et fesons notre devoir; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connaissez-vous quelqu'un plus plein de sens et de raison que M. de *Wolmar?* quelqu'un plus sincère, plus droit, plus juste, plus vrai, moins livré à ses passions, qui ait plus à gagner à la justice divine et à

l'immortalité de l'ame ? Connaissez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la dispute que milord *Edouard*, plus digne par sa vertu de défendre la cause de DIEU, plus certain de son existence, plus pénétré de sa majesté suprême, plus zélé pour sa gloire et plus fait pour la soutenir ? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens ; vous avez vu deux hommes pleins d'estime et de respect l'un pour pour l'autre, éloignés par leur état et par leur goût des pointilleries de collége, passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages et paisibles, mais vives et profondes, à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, se défendre, se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain, et sur une matière où tous deux, n'ayant que le même intérêt, ne demandaient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'est-il arrivé ? ils ont redoublé d'estime l'un pour l'autre, mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute, l'amour de la vérité ne le touche guère ; il cherche à briller.

Pour moi, j'abandonne à jamais cette

arme inutile, et j'ai résolu de ne plus dire à mon mari un seul mot de religion, que quand il s'agira de rendre raison de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente sur le besoin qu'il en a. Je vous avoue même que, tranquillisée sur son sort à venir, je ne sens point pour cela diminuer mon zèle pour sa conversion. Je voudrais, au prix de mon sang, le voir une fois convaincu, si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde, c'est pour son bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'est-il point privé ? quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? quelle voix peut parler au fond de son ame ? quel prix peut-il attendre de sa vertu ? comment doit-il envisager la mort ? Non, je l'espère, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reste une ressource pour l'en tirer, et j'y consacre le reste de ma vie ; ce n'est plus de le convaincre, mais de le toucher ; c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, et de lui rendre la religion si aimable qu'il ne puisse lui résister. Ah ! mon ami, quel argument contre l'incrédule, que la vie du

vrai chrétien ! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà désormais la tâche que je m'impose ; aidez-moi tous à la remplir. *Wolmar* est froid, mais il n'est pas insensible. Quel tableau nous pouvons offrir à son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! quand, sans lui prêcher DIEU dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison ! quand, cent fois le jour, il sera forcé de se dire : Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain règne ici !

Si cette entreprise est de votre goût, si vous vous sentez digne d'y concourir, venez, passons nos jours ensemble et ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conscience ; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que milord *Édouard* nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnaî-

trez pas votre appartement ; mais, dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnaîtrez les soins et le cœur d'une bonne amie, qui s'est fait un plaisir de l'orner. Vous y trouverez aussi un petit assortiment de livres qu'elle a choisis à Genève, meilleurs et de meilleur goût que *l'Adone*, quoiqu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste, soyez discret, car, comme elle ne veut pas que vous sachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu, mon ami. Cette partie du château de Chillon (*qq*) que nous devions tous faire

(*qq*) Le château de Chillon, ancien séjour des baillis de Vevai, est situé dans le lac sur un rocher qui forme une presqu'île, et autour duquel j'ai vu sonder à plus de cent cinquante brasses, qui font près de 800 pieds, sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves et des cuisines au-dessous du niveau de l'eau, qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'est là que fut détenu six ans prisonnier *François Bonnivard*, prieur de St Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture et d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté, quoique savoyard, et tolérant quoique prêtre. Au reste, l'année où ces dernières lettres paraissent avoir

ensemble se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la fasse avec plaisir. M. le bailli nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laissé d'excuse ; mais je ne sais pourquoi je voudrais être déjà de retour.

LETTRE IX.

DE FANCHON ANET A SAINT-PREUX.

Ah, Monsieur ! ah, mon bienfaiteur ! que me charge-t-on de vous apprendre ? .... Madame !... ma pauvre maîtresse... O DIEU ! je vois déjà votre frayeur... mais vous ne voyez pas notre désolation... Je n'ai pas un moment à perdre ; il faut vous dire... il faut courir... je voudrais déjà vous avoir tout dit... Ah ! que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur ?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon.

été écrites, il y avait très-long-tems que les baillis de Vevai n'habitaient plus le château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce tems-là y était allé passer quelques jours.

Monsieur le baron, qui allait en Savoie passer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'*Orbe* et Madame la baillive marchaient devant avec Monsieur. Madame suivait, tenant d'une main *Henriette* et de l'autre *Marcellin*. J'étais derrière avec l'aîné. Monseigneur le baillif, qui s'était arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie et offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoie *Marcellin ;* il court à moi, j'accours à lui ; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait et s'élance après lui.....

Ah ! misérable, que n'en fis-je autant ! que n'y suis-je restée !..... Hélas ! je retenais l'aîné qui voulait sauter après sa mère..... elle se débattait en serrant l'autre entre ses bras..... on n'avait là ni gens ni bateau, il fallut du temps pour les retirer..... l'enfant est remis, mais la mère..... le saisissement, la chûte, l'état où elle était..... qui sait mieux que moi combien cette chûte est dangereuse !..... elle resta très-long-temps sans connaissance. A

peine l'eut-elle reprise qu'elle demanda son fils... avec quels transports de joie elle l'embrassa ! je la crus sauvée ; mais sa vivacité ne dura qu'un moment ; elle voulut être ramenée ici ; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'*Orbe* est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation... Je suis la plus tranquille de toute la maison... de quoi m'inquiéterais-je ?... Ma bonne maîtresse ! Ah ! si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne... Oh mon cher Monsieur ! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve..... Adieu..... le médecin sort de la chambre. Je cours au - devant de lui..... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien....

Avec quel transport de joie elle l'embrasse.
Helvet.

LETTRE X.

A SAINT-PREUX.

Commencée par Madame d'*Orbe* et achevée par M. de *Wolmar*.

Mort de Julie.

C'EN est fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux visionnaire! Jamais vous ne la reverrez..... le voile..... *Julie* n'est.....

Elle vous a écrit. Attendez sa lettre : honorez ses dernières volontés. Il vous reste de grands devoirs à remplir sur la terre.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

J'AI laissé passer vos premières douleurs en silence; ma lettre n'eût fait que les aigrir; vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs, mon cœur se plaît à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner; vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misère; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de sa maladie; c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres mères peuvent se jeter après leur enfant: l'accident, la fièvre, la mort sont de la nature: c'est le sort commun des mortels: mais l'emploi de ses derniers moments, ses discours, ses sentiments, son ame, tout cela n'appartient qu'à *Julie*. Elle n'a point vécu comme une autre: personne, que je sache, n'est mort comme

elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer, et que vous n'apprendrez que de moi.

Vous savez que l'effroi, l'émotion, la chûte, l'évacuation de l'eau lui laissèrent une longue faiblesse dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda son fils, il vint; à peine le vit-elle marcher et répondre à ses caresses qu'elle devint tout-à-fait tranquille, et consentit à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court, et comme le médecin n'arrivait point encore, en l'attendant elle nous fit asseoir autour de son lit, la *Fanchon*, sa cousine et moi. Elle nous parla de ses enfans, des soins assidus qu'exigeait auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avait prise, et du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie, elle prévoyait qu'elle l'empêcherait quelque temps de remplir sa part des mêmes soins, et nous chargeait tous de répartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit sur tous ses projets, sur les vôtres, sur les moyens les plus propres à les faire réussir, sur les observations qu'elle avait faites et qui pouvaient les favoriser ou leur nuire, enfin sur tout ce qui devait nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mère,

aussi long-temps qu'elle serait forcée à les suspendre. C'était, pensais-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyait privée que durant quelques jours d'une occupation si chère; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entrait pour *Henriette* dans un bien plus grand détail encore. Elle s'était bornée à ce qui regardait la première enfance de ses fils, comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse; pour sa fille elle embrassa tous les temps, et sentant bien que personne ne suppléerait sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui avait fait faire, elle nous exposa en abrégé, mais avec force et clarté, le plan d'éducation qu'elle avait fait pour elle, employant près de la mère les raisons les plus vives et les plus touchantes exhortations pour l'engager à le suivre.

Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes personnes et sur les devoirs des mères, mêlées de fréquens retours sur elle-même, ne pouvaient manquer de jeter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animait trop. *Claire* tenait une des mains de sa cousine, et la pressait à chaque instant contre sa bouche en sanglotant pour toute réponse; la *Fanchon* n'était pas plus tranquille: pour *Julie*, je remarquai

remarquai que les larmes lui roulaient aussi dans les yeux, mais qu'elle n'osait pleurer de peur de nous alarmer davantage. Aussi-tôt je me dis : elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta fut que la frayeur pouvait l'abuser sur son état et lui montrer le danger plus grand qu'il n'était peut-être. Malheureusement je la connaissais trop pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avais essayé plusieurs fois de la calmer; je la priais derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvait reprendre à loisir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence! et puis je me sens un peu de fièvre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles, qu'à battre sans raison la campagne.

L'arrivée du médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendaient, l'œil inquiet et les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maîtresse, comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jeta la pauvre *Claire* dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il fallut les éloigner sous différens prétextes pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un

ton propre à me l'ôter. *Julie* ne dit pas non plus ce qu'elle pensait ; la présence de sa cousine la tenait en respect. Quand il sortit, je le suivis ; *Claire* en voulut faire autant, mais *Julie* la retint et me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le médecin que s'il y avait du danger, il fallait le cacher à Madame d'*Orbe* avec autant et plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler, et ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avait en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il fallait plus de temps pour établir un pronostic assuré, que la nuit prochaine déciderait du sort de la maladie, et qu'il ne pouvait prononcer que le troisième jour. La *Fanchon* seule fut témoin de ce discours, et après l'avoir engagée, non sans peine, à se contenir, on convint de ce qui serait dit à Madame d'*Orbe* et au reste de la maison.

Vers le soir *Julie* obligea sa cousine, qui avait passé la nuit précédente auprès d'elle, et qui voulait encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heures. Durant ce temps, la malade ayant su qu'on allait la

saigner du pied, et que le médecin préparait des ordonnances, elle le fit appeler et lui tint ce discours : « Monsieur du *Bosson*, quand » on croit devoir tromper un malade craintif » sur son état, c'est une précaution d'humanité que j'approuve ; mais c'est une cruauté » de prodiguer également à tous des soins » superflus et désagréables, dont plusieurs » n'ont aucun besoin. Prescrivez-moi tout » ce que vous jugerez m'être véritablement » utile, j'obéirai ponctuellement. Quant aux » remèdes qui ne sont que pour l'imagination, » faites-m'en grâce ; c'est mon corps et non » mon esprit qui souffre, je n'ai pas peur de » finir mes jours, mais d'en mal employer le » reste. Les derniers momens de la vie sont » trop précieux pour qu'il soit permis d'en » abuser. Si vous ne pouvez prolonger la » mienne, au moins ne l'abrégez pas, en » m'ôtant l'emploi du peu d'instans qui me » sont laissés par la nature. Moins il m'en » reste, plus vous devez les respecter. Faites-» moi vivre ou laissez-moi : je saurai bien » mourir seule ». Voilà comment cette femme si timide et si douce dans le commerce ordinaire, savait trouver un ton ferme et sérieux dans les occasions importantes.

La nuit fut cruelle et décisive. Etouffement, oppression, syncope, la peau sèche et brûlante; une fièvre ardente, durant laquelle on l'entendait souvent appeler vivement *Marcellin*, comme pour le retenir, et prononcer aussi quelquefois un autre nom jadis si répété dans une occasion pareille. Le lendemain le médecin me déclara sans détour qu'il n'estimait pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus seul dépositaire de cet affreux secret, et la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, sans savoir quel usage j'en devais faire. J'allai seul errer dans les bosquets, rêvant au parti que j'avais à prendre; non sans quelques tristes réflexions sur le sort qui me ramenait dans ma vieillesse à cet état solitaire, dont je m'ennuyais, même avant d'en connaître un plus doux.

La veille, j'avais promis à *Julie* de lui rapporter fidellement le jugement du médecin; elle m'avait intéressé par tout ce qui pouvait toucher mon cœur à lui tenir parole. Je sentais cet engagement sur ma conscience: mais quoi! pour un devoir chimérique et sans utilité, fallait-il contrister son ame, et lui faire à longs traits savourer la mort? Quel

pouvait être à mes yeux l'objet d'une précaution si cruelle ? Lui annoncer sa dernière heure, n'était-ce pas l'avancer ? Dans un intervalle si court que deviennent les désirs, l'espérance, élémens de la vie ? Est-ce en jouir encore que de se voir si près du moment de la perdre ? Etait-ce à moi de lui donner la mort ?

Je marchais à pas précipités avec une agitation que je n'avais jamais éprouvée. Cette longue et pénible anxiété me suivait par-tout ; j'en traînais après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibère, est-ce pour elle ou pour moi ? Sur quel principe est-ce que je raisonne, est-ce sur son système ou sur le mien ? Qu'est-ce qui m'est démontre sur l'un ou sur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse, il est vrai, mais quelle démonstration l'établit ? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même, mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer,

quand il s'agit d'elle, ma simple opinion que je reconnais douteuse à son opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien, la disposition de sa dernière heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, selon moi, elle ne sentira plus rien : mais si peut-être elle avait raison, quelle différence ! Des biens ou des maux éternels ! Peut-être ! ..... ce mot est terrible !.... malheureux ! risque ton ame et non la sienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la dernière fois qu'il est revenu depuis ce temps-là. Quoi qu'il en soit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentait. Je pris sur-le-champ mon parti, et de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de *Julie*. Je fis sortir tout le monde, et je m'assis ; vous pouvez juger avec quelle contenance. Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit et me comprit à l'instant. Croyez-vous

me l'apprendre, dit elle en me tendant la main ? non, mon ami, je me sens bien : la mort me presse, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour, et durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avais moins connu le sien, ses dernières dispositions auraient suffi pour me le faire connaître.

Elle me demanda si son état était connu dans la maison. Je lui dis que l'alarme y régnait, mais qu'on ne savait rien de positif, et que du *Bosson* s'était ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fût soigneusement gardé le reste de la journée. *Claire*, ajouta-t-elle, ne supportera jamais ce coup que de ma main ; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela surtout que j'ai voulu avoir l'avis du médecin, afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le temps, ou vous risquez de rester sans amie et de laisser vos enfans sans mère.

Elle me parla de son père. J'avouai lui

avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de se contenter de donner ma lettre comme je lui avais ordonné, s'était hâté de parler, et si lourdement que mon vieux ami croyant sa fille noyée était tombé d'effroi sur l'escalier, et s'était fait une blessure qui le retenait à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son père la toucha sensiblement, et la certitude que cette espérance était vaine ne fut pas le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avait extrêmement affaiblie. Ce long entretien n'avait pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle était, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le sur-lendemain qu'elle ne l'avait pas passée toute entière à dormir.

Cependant la consternation régnait dans la maison. Chacun dans un morne silence attendait qu'on le tirât de peine, et n'osait interroger personne, crainte d'apprendre plus qu'il ne voulait savoir. On se disait, s'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empressera de la dire; s'il y en a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étaient saisis, c'était assez pour eux

qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Madame d'*Orbe* était la seule active et parlante. Si-tôt qu'elle était hors de la chambre de *Julie*, au-lieu de s'aller reposer dans la sienne, elle parcourait toute la maison, elle arrêtait tout le monde, demandant ce qu'avait dit le médecin, ce qu'on disait. Elle avait été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvait ignorer ce qu'elle avait vu ; mais elle cherchait à se tromper elle-même, et à récuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnait ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageait à questionner les autres, et toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eût su la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de *Julie* elle se contraignait, et l'objet touchant qu'elle avait sous les yeux la disposait plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignait sur-tout de lui laisser voir ses alarmes, mais elle réussissait mal à les cacher. On apercevait son trouble dans son affectation même à paraître tranquille. *Julie* de son côté n'épargnait rien pour l'abuser. Sans exténuer son mal, elle en parlait presque comme d'une chose passée, et

ne semblait en peine que du temps qu'il lui faudrait pour se remettre. C'était encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement, moi qui savais si bien qu'aucune des deux n'avait dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçait de donner à l'autre.

Madame d'*Orbe* avait veillé les deux nuits précédentes ; il y avait trois jours qu'elle ne s'était désabillée. *Julie* lui proposa de s'aller coucher ; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit *Julie*, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, cousine ? mon mal ne se gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit. Le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, et véritablement j'avais besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'était passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis, j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Madame d'*Orbe* était la veille, je jugeai du désespoir où j'allais la trouver et des fureurs dont je serais le témoin. En entrant je la vis assise dans un fauteuil, défaite et pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés et presque éteints ; mais douce,

tranquille, parlant peu, et fesant tout ce qu'on lui disait sans répondre. Pour *Julie*, elle paraissait moins faible que la veille, sa voix était plus ferme, son geste plus animé; elle semblait avoir pris la vivacité de sa cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent était l'effet de la fièvre: mais je vis aussi brûler dans ses regards je ne sais quelle secrète joie qui pouvait y contribuer, et dont je ne démêlais pas la cause. Le médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui, et il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque temps, je remarquai en rentrant que l'appartement était arrangé avec soin; il y régnait de l'ordre et de l'élégance; elle avait fait mettre des pots de fleurs sur la cheminée; ses rideaux étaient entr'ouverts et rattachés: l'air avait été changé; on y sentait une odeur agréable; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avait fait sa toilette avec le même soin: la grâce et le goût se montraient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnait plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une

campagnarde qui attend sa dernière heure. Elle vit ma surprise, elle en sourit, et lisant dans ma pensée elle allait me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux ; et vous pouvez juger si se sentant prête à les quitter, ses caresses furent tièdes et modérées ! J'observai même qu'elle revenait plus souvent et avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtait la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens, ces soupirs, ces transports étaient des mystères pour ces pauvres enfans. Ils l'aimaient tendrement, mais c'était la tendresse de leur âge, ils ne comprenaient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses regrets de ne les voir plus ; ils nous voyaient tristes et ils pleuraient : ils n'en savaient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux, ni pour les autres ; ils craignent de souffrir et non de mourir. Quand la douleur arrachait quelque plainte à leur mère, ils perçaient l'air de leurs cris; quand on leur parlait de la perdre, on les aurait crus stupides. La seule *Henriette*, un peu

plus âgée, et d'un sexe où le sentiment et les lumières se développent plutôt, paraissait troublée et alarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on voyait toujours levée avec ses enfans. Je me souviens qu'à ce propos *Julie* fit une réflexion tout-à-fait dans son caractère sur l'imbécille vanité de *Vespasien* qui resta couché tandis qu'il pouvait agir, et se leva lorsqu'il ne put plus rien faire (*rr*). Je ne sais pas dit-elle, s'il faut qu'un empereur meure debout, mais je sais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfans; après les avoir pris chacun à part, sur-tout *Henriette* qu'elle tint fort long-temps, et qu'on entendait plaindre et sanglotter en recevant ses baisers, elle les appela tous trois,

(*rr*) Ceci n'est pas bien exact. *Suétone* dit que *Vespasien* travaillait comme à l'ordinaire dans son lit de mort, et donnait même ses audiences; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu se lever pour donner ses audiences, et se recoucher pour mourir. Je sais que *Vespasien* sans être un grand homme était au moins un grand prince. N'importe; quelque rôle qu'on ait pu faire durant sa vie, on ne doit point jouer la comédie à sa mort.

leur donna sa bénédiction, et leur dit en leur montrant madame d'*Orbe*: Allez mes enfans; allez vous jeter aux pieds de votre mère: voilà celle que DIEU vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'instant ils coururent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur seconde mère. *Claire* se pencha sur eux; mais en les serrant dans ses bras elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémissemens, elle ne put jamais prononcer un seul mot, elle étouffait. Jugez si *Julie* était émue! Cette scène commençait à devenir trop vive; je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé, l'on se remit à causer autour du lit, et quoique la vivacité de *Julie* se fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyait le même air de contentement sur son visage; elle parlait de tout avec une attention et un intérêt qui montraient un esprit très-libre de soins; rien ne lui échappait, elle était à la conversation comme si elle n'avait eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre, pour nous quitter le moins qu'il se pourrait; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit, sans confusion, sans

désordre, d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le sallon d'*Apollon*. La *Fanchon*, les enfans dînèrent à table. *Julie* voyant qu'on manquait d'appétit trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisinière, tantôt voulant savoir si elle oserait en goûter, tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir, toujours montrant le plaisir qu'on pouvait lui faire, de manière à ôter tout moyen de s'y refuser, et mélant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupait. Enfin une maîtresse de maison, attentive à faire ses honneurs, n'aurait pas eu pleine santé pour des étrangers des soins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que *Julie* mourante avait pour sa famille. Rien de tout ce que j'avais cru prévoir n'arrivait, rien de ce que je voyais ne s'arrangeait dans ma tête. Je ne savais plus qu'imaginer; je n'y étais plus.

Après le dîner, on annonça M. le ministre. Il venait comme ami de la maison, ce qui lui arrivait fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeler, parce que *Julie* ne l'avait pas demandé, je vous avoue que je fus charmé

de son arrivée, et je ne crois pas qu'en pareille circonstance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence allait éclaircir bien des doutes et me tirer d'une étrange perplexité.

Rappelez-vous le motif qui m'avait porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'aurait dû selon moi produire cette affreuse nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avait produit réellement? Quoi! cette femme dévote qui dans l'état de santé ne passe pas un jour sans se recueillir, qui fait un de ses plaisirs de la prière, n'a plus que deux jours à vivre, elle se voit prête à paraître devant le juge redoutable; et au-lieu de se préparer à ce moment terrible, au-lieu de mettre ordre à sa conscience, elle s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leurs repas; et dans tous ses entretiens pas un seul mot de DIEU ni du salut! Que devais-je penser d'elle et de ses vrais sentimens? comment arranger sa conduite avec les idées que j'avais de sa piété? comment accorder l'usage qu'elle fesait des derniers momens de sa vie avec ce qu'elle avait dit au médecin de leur prix? Tout cela formait à mon sens une énigme inexplicable. Car enfin,

quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me semblait pourtant que c'était le temps de songer à ce qu'elle estimait d'une si grande importance, et qui ne souffrait aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, et qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre ?

Ces réflexions m'amenèrent à un point où je ne me serais guère attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet que mes opinions indiscrètement soutenues n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avais pas adopté les siennes, et pourtant je n'aurais pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade je serais certainement mort dans mon sentiment, mais je désirais qu'elle mourut dans le sien, et je trouvais, pour ainsi dire, qu'en elle je risquais plus qu'en moi. Ces contradictions vous paraîtront extravagantes; je ne les trouve pas raisonnables, et cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes allaient être éclaircis. Car il était aisé de prévoir que tôt ou tard le pasteur amènerait

la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministère ; et quand *Julie* eût été capable de déguisement dans ses réponses, il lui eût été bien difficile de se déguiser assez pour qu'attentif et prévenu, je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avais prévu. Je laisse à part les lieux-communs mêlés d'éloges, qui servirent de transitions au ministre pour venir à son sujet ; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avait quelquefois trouvé sur certains points des sentimens qui ne s'accordaient pas entièrement avec la doctrine de l'Eglise, c'est-à-dire, avec celle que la plus saine raison pouvait déduire de l'Ecriture ; mais comme elle ne s'était jamais aheurtée à les défendre, il espérait qu'elle voulait mourir ainsi qu'elle avait vécu dans la communion des fidelles, et acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de *Julie* était décisive sur mes doutes, et n'était pas, à l'égard des lieux-communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot à mot,

car je l'avais bien écoutée, et j'allai l'écrire dans le moment.

« Permettez-moi, Monsieur, de commencer par vous remercier de tous les soins « que vous avez pris de me conduire dans « la droite route de la morale et de la foi « chrétienne, et de la douceur avec laquelle « vous avez corrigé ou supporté mes erreurs « quand je me suis égarée. Pénétrée de respect « pour votre zèle, et de reconnaissance pour « vos bontés, je déclare avec plaisir que je « vous dois toutes mes bonnes résolutions, « et que vous m'avez toujours portée à « faire ce qui était bien, et à croire ce qui « était vrai.

« J'ai vécu et je meurs dans la communion protestante qui tire son unique règle « de l'Ecriture sainte et de la raison; mon « cœur a toujours confirmé ce que prononçait ma bouche, et quand je n'ai pas eu « pour vos lumières toute la docilité qu'il « eût fallu peut-être, c'était un effet de mon « aversion pour toute espèce de déguisement; « ce qu'il m'était impossible de croire, je n'ai « pu dire que je le croyais; j'ai toujours « cherché sincèrement ce qui était conforme « à la gloire de DIEU et à la vérité. J'ai pu

« me tromper dans ma recherche; je n'ai « pas l'orgueil de penser avoir eu toujours « raison; j'ai peut-être eu toujours tort; mais « mon intention a toujours été pure, et j'ai « toujours cru ce que je disais croire. C'était « sur ce point tout ce qui dépendait de moi. « Si DIEU n'a pas éclairé ma raison au- « delà, il est clément et juste; pourrait-il « me demander compte d'un don qu'il ne m'a « pas fait ?

« Voilà, Monsieur, ce que j'avais d'es- « sentiel à vous dire sur les sentimens que « j'ai professés. Sur tout le reste mon état « présent vous répond pour moi. Distraite « par le mal, livrée au délire de la fièvre, « est-il temps d'essayer de raisonner mieux « que je n'ai fait jouissant d'un entendement « aussi sain que je l'ai reçu ? Si je me suis « trompée alors, me tromperais-je moins « aujourd'hui, et dans l'abattement où je suis « dépend-il de moi de croire autre chose que « ce que j'ai cru étant en santé ? C'est la « raison qui décide du sentiment qu'on pré- « fère, et la mienne ayant perdu ses meil- « leures fonctions, quelle autorité peut donner « ce qui m'en reste aux opinions que j'adopte- « raissans elle ? Que me reste-t-il donc désor-

« mais à faire ? c'est de m'en rapporter à ce que « j'ai cru ci-devant : car la droiture d'in- « tention est la même, et j'ai le jugement de « moins. Si je suis dans l'erreur, c'est sans « l'aimer ; cela suffit pour me tranquilliser sur « ma croyance

« Quant à la préparation à la mort, « Monsieur, elle est faite ; mal, il est vrai, « mais de mon mieux, et mieux du moins « que je ne la pourrais faire à présent. J'ai « tâché de ne pas attendre pour remplir cet « important devoir que j'en fusse incapable. « Je priais en santé ; maintenant je me résigne. « La prière du malade est la patience : la pré- « paration à la mort est une bonne vie ; je « n'en connais point d'autre. Quand je con- « versais avec vous, quand je me recueillais « seule, quand je m'efforçais de remplir les « devoirs que DIEU m'impose ; c'est alors « que je me disposais à paraître devant lui ; « c'est alors que je l'adorais de toutes les « forces qu'il m'a données ; que ferais-je au- « jourd'hui que je les ai perdues ? mon ame « aliénée est-elle en état de s'élever à lui ? Ces « restes d'une vie à demi-éteinte, absorbés « par la souffrance, sont-ils dignes de lui « être offerts ? Non, Monsieur ; il me les

« laisse pour être donnés à ceux qu'il m'a fait
« aimer et qu'il veut que je quitte ; je leur
« fais mes adieux pour aller à lui ; c'est d'eux
« qu'il faut que je m'occupe : bientôt je m'oc-
« cuperai de lui seul. Mes derniers plaisirs
» sur la terre sont aussi mes derniers devoirs ;
« n'est-ce pas le servir encore et faire sa
« volonté que de remplir les soins que l'huma-
« nité m'impose, avant d'abandonner sa
« dépouille ? Que faire pour apaiser des
« troubles que je n'ai pas ? Ma conscience
« n'est point agitée ; si quelquefois elle m'a
« donné des craintes, j'en avais plus en santé
« qu'aujourd'hui. Ma confiance les efface ;
« elle me dit que DIEU est plus clément que
« je ne suis coupable, et ma sécurité redouble
« en me sentant approcher de lui. Je ne lui
« porte point un repentir imparfait, tardif
« et forcé, qui, dicté par la peur, ne saurait
« être sincère, et n'est qu'un piége pour le
« tromper. Je ne lui porte pas le reste et le
« rebut de mes jours, pleins de peines et
« d'ennuis, en proie à la maladie, aux dou-
« leurs, aux angoisses de la mort et que je ne
« lui donnerais que quand je n'en pourrais
« plus rien faire. Je lui porte ma vie entière,
« pleine de péchés et de fautes, mais exempte

« des remords de l'impie et des crimes du « méchant.

« A quels tourmens DIEU pourrait-il « condamner mon ame ? Les réprouvés, « dit-on, le haïssent ! il faudrait donc qu'il « m'empêchât de l'aimer ? Je ne crains pas « d'augmenter leur nombre. O grand Etre ! « Etre éternel, suprême intelligence, source « de vie et de félicité, créateur, conserva- « teur, père de l'homme et roi de la nature, « DIEU très-puissant, très-bon, dont je ne « doutai jamais un moment, et sous les yeux « duquel j'aimai toujours à vivre ! je le sais, « je m'en réjouis, je vais paraître devant ton « trône. Dans peu de jours mon ame, libre « de sa dépouille, commencera de t'offrir « plus dignement cet immortel hommage qui « doit faire mon bonheur durant l'éternité. « Je compte pour rien tout ce que je serai « jusqu'à ce moment. Mon corps vit encore, « mais ma vie morale est finie. Je suis au « bout de ma carrière et déjà jugée sur le « passé. Souffrir et mourir est tout ce qui « me reste à faire ; c'est l'affaire de la nature : « mais moi, j'ai tâché de vivre de manière « à n'avoir pas besoin de songer à la mort, « et maintenant qu'elle approche, je la vois

« venir sans effroi. Qui s'endort dans le sein « d'un père n'est pas en souci du réveil ».

Ce discours prononcé d'abord d'un ton grave et posé, puis avec plus d'accent et d'une voix plus élevée, fit sur tous les assistans, sans m'en excepter, une impression d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brillaient d'un feu surnaturel ; un nouvel éclat animait son teint, elle paraissait rayonnante ; et s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste, c'était son visage, tandis qu'elle parlait.

Le pasteur lui-même saisi, transporté de ce qu'il venait d'entendre, s'écria en levant les yeux et les mains au ciel : Grand Dieu ! voilà le culte qui t'honore ; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyais vous instruire, et c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conscience, il ne vous trompera pas ; j'ai vu bien des chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de ces pécheurs

pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines et sèches prières que parce qu'ils sont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort est aussi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourrez martyre de l'amour maternel. Soit que DIEU vous rende à nous pour nous servir d'exemple, soit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus, puissions-nous tous tant que nous sommes vivre et mourir comme vous ! nous serons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller ; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, et l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir ; c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si long-temps qu'il ne faut pas nous quitter si vîte. Il fut charmé de rester, et je sortis là-dessus.

En rentrant, je vis que la conversation avait continué sur le même sujet, mais d'un autre ton, et comme sur une matière indifférente. Le pasteur parlait de l'esprit faux qu'on donnait au christianisme en n'en fesant que la religion des mourans, et de ses ministres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, disait-il, comme des messagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-

d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce temps-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre ; il faut affecter un air sévère ; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'est pis encore. Un catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent, et de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les démons, il croit en voir sa chambre pleine ; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'achève, et c'est dans cet état d'effroi que l'église aime à le plonger pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons grâces au ciel, dit *Julie*, de n'être point nés dans ces religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, et qui, vendant le paradis aux riches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui règne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, et ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espère, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes tout opposées, et qu'il ne leur rendra point la religion lugubre et triste, en y mêlant incessamment des pen-

sées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins serré et plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de *Julie* et la conduite qui m'avait scandalisé. Tout cela tenait à ce que sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeait plus qu'à en écarter l'inutile et funèbre appareil dont l'effroi des mourans les environne; soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disait-elle, est déjà si pénible! pourquoi la rendre encore hideuse? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout: il ne s'agit que de savoir prendre son parti; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût et d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnaîtra plus; je ne serai plus la même, vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée,

et ne pourrez plus me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étais déjà morte. Au-lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien ; le mal de la nature est peu de chose ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens et d'autres semblables se passaient entre la malade, le pasteur, quelquefois le médecin, la *Fanchon* et moi. Madame d'*Orbe* y était toujours presente, et ne s'y mêlait jamais. Attentive aux besoins de son amie, elle était prompte à la servir. Le reste du temps, immobile et presque inanimée, elle la regardait sans rien dire, et sans rien entendre de ce qu'on disait.

Pour moi, craignant que *Julie* ne parlât jusqu'à s'épuiser, je pris le moment que le ministre et le médecin s'étaient mis à causer ensemble, et m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille : Voilà bien des discours pour une malade ! voilà bien de la raison pour quelqu'un qui se croit hors d'état de raisonner !

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop

pour une malade, mais non pas pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je savais en santé qu'il fallait mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma dernière maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre ; je ne fais que dire ce que j'avais pensé, et pratiquer ce que j'avais résolu.

Le reste de la journée, à quelques accidens près, se passa avec la même tranquillité, et presque de la même manière que quand tout le monde se portait bien. *Julie* était, comme en pleine santé, douce et caressante ; elle parlait avec le même sens, avec la même liberté d'esprit, même d'un air serein qui allait quelquefois jusqu'à la gaieté : enfin je continuai de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétait de plus en plus, et sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étais ménagé un tête-à-tête, elle me dit : Vous m'avez prévenue, j'avais à vous parler. Fort bien,

lui dis-je ; mais puisque j'ai pris les devans, laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle et la regardant fixement, je lui dis : *Julie*, ma chère *Julie* ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardait avec surprise, je vous ai pénétrée ; vous vous réjouissez de mourir ; vous êtes bien aise de me quitter. Rappelez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons ensemble. Ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel ? A l'instant elle me prit les mains, et de ce ton qui savait aller chercher l'ame : Qui, moi, je veux vous quitter ? est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur ? avez-vous si-tôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant, repris-je, vous mourez contente..... je l'ai vu..... je le vois..... Arrêtez, dit-elle ; je meurs contente, mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus ; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous achèverez d'éclaircir ce mystère. Ce papier était une lettre, et je vis qu'elle vous était adressée. Je vous la remets ouverte,

ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse et à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus, et je suis si sûre de ce que vous ferez à ma prière, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher *Saint-Preux*, est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte, j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla ensuite de son père avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il sait sa fille en danger, et je n'entends point parler de lui! Lui serait-il arrivé quelque malheur! aurait-il cessé de m'aimer? Quoi! mon père!..... ce père si tendre..... m'abandonner ainsi!..... me laisser mourir sans le voir!..... sans recevoir sa bénédiction..... ses derniers embrassemens!..... O Dieu! quels reproches amers il se fera, quand il ne me trouvera plus!..... Cette réflexion lui était douloureuse. Je jugeai qu'elle supporterait plus aisément l'idée de son père malade, que celle de son père indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'alarme qu'elle

en conçut se trouva moins cruelle que ses premiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le voir l'affecta vivement. Hélas ! dit-elle, que deviendra-t-il après moi ? à quoi tiendra-t-il ? Survivre à toute sa famille !..... Quelle vie sera la sienne ? Il sera seul ; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se fesait sentir, et où la nature reprenait son empire. Elle soupira, joignit les mains, leva les yeux, et je vis qu'en effet elle employait cette difficile prière qu'elle avait dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens faible, dit-elle ; je prévois que cet entretien pourrait être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en sont le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse et sage ; vous de tous les hommes celui qui me convenait le plus ; le seul, peut-être, avec qui je pouvais faire un bon ménage, et devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que si je mettais un prix à la vie, c'était pour la passer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendresse m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses

mains que je tenais dans les miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyais pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance; ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour *Julie*, il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de madame d'*Orbe* durant la nuit, la scène des enfans le matin, celle du ministre l'après-midi, l'entretien du soir avec moi l'avaient jetée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa faiblesse, soit qu'en effet la fièvre et le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandait avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avait dit l'état où elle était; il avait insisté, disant qu'il s'agissait d'une bonne action, qu'il connaissait bien madame de *Wolmar*, et qu'il savait que tant qu'elle respirerait, elle aimerait à en faire de telles. Comme elle avait établi pour règle inviolable de ne jamais rebuter personne, et sur-tout les malheureux, on me parla

de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il était presque en guenilles, il avait l'air et le ton de la misère ; au reste, je n'aperçus rien dans sa physionomie et dans ses propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obstinait à ne vouloir parler qu'à *Julie*. Je lui dis que s'il ne s'agissait que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferais ce qu'elle aurait pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aie grand besoin : je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, et que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un mal-honnête homme eut pu dire la même chose ; mais il ne l'eût jamais dit du même ton. Il exigeait du mystère, ni laquais ni femme-de-chambre. Ces précautions me semblaient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avait dit être connu de madame d'*Orbe ;* il passa devant elle ; elle ne le reconnut point, et j'en fus peu surpris. Pour *Julie*, elle le

reconnut à l'instant, et le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnaissance fut touchante. *Claire* éveillée par le bruit s'approche et le reconnaît à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignaient dans sa profonde affliction : un seul sentiment absorbait tout; elle n'était plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui était cet homme. Sa présence rappela bien des souvenirs : mais tandis que *Julie* le consolait et lui donnait de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement et se trouva si mal qu'on crut qu'elle allait expirer. Pour ne pas faire scène, et prévenir les distractions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui; la *Fanchon* fut appelée, et à force de temps et de soins la malade revint enfin de sa pamoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : Mes enfans, ce n'est qu'un essai; cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit; mais l'alarme avait été si chaude qu'elle me fit oublier l'homme

dans le cabinet, et quand *Julie* me demanda tout bas ce qu'il était devenu, le couvert était mis, tout le monde était là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avait fermé la porte en dedans, comme je lui avais dit; il fallut attendre après le dîner pour le faire sortir.

Durant le repas, du *Bosson* qui s'y trouvait, parlant d'une jeune veuve qu'on disait se remarier, ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore; ce sont les veuves dont les maris sont vivans. Cela est vrai, reprit *Fanchon* qui vit que ce discours s'adressait à elle, sur-tout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien, et comme elle en avait parlé avec affection dans tous les temps, il était naturel qu'elle en parlât de même en moment où la perte de sa bienfaitrice allait lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant son bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient séduit, et le regrettant si sincèrement que déjà disposée à la tristesse, elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en sort impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, et fond

fond en larmes. Elle tenoit un verre ; il lui échappe : Ah ! malheureux ! d'où viens-tu ? elle se laisse aller sur lui, et serait tombée en faiblesse si l'on n'eût été prompt à la secourir..

Le reste est facile à imaginer. En un moment on sut par toute la maison que *Claude Anet* était arrivé. Le mari de la bonne *Fanchon!* quelle fête! A peine était-il dehors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avait eu que deux chemises, *Anet* en aurait autant eu lui tout seul qu'il en serait resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avait si bien prévenu, qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avaient fourni.

Cependant *Fanchon* ne voulait point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétexta que les enfans avaient besoin de prendre l'air, et tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scène n'incommoda point la malade, comme les précédentes; elle n'avait rien eu que d'agréable, et ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi *Claire* et moi seuls auprès d'elle, et nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le

plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venait de nous frapper, et qui lui rappelait si vivement les premiers temps de sa jeunesse. Puis suivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entière, pour montrer qu'à tout prendre elle avait été douce et fortunée, que de degrés en degrés elle était montée au comble du bonheur permis sur la terre, et que l'accident qui terminait ses jours au milieu de leur course marquait, selon toute apparence, dans sa carrière naturelle, le point de séparation des biens et des maux.

Elle remercia le ciel de lui avoir donné un cœur sensible et porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté et non parmi des esclaves, d'une famille honorable et non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune et non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un père et d'une mère tous deux vertueux et bons, pleins de droiture et d'hon-

neur, et qui, tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leur faiblesse ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable et sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit et l'élève, qui ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage et de croire, d'être humain et pieux tout-à-la-fois.

Après cela, serrant la main de sa cousine qu'elle tenait dans la sienne, et la regardant de cet œil que vous devez connaître, et que la langueur rendait encore plus touchant : Tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci!.... le ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étais femme, et j'eus une amie. Il nous fit naître en même-temps; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai conservée tout le temps de ma vie, et sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, et je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés? de quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée? de quels maux ne me consolait-elle pas? qu'eussé-je été sans elle? que n'eût-elle

pas fait de moi, si je l'avais mieux écoutée! *Claire* pour toute réponse baissa la tête sur le sein de son amie, et voulut soulager ses sanglots par des pleurs; il ne fut pas possible. *Julie* la pressa long-temps contre sa poitrine en silence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles se remirent, et *Julie* continua. Ces biens étaient mêlés d'inconvéniens; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur était fait pour l'amour, difficile en mérite personnel, indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il me fallait un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit; je crus le choisir: sans doute le ciel le choisit pour moi, afin que, livrée aux erreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du crime, et que l'amour de la vertu restât au-moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête et insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées: mais seul parmi tant d'autres il était honnête homme et pensait ce qu'il disait. Était-ce ma prudence qui l'avait discerné? non, je ne connus d'abord de lui que son langage et je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie: je me jetai, comme

disait mon père, à sa tête ; il me respecta. Ce fut alors seulement que je pus le connaître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptais auparavant, ensuite j'osai compter sur moi-même, et voilà comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant ; elle lui rendait justice, mais on voyait combien son cœur se plaisait à la lui rendre. Elle le louait même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle était inique envers elle, et se fesait tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultère, sans se souvenir qu'il avait lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord *Edouard*, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avaient épargné de plus grands. Elle avait perdu sa mère au moment que cette perte lui pouvait être la plus cruelle, mais si le ciel la lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mère, quelque

faible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son père, et de-là sortiraient la discorde et les scandales; peut-être les désastres et le déshonneur; peut-être pis encore si son frère avait vécu. Elle avait épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimait point, mais elle soutint qu'elle n'aurait pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avait aimé. La mort de M. d'*Orbe* lui avait ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avait pas jusqu'à ses chagrins et ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avaient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disait-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses maux et sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune et des événemens. Que j'ai gémi! que j'ai versé de larmes! Hé bien, s'il fallait renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis serait le seul que je voudrais retrancher: celui que j'ai souffert me serait agréable encore. *Saint-Preux*, je vous rends ses propres mots; quand vous aurez lu sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuait-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avais beaucoup, j'en attendais davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'était cher rassemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le présent, l'avenir me flattaient également : la jouissance et l'espoir se réunissaient pour me rendre heureuse : mon bonheur monté par degrés était au comble, il ne pouvait plus que déchoir; il était venu sans être attendu, il se fût enfui quand je l'aurais cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point ? Un état permanent est-il fait pour l'homme ? non, quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle. Mon père est déjà vieux ; mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée : que de pertes pouvaient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir ! l'affection maternelle augmente sans cesse, la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mère. En avançant en âge, les miens se seraient plus séparés de moi. Ils auraient vécu dans le monde; ils m'auraient pu négliger. Vous en voulez

envoyer un en Russie ; que de pleurs son départ m'aurait coûtés ! Tout se serait détaché de moi peu-à-peu, et rien n'eût supplée aux pertes que j'aurais faites. Combien de fois j'aurais pu me trouver dans l'état où je vous laisse ? enfin n'eût-il pas fallu mourir ? Peut-être mourir la dernière de tous ! peut-être seule et abandonnée ! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien : j'aurais eu l'ennui de la vie et la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au-lieu de cela, mes derniers instans sont encore agréables, et j'ai de la vigueur pour mourir ; si même on peut apeler mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non, mes amis, non, mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire ; je reste avec vous ; en vous laissant tous unis, mon esprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous ; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi... Et puis nous nous rejoindrons, j'en suis sûre ; le bon *Wolmar* lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame, et m'adoucit un moment pénible ; il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit et s'assure. Je fus heureuse, je le suis, je

vais l'être : mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune ; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en était là quand le ministre entra. Il l'honorait et l'estimait véritablement. Il savait mieux que personne combien sa foi était vive et sincère. Il n'en avait été que plus frappé de l'entretien de la veille, et en tout, de la contenance qu'il lui avait trouvée. Il avait vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenait à elle se joignit-il un désir secret de voir si ce calme se soutiendrait jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractère du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étaient jamais frivoles, elle ne fesait alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressans pour elle et pour ses amis ; elle agitait indifféremment des questions qui n'étaient pas indifférentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvait rester d'elle avec nous, elle nous parlait de ses anciennes réflexions sur l'état des ames séparées des corps. Elle admirait la simplicité des gens qui promettaient à

leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, disait-elle, est aussi raisonnable que les contes des revenans qui font mille désordres, et tourmentent les bonnes femmes, comme si les esprits avaient des voix pour parler, et des mains pour battre (*ss*)! Comment un pur esprit agirait-il sur une ame enfermée dans un corps, et qui, en vertu de cette union, ne peut rien apercevoir que par l'entremise de ses organes? Il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre puisse y revenir encore,

(*ss*) *Platon* dit qu'à la mort les ames des justes qui n'ont point contracté de souillure sur la terre, se dégagent seules de la matière dans toute leur pureté. Quant à ceux qui se sont ici-bas asservis à leurs passions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point si-tôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terrestres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps; voilà, dit-il, ce qui produit ces simulacres sensibles qu'on voit quelquefois errans sur les cimetières, en attendant de nouvelles transmigrations. C'est une manie commune aux philosophes de tous les âges de nier ce qui est, et d'expliquer ce qui n'est pas

errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour nous avertir de sa présence, elle n'a nul moyen pour cela; non pas pour agir sur nous et nous communiquer ses pensées, elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau; non pas pour apercevoir non plus ce que nous fesons, car il faudrait qu'elle eût des sens; mais pour connaître elle-même ce que nous pensons et ce que nous sentons, par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle DIEU lit nos pensées dès cette vie, et par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le verrons face-à-face (*tt*). Car enfin, ajouta-t-elle en regardant le ministre, à quoi serviraient des sens lorsqu'ils n'auront plus rien à faire? l'être éternel ne se voit ni ne s'entend; il se fait sentir; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris à la réponse du pasteur et à quelques signes d'intelligence, qu'un des points ci-devant contestés entre eux était la

(*tt*) Cela me paraît très-bien dit: car qu'est-ce que voir DIEU face-à-face, si ce n'est lire dans la suprême intelligence?

résurrection des corps. Je m'aperçus aussi que je commençais à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de *Julie* où la foi se rapprochait de la raison.

Elle se complaisait tellement à ses idées que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions, c'eut été une cruauté d'en détruire une qui lui semblait si douce dans l'état où elle se trouvait. Cent fois, disait-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mère présente, qui lisait dans le cœur de sa fille et l'applaudissait. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si durant ces discours la main de *Claire* était souvent serrée.

Quoique le pasteur répondît à tout avec beaucoup de douceur et de modération, et qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'elle ne prît son silence sur d'autres points pour un aveu, il ne laissa pas d'être ecclésiastique un moment, et d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire et les attributs de DIEU seraient le seul objet dont

l'ame des bienheureux serait occupée, que cette contemplation sublime effacerait tout autre souvenir, qu'on ne se verrait point, qu'on ne se reconnaîtrait point, même dans le ciel, et qu'à cet aspect ravissant on ne songerait plus à rien de terrestre.

Cela peut être, reprit *Julie;* il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous que quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si chères, qu'il m'en coûterait de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espèce d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers; ils me le seront donc encore: ne les voir plus (*uu*) serait une peine, et le

(*uu*) Il est aisé de comprendre que par ce mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, semblable à celui par lequel DIEU nous voit et par lequel nous verrons DIEU. Les sens

séjour des bienheureux n'en admet point. Au reste, ajouta-t-elle en regardant le ministre d'un air assez gai, si je me trompe, un jour ou deux d'erreur seront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très-sûr, c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, et mon pasteur n'aura pas la dernière place.

Ainsi se passèrent les entretiens de cette journée, où la sécurité, l'espérance, le repos de l'ame brillèrent plus que jamais dans celle de *Julie*, et lui donnaient d'avance, au jugement du ministre, la paix des bienheureux dont elle allait augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus caressante, plus aimable, en un mot, plus elle-même. Toujours du sens, toujours du sentiment, toujours la fermeté du sage, toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de sentence; par-tout la naïve expression de ce qu'elle

ne peuvent imaginer l'immédiate communication des esprits : mais la raison la conçoit très-bien, et mieux, ce me semble, que la communication du mouvement dans les corps.

sentait; par-tout la simplicité de son cœur. Si quelquefois elle contraignait les plaintes que la souffrance aurait dû lui arracher, ce n'était point pour jouer l'intrépidité stoïque, c'était de peur de navrer ceux qui étaient autour d'elle, et quand les horreurs de la mort fesaient quelque instant pâtir la nature, elle ne cachait point ses frayeurs, elle se laissait consoler. Si-tôt qu'elle était remise, elle consolait les autres. On voyait, on sentait son retour, son air caressant le disait à tout le le monde. Sa gaieté n'était point contrainte, sa plaisanterie même était touchante; on avait le sourire à la bouche, et les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaisait plus, elle était plus aimable qu'en santé même, et le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir elle eut encore un accident qui, bien moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir long-temps ses enfans. Cependant elle remarqua qu'*Henriette* était changée; on lui dit qu'elle pleurait beaucoup et ne mangeait point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant *Claire*; la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le médecin s'y trouva comme le matin. La *Fanchon*, qu'il fallait toujours avertir, quand elle devait venir manger à notre table, vint ce soir-là sans se faire appeler. *Julie* s'en aperçut et sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, soupe encore avec moi ce soir; tu auras plus long-temps ton mari que ta maîtresse. Puis elle me dit: Je n'ai pas besoin de vous recommander *Claude Anet*: non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas besoin de m'être recommandé.

Le souper fut encore plus agréable que je ne m'y étais attendu. *Julie* voyant qu'elle pouvait soutenir la lumière, fit approcher la table, et, ce qui semblait inconcevable dans l'état où elle était, elle eut appétit. Le médecin, qui ne voyait plus d'inconvénient à le satisfaire, lui offrit un blanc de poulet; non, dit-elle, mais je mangerais bien de cette ferra (*xx*). On lui en donna un petit morceau; elle le mangea avec un peu de pain et le trouva bon. Pendant qu'elle mangeait, il fallait voir

(*xx*) Excellent poisson particulier au lac de Genève, et qu'on n'y trouve qu'en certains temps.

Madame d'*Orbe* la regarder ; il fallait le voir, car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avait mangé lui fît mal, elle en parut mieux le reste du souper. Elle se trouva même de si bonne humeur qu'elle s'avisa de remarquer, par forme de reproche, qu'il y avait longtemps que je n'avais bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces messieurs. A la contenance du médecin, elle vit qu'il s'attendait à boire du vrai vin d'Espagne, et sourit encore en regardant sa cousine. J'aperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, *Claire* de son côté commençait de temps à autre à élever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur *Julie*, et tantôt sur *Fauchon*, à qui ces yeux semblaient dire ou demander quelque chose.

Le vin tardait à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, et l'on jugea, comme il était vrai, que le valet-de-chambre du baron, qui en était chargé, l'avait emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la provision d'un seul jour en avait duré cinq, et que le vin manquait sans que personne s'en fût aperçu, malgré plusieurs nuits de veille

(*yy*). Le médecin tombait des nues. Pour moi, soit qu'il fallût attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des domestiques, j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, et j'ordonnai que désormais tout le monde eût du vin à discrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau, le médecin le lui donna dans un verre, et voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre *Claire* et la *Fanchon*; mais comme à la dérobée et craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la faiblesse, le régime ordinaire à *Julie* donnèrent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée; après avoir attendu si tard, ce n'était pas la peine de com-

(*yy*) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avait pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avait point pris, on les avait faits. Le problème entier dépend d'un point unique : trouvez seulement *Julie*, et tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être.

mencer, car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle se mit à babiller, très-sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que son teint n'était point allumé; ses yeux ne brillaient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie; à la pâleur près on l'aurait crue en santé. Pour alors, l'émotion de *Claire* devint tout-à-fait visible. Elle élevait un œil craintif alternativement sur *Julie*, sur moi, sur la *Fanchon*, mais principalement sur le médecin: tous ces regards étaient autant d'interrogations qu'elle voulait et n'osait faire. On eût dit toujours qu'elle allait parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenait; son inquiétude était si vive qu'elle en paraissait oppressée

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hasarda de dire, mais en tremblant et à demi-voix, qu'il semblait que Madame avait un peu moins souffert aujourd'hui... que la dernière convulsion avait été moins forte.... que la soirée.... elle resta interdite. Et *Claire*, qui pendant qu'elle avait parlé tremblait comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le médecin, les regards attachés aux siens,

l'oreille attentive, et n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il allait dire.

Il eût fallu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du *Bosson* se lève, va tâter le pouls de la malade, et dit : Il n'y a point là d'ivresse, ni de fièvre ; le pouls est fort bon. A l'instant *Clairè* s'écrie en tendant à demi les deux bras : Hé bien, Monsieur ! ... le pouls ? .... la fièvre ? .... la voix lui manquait ; mais ses mains écartées restaient toujours en avant ; ses yeux pétillaient d'impatience ; il n'y avait pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, et dit : Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin à pareille heure elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. A ce mot *Claire* part comme un éclair, renverse deux chaises et presque la table, saute au cou du médecin, l'embrasse, le baise mille fois en sanglottant et pleurant à chaudes larmes, et toujours avec la même impétuosité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au sien malgré lui, et lui dit hors d'haleine : Ah, Monsieur !

si vous nous la rendez, vous ne la sauverez pas seule.

Julie vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie, et lui dit d'un ton tendre et douloureux : Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir désespérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il amortit aussi-tôt les transports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'espoir renaissant.

En un instant la réponse du médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtresse guérie. Ils résolurent tout d'une voix de faire au médecin, si elle en revenait, un présent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, et l'argent fut sur-le-champ consigné dans les mains de la *Fanchon*, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquait pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement que *Julie* entendait de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui se sent mourir ; elle me fit signe, et me dit à l'oreille : On m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amère et douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer, Madame d'*Orbe* qui partagea le lit de sa cousine, comme les deux nuits précédentes, fit appeler sa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la *Fanchon* ; mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me semble, qu'elle n'eût fait si son mari ne fût pas arrivé. Madame d'*Orbe* s'opiniâtra de son côté, et les deux femmes-de-chambre passèrent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voisine, et l'espoir avait tellement ranimé le zèle, que ni par ordres ni par menaces je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avait peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées et venues qui ne m'alarmèrent pas : mais sur le matin que tout était tranquille, un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau... *Saint-Preux !* cher *Saint-Preux !*.... je vois les deux amies sans mouvement, et se tenant embrassées ; l'une évanouie, et l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder

ou recueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'était plus.

Adorateur de DIEU, *Julie* n'était plus... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier saisissement, je m'informai de Madame d'*Orbe*. J'appris qu'il avait fallu la porter dans sa chambre, et même l'y renfermer : car elle rentrait à chaque instant dans celle de *Julie*, se jetait sur son corps, le réchauffait du sien, s'efforçait de le ranimer, le pressait, s'y collait avec une espèce de rage, l'appelait à grands cris de mille noms passionnés, et nourrissait son désespoir de tous ses efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de sens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connaissant personne, se roulant par la chambre en se tordant les mains et mordant les pieds des chaises, murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes, puis poussant, par longs intervalles, des cris aigus qui fesaient tressaillir. Sa femme-de-chambre au pied de son lit consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchait à se cacher d'elle, et tremblait de tout son corps. En effet, les convulsions dont elle

était agitée avaient quelque chose d'effrayant. Je lis signe à la femme-de-chambre de se retirer ; car je craignais qu'un seul mot de consolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler ; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu ; mais, au bout de quelque tems, la voyant épuisée de fatigue, je la pris et la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains ; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, et les fis venir autour d'elle. Malheureusement, le premier qu'elle aperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espèce d'horreur, et ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné ! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre ; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irritèrent violemment, et m'en attirèrent de très-piquans. Ils n'laissèrent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras et s'efforça de le caresser ; ce fut en vain ; elle le rendit presque au même instant. Elle continue

tinue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, et je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place ? ce que fesait madame d'*Orbe*. Après avoir mis ordre aux enfans, à madame d'*Orbe*, aux funérailles de la seule personne que j'aie aimée, il fallut monter à cheval et partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable père. Je le trouvai souffrant de sa chûte, agité, troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleurs, de ces douleurs de vieillards, qu'on n'aperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris, mais qui tuent. Il n'y résistera jamais, j'en suis sûr, et je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure, et rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'était pas dit encore. Il fallait qu'elle ressuscitât, pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, et s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre :

Monsieur, monsieur, hâtez-vous; Madame n'est pas morte. Je ne compris rien à ce propos insensé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versaient des larmes de joie en donnant à grands cris des bénédictions à madame de *Wolmar*. Je demande ce que c'est ; tout le monde est dans le transport, personne ne peut me répondre : la tête avait tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de *Julie*. Je trouve plus de vingt personnes à genoux autour de son lit, et les yeux fixés sur elle. Je m'approche ; je la vois sur ce lit habillée et parée ; le cœur me bat ; je l'examine . . . . . Hélas ! elle était morte ! Ce moment de fausse joie si-tôt et si cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colère : je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fond de cette extravagante scène. Tout était déguisé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, et voici l'histoire du prodige.

Mon beau-père alarmé de l'accident qu'il avait appris, et croyant pouvoir se passer de son valet-de-chambre, l'avait envoyé, un peu avant mon arrivée auprès de lui,

savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestique, fatigué du cheval, avait pris un bateau, et traversant le lac pendant la nuit, était arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant, il voit la consternation, il en apprend le sujet, il monte en gémissant à la chambre de *Julie;* il se met à genoux aux pieds de son lit, il la regarde, il la pleure, il la contemple. Ah! ma bonne maîtresse! ah! que DIEU ne m'a-t-il pris au-lieu de vous! Moi qui suis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne suis bon à rien, que fais-je sur la terre! Et vous qui étiez jeune, qui fesiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maison, l'espoir des malheureux.... hélas! quand je vous vis naître, était-ce pour vous voir mourir?....

Au milieu des exclamations que lui arrachaient son zèle et son bon cœur, les yeux toujours collés sur ce visage, il crut apercevoir un mouvement: son imagination se frappe: il voit *Julie* tourner les yeux, le regarder, lui faire un signe de tête. Il se lève avec transport et court par toute la maison, en criant que Madame n'est pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, qu'elle en reviendra. Il n'en fallut pas davantage;

tout le monde accourt, les voisins, les pauvres qui fesaient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient : Elle n'est pas morte ! Le bruit s'en répand et s'augmente : le peuple, ami du merveilleux, se prête avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la désire ; chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avait pas seulement fait signe, elle avait agi, elle avait parlé, et il y avait vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arrivèrent jamais.

Si-tôt qu'on crut qu'elle vivait encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressait autour d'elle, on lui parlait, on l'inondait d'eaux spiritueuses, on touchait si le pouls ne revenait point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, et ne tardèrent pas à connaître combien on s'abusait. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chère ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec soin, et quoique sa garde-robe leur eût été laissée, elles lui prodiguèrent la parure. Ensuite, l'exposant

sur un lit et laissant les rideaux ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'était au plus fort de cette fermentation que j'étais arrivé. Je reconnus bientôt qu'il était impossible de faire entendre raison à la multitude, que, si je fesais fermer la porte et porter le corps à la sépulture, il pourrait arriver du tumulte, que je passerais au-moins pour un mari parricide qui fesait enterrer sa femme en vie, et que je serais en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant, après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il fesait, les chairs commençaient à se corrompre, et quoique le visage eût gardé ses traits et sa douceur, on y voyait déjà quelques signes d'altération. Je le dis à madame d'*Orbe*, qui restait demi-morte au chevet du lit. Elle n'avait pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossière ; mais elle feignait de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit, et, prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je

la vis rentrer un moment après tenant un voile d or brodé de perles que vous lui aviez apporté des Indes. (zz) Puis s'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, et s'écria d'une voix éclatante : « Maudite soit l'in- » digne main qui jamais lèvera ce voile ! » maudit soit l'œil impie qui verra ce visage » défiguré ! » Cette action, ces mots frappèrent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits et avec les plus grandes précautions, elle a été portée et inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile. (a)

(zz) On voit assez que c'est le songe de *Saint-Preux*, dont Madame d'*Orbe* avait l'imagination toujours pleine, qui lui suggère l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardait de bien près, on trouverait ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit parce qu'il arrivera, mais il arrive parce qu'il a été prédit.

(a) Le peuple du pays de Vaud, quoique pro-

Maudite soit l'infâme main qui jamais levera ce voile.

Histoire.

Le sort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-père, de madame d'*Orbe*, des amis, des parens, des voisins, et de mes propres gens. Le reste n'est rien ; mais mon vieux ami ! mais madame d'*Orbe* ! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide tristesse l'aigrit ; il lui faut des regrets amers semblables aux siens, et sa douleur barbare voudrait voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus désolant est qu'on ne peut compter sur rien avec elle, et ce qui la soulage un moment la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, et serait risible pour des gens de sang-froid. J'ai beaucoup à souffrir ; je ne me rebuterai jamais. En servant ce qu'a'ma *Julie*, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un seul trait vous fera juger des autres. Je croyais avoir tout fait en engageant *Claire* à

restant, ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

se conserver pour remplir les soins dont la chargea son amie. Exténuée d'agitations, d'abstinences, de veilles, elle semblait enfin résolue à revenir sur elle-même, à recommencer sa vie ordinaire, à reprendre ses repas dans la salle à manger. La première fois qu'elle y vint je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hasard de cet essai devant eux : car le spectacle de ces passions violentes de toute espèce est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puéril qui les amuse, qui les séduit, et leur fait aimer ce qu'ils devraient craindre. (*b*) Ils n'en n'avaient déjà que trop vu.

En entrant elle jeta un coup-d'œil sur la table et vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la première chaise qu'elle trouva derrière elle, sans vouloir se mettre à la table ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, et je fis mettre un troisième couvert à la place qu'occupait ordinairement sa cousine. Alors elle se laissa prendre par la main et mener à

(*b*) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, et plusieurs d'entre nous les romans.

table sans résistance, rangeant sa robe avec soin, comme si elle eût craint d'embarrasser cette place vide. A peine avait-elle porté la première cuillerée de potage à sa bouche, qu'elle la repousse, et demande d'un ton brusque ce que fesait là ce couvert puisqu'il n'était point occupé ? Je lui dis qu'elle avait raison, et fis ôter le couvert. Elle essaya de manger, sans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu son cœur se gonflait, sa respiration devenait haute et ressemblait à des soupirs. Enfin elle se leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans sa chambre sans dire un seul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, et de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raison par ses propres caprices, et d'amollir la dureté du désespoir par un sentiment plus doux. Vous savez que sa fille ressemble beaucoup à Madame de *Wolmar*. Elle se plaisait à marquer cette ressemblance par des robes de même étoffe, et elle leur avait apporté de Genève plusieurs ajustemens semblables, dont elles se paraient les mêmes jours. Je fis donc habiller *Henriette* le plus à l'imitation de *Julie*

qu'il fut possible, et après l'avoir bien instruite, je lui fis occuper à table le troisième couvert qu'on avait mis comme la veille.

Claire, au premier coup-d'œil, comprit mon intention ; elle en fut touchée : elle me jeta un regard tendre et obligeant. Ce fut là le premier de mes soins auquel elle parut sensible, et j'augurai bien d'un expédient qui la disposait à l'attendrissement.

Henriette, fière de représenter sa petite maman, joua parfaitement son rôle, et si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnait toujours à sa mère le nom de maman, et lui parlait avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès et par mon approbation, qu'elle remarquait fort bien, elle s'avisa de porter la main sur une cuiller, et de dire dans une saillie : *Claire*, veux-tu de cela ? Le geste et le ton de voix furent imités au point que sa mère en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend son assiette en disant : Oui, mon enfant, donne ; tu es charmante : et puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux,

et dans son geste un mouvement plus brusque et plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, et je fis bien ; car une heure après, elle eut une violente indigestion qui l'eût infailliblement étouffée, si elle eût continué de manger. Dès ce moment, je résolus de supprimer tous ces jeux, qui pouvaient allumer son imagination au point qu'on n'en serait plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laisser souffrir davantage, et ne pas exposer sa raison.

Voilà, mon cher, à-peu-près où nous en sommes. Depuis le retour du baron, *Claire* monte chez lui tous les matins, soit tandis que j'y suis, soit quand j'en sors ; ils passent une heure ou deux ensemble, et les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, précisément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire, et lui a rendu le zèle de ses devoirs. Avec tout cela elle n'est pas encore au point de la tristesse ; les larmes ne coulent pas encore ; on vous attend pour en répandre, c'est à vous de

les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de *Julie ;* il est venu de moi le premier, et je le crois plus que jamais utile et sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son père, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous désire, vous êtes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager et guérir mes ennuis; je vous devrai peut-être plus que personne.

LETTRE XII.

DE JULIE A SAINT-PREUX.

Cette lettre était incluse dans la précédente.

Il faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami; souffrons ce changement sans murmure; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir: cette réunion n'était pas bonne. C'est un bienfait du ciel de l'avoir prévenue; sans doute il prévient des malheurs.

Je me suis long-temps fait illusion. Cette illusion me fut salutaire; elle se détruit au moment

moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie, et j'ai cru l'être. Rendons grâces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle était utile ; qui sait si me voyant si près de l'abyme, la tête ne m'eût point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre ; il me soutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte ; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur, qui n'en dépend pas, fut pour vous, ce fut mon tourment et non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reste sans tache, et l'amour m'est resté sans remords.

J'ose m'honorer du passé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, et j'étais coupable ! Qu'était-ce de la vie entière passée avec vous ? quels dangers j'ai courus sans le savoir ! à quels dangers plus grands j'allais être exposée ! Sans doute je sentais pour moi les craintes que je croyais

sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvaient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur et pour la vertu? que me restait-il d'utile à tirer de la vie? En me l'ôtant, le ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, et met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous et de moi; je pars avec joie, et ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire : ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs; je les sens : vous restez à plaindre, je le sais trop; et le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi : mais voyez aussi que de consolations je vous laisse! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chère, vous font un devoir de vous conserver pour elle! il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de *Julie*, que ce que vous en avez perdu depuis longtemps. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins, vos plai-

sirs, votre amitié, tout sera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reste une autre *Julie*, et n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie, unissez-vous pour conserver l'autre; c'est le seul moyen qui vous reste à tous deux de me survivre, en servant ma famille et mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'est cher! Combien vous devez l'être l'un à l'autre! combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendrir ensemble? Non, *Claire* et *Julie* seront si bien confondues qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que aurez senti pour son amie, elle en sera la confidente et l'objet: vous serez heureux par celle qui vous restera, sans cesser d'être fidelle à celle que vous aurez perdue; et après tant de regrets et de peines, avant que l'âge de vivre et d'aimer se passe,

vous aurez brûlé d'un feu légitime et joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions et sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse, et après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le savez, il existe un homme digne du bonheur auquel il ne sait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, sans intérêt à la vie, sans attente de celle qui la suit, sans plaisir, sans consolation, sans espoir, il sera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les soins qu'il a pris de vous, et vous savez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Passez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui en l'objet et le prix. Soyez chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne pensez : il a fait son devoir, et je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu est juste ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire sur mes enfans. Je sais quels soins va vous coûter leur éducation ; mais je sais bien aussi que

ces soins ne vous seront pas pénibles. Dans les momens de dégoût inséparables de cet emploi, dites-vous : Ils sont les enfans de *Julie*, il ne vous coûtera plus rien. M. de *Wolmar* vous remettra les observations que j'ai faites sur votre mémoire et sur le caractère de mes deux fils. Cet écrit n'est que commencé : je ne vous le donne pas pour règle, je le soumets à vos lumières. N'en faites point des savans, faites-en des hommes bienfesans et justes. Parlez-leur quelquefois de leur mère..... vous savez s'ils lui etaient chers..... dites à *Marcellin* qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à son frère que c'était pour lui que j'aurais aimé la vie. Dites-leur..... je me sens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laissant mes enfans, je m'en sépare avec moins de peine ; je crois rester avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami..... Hélas ! j'achève de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguise plus rien..... Hé, pourquoi craindrais-je d'exprimer tout ce que je sens ? ce n'est plus moi qui te parle ; je suis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le visage de

ton amante, et son cœur où tu ne seras plus. Mais mon ame existerait-elle sans toi, sans toi quelle félicité goûterais-je ? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu, qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente ; trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, et de te le dire encore une fois.

LETTRE XIII.

DE MADAME D'ORBE A SAINT-PREUX.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre faiblesse ; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hiver achève de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur et tristesse, et peut-être l'affliction commune sera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne pour s'exhaler a besoin

de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. *Wolmar* m'entend et ne me répond pas. La douleur d'un père infortuné se concentre en lui-même ; il n'en imagine pas une plus cruelle ; il ne la sait ni voir ni sentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent et ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence règne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force et de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte ! venez partager mes douleurs ; venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abreuver de vos larmes. C'est la seule consolation que je puisse attendre ; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez, et que j'apprenne votre avis sur un projet dont je sais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue et franche ; je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue ; peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le sais ni le veux

savoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en soucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire, et que vous devez bien retenir. C'est qu'un homme qui fut aimé de *Julie d'Etange*, et pourrait se résoudre à en épouser une autre, n'est à mes yeux qu'un indigne et un lâche que je tiendrais à déshonneur d'avoir pour ami ; et quant à moi je vous déclare que tout homme, quel qu'il puisse être, qui désormais m'osera parler d'amour, ne m'en reparlera de sa vie.

Songez aux soins qui vous attendent, aux devoirs qui vous sont imposés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans se forment et grandissent, son père se consume insensiblement ; son mari s'inquiète et s'agite ; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie ; son cœur, malgré qu'il en ait, se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle, il lui parle, il soupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, et c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un et l'autre ! Il est bien digne du généreux *Edouard* que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

Venez donc, chers et respectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime ; que son cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante et sensible se plaît à revenir parmi nous, à retrouver ses amis pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses vertus, à s'entendre honorer par eux, à les sentir embrasser sa tombe, et gémir en prononçant son nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tout remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet, je la sens à chaque pas, à chaque instant du jour j'entends les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vécu ; c'est ici que repose sa cendre..... la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine, en allant au temple..... j'aperçois..... j'aperçois le lieu triste et respectable..... Beauté, c'est donc là ton dernier asile !..... confiance, amitié, vertus, plaisirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti..... je me sens entraînée..... j'approche en frissonnant..... je crains de fouler cette terre sacrée..... je crois la sentir palpiter et frémir sous mes pieds..... j'en-

tends murmurer une voix plaintive !..... *Claire* ! ô ma *Claire* ! où es-tu ! que fais-tu loin de ton amie ?..... Son cercueil ne la contient pas toute entière..... il attend le reste de sa proie..... il ne l'attendra pas long-temps (*c*).

Fin de la sixième et dernière Partie.

(*c*) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout faible qu'il est, m'en est si agréable, et le sera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel. C'est qu'au moins ce faible intérêt est pur et sans mélange de peine ; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurais concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer et composer le personnage d'un scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir et parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devrait gémir d'être condamné à un travail si cruel ; ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens et leurs beaux génies ; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

LES AMOURS

DE MILORD

ÉDOUARD BOMSTON. (*)

Les bizarres aventures de milord *Edouard* à Rome étaient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de *Julie* sans en gâter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire et abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord *Edouard* dans ses tournées d'Italie avait fait connaissance, à Rome, avec une femme de qualité, napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux ; elle de son côté conçut pour lui une passion violente qui la dévora le reste de sa vie, et finit par la mettre au tombeau. Cet homme âpre et peu galant, mais ardent et sensible, ex-

(*) Cette pièce a été copiée sur le manuscrit original et unique de la main de l'auteur, qui existe entre les mains de madame la maréchale de *Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

trême et grand en tout, ne pouvait guère inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux anglais inquiétaient la marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étaient tous deux étrangers à Rome, et que le marquis servait dans les troupes de l'empereur. L'amoureux *Edouard* ne tarda pas à parler de mariage; la marquise allégua la différence de religion et d'autres prétextes. Enfin ils lièrent ensemble un commerce intime et libre, jusqu'à ce qu'*Edouard* ayant découvert que le mari vivait, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches, outré de se trouver coupable sans le savoir, d'un crime qu'il avait en horreur.

La marquise, femme sans principes, mais adroite et pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir et en vint à bout. Le commerce adultère fut supprimé, mais les liaisons continuèrent. Toute indigne qu'elle était d'aimer, elle aimait pourtant: il fallut consentir à voir sans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvait conserver autrement, et cette barrière volontaire irritant l'amour des deux

côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La marquise ne négligea pas les soins qui pouvaient faire oublier à son amant ses résolutions : elle était séduisante et belle ; tout fut inutile. L'anglais resta ferme ; sa grande ame était à l'épreuve. La première de ses passions était la vertu. Il eût sacrifié sa vie à sa maîtresse, et sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante ; le moyen qu'il allait prendre pour s'en délivrer retint la marquise et rendit vains tous ses piéges. Ce n'est point parce que nous sommes faibles, mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres et les élèvent à leur sphère ; mais il y en a. Celle d'*Edouard* était de ce nombre. La marquise espérait le gagner ; c'était lui qui la gagnait insensiblement. Quand les leçons de la vertu prenaient dans sa bouche les accens de l'amour, il la touchait, il la fesait pleurer, ses feux sacrés animaient cette ame rampante ; un sentiment de justice et d'honneur y portait son charme étranger ; le vrai beau commençait à lui plaire ; si le

méchant pouvait changer de nature, le cœur de la marquise en aurait changé.

L'amour seul profita de ces émotions légères ; il en acquit plus de délicatesse : elle commença d'aimer avec générosité ; avec un tempérament ardent et dans un climat où les sens ont tant d'empire, elle oublia ses plaisirs pour songer à ceux de son amant, et ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tînt d'elle. Telle fut de sa part l'interprétation favorable d'une démarche où son caractère et celui d'*Edouard*, qu'elle connaissait bien, pouvaient faire trouver un raffinement de séduction.

Elle n'épargna ni soins ni dépense pour faire chercher dans tout Rome une jeune personne facile et sûre ; on la trouva, non sans peine. Un soir après un entretien fort tendre, elle la lui présenta : Disposez-en, lui dit-elle, avec un sourire ; qu'elle jouisse du prix de mon amour ; mais qu'elle soit la seule. C'est assez pour moi si quelquefois auprès d'elle vous songez à la main dont vous la tenez. Elle voulut sortir, *Edouard* la retint. Arrêtez, lui dit-il ; si vous me croyez assez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maison, le sacrifice

n'est pas d'un grand prix, et je ne vaux pas la peine d'être beaucoup regretté. Puisque vous ne devez pas être à moi, je souhaite, dit la marquise, que vous ne soyiez à personne ; mais si l'amour doit perdre ses droits, souffrez au moins qu'il en dispose. Pourquoi mon bienfait vous est-il à charge ? avez-vous peur d'être un ingrat ? Alors elle l'obligea d'accepter l'adresse de *Laure* (c'était le nom de la jeune personne), et lui fit jurer qu'il s'abstiendrait de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnaissance lui donna plus de peine à contenir que son amour, et ce fut le piége le plus dangereux que la marquise lui ait tendu de sa vie.

Extrême en tout, ainsi que son amant, elle fit souper *Laure* avec elle, et lui prodigua ses caresses, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand sacrifice que l'amour ait jamais fait. *Edouard* pénétré se livrait à ses transports ; son ame émue et sensible s'exhalait dans ses regards, dans ses gestes ; il ne disait pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. *Laure* était charmante ; à peine la regardait-il. Elle n'imita pas cette indifférence ; elle regardait, et voyait

dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le soupé, la marquise renvoya *Laure*, et resta seule avec son amant. Elle avait compté sur les dangers de ce tête-à-tête ; elle ne s'était pas trompée en cela ; mais comptant qu'il y succomberait, elle se trompa ; toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant et plus douloureux à l'un et à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte, à la fin de la quatrième partie de *Julie*, l'admiration de *Saint-Preux* pour la force de son ami.

Edouard était vertueux mais homme. Il avait toute la simplicité du véritable honneur, et rien de ces fausses bienséances qu'on lui substitue, et dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la marquise, il sentit augmenter le péril ; et prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu ; il fut voir *Laure*.

Elle tressaillit à sa vue : il la trouva triste ; il entreprit de l'égayer, et ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avait cru.

Ses caresses furent mal reçues, ses offres furent rejetées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devait-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre? Il usa sans ménagement de ses droits. *Laure* malgré ses cris, ses pleurs, sa résistance, se sentant vaincue, fait un effort, s'élance à l'autre extrémité de la chambre, et lui crie d'une voix animée: Tuez-moi si vous voulez; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geste, le regard, le ton n'étaient pas équivoques. *Edouard* dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, se calme, la prend par la main, la fait rasseoir, s'assied à côté d'elle, et la regardant sans parler, attend froidement le dénouement de cette comédie.

Elle ne disait rien; elle avait les yeux baissés, sa respiration était inégale, son cœur palpitoit; et tout marquait en elle une agitation extraordinaire. *Edouard* rompit enfin le silence pour lui demander ce que signifiait cette étrange scène? Me serais-je trompé, lui dit-il? ne seriez-vous point *Lauretta Pisanna?* Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc! reprit-il avec un

sourire moqueur, auriez-vous par hasard changé de métier? Non, dit *Laure;* je suis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je suis. Il trouva dans ce tour de phrase, et dans l'accent dont il fut prononcé, quelque chose de si extraordinaire qu'il ne savait plus que penser et qu'il crut que cette fille était devenue folle. Il continua : Pourquoi donc, charmante *Laure*, ai-je seul l'exclusion? dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis souffrir tout le monde hors vous seul.

Mais pourquoi cela? *Laure*, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh! m'entends-je moi-même! tout ce que je sais, c'est que vous ne me toucherez jamais..... Non, s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me sentant dans vos bras, je songerais que vous n'y tenez qu'une fille publique, et j'en mourrais de rage.

Elle s'animait en parlant. *Edouard* aperçut dans ses yeux des signes de douleur et de désespoir qui l'attendrirent. Il prit, avec des manières moins méprisantes, un ton plus

honnête et plus caressant. Elle se cachait le visage; elle évitait ses regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle sentit cette main qu'elle y porta la bouche, et la pressa de ses lèvres en poussant des sanglots et versant des torrens de larmes.

Ce langage, quoiqu'assez clair, n'était pas précis. *Edouard* ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte était revenue avec l'amour, et *Laure* n'avait jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimait.

A peine cet amour était-il né qu'il était déjà dans toute sa force. *Laure* était vive et sensible; assez belle pour faire une passion, assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa première jeunesse, ses charmes souillés par la débauche avaient perdu leur empire. Au sein des honteux plaisirs, l'amour fuyait devant elle: de malheureux corrupteurs ne pouvaient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes; qu'une étincelle approche, et tout part. Ainsi prit feu le cœur de *Laure* aux transports de ceux d'*Edouard* et de la marquise. A ce nouveau langage, elle sentit un frémissement déli-

cieux : elle prêtait une oreille attentive ; ses avides regards ne laissaient rien échapper. La flamme humide qui sortait des yeux de l'amant pénétrait par les siens jusqu'au fond du cœur; un sang plus brûlant courait dans ses veines; la voix d'*Edouard* avait un accent qui l'agitait; le sentiment lui semblait peint dans tous ses gestes; tous ses traits animés par la passion la lui fesaient ressentir. Ainsi la première image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avait offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mouvement fut de se livrer à ce nouveau charme ; le second fut d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la première fois de sa vie elle vit son état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance et les désirs des amans, se tournait en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimait n'offrait à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte et vile créature, à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses ; dans le prix d'un amour heureux, elle ne vit que l'infâme prostitution. Ses tourmens les plus

insupportables lui venaient ainsi de ses propres désirs. Plus il lui était aisé de les satisfaire, plus son sort lui semblait affreux ; sans honneur, sans espoir, sans ressources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencèrent ses longues peines, et finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humiliait à ses propres yeux, l'élevait à ceux d'*Édouard*. La voyant capable d'aimer, il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvait-elle attendre de lui ? Quel sentiment pouvait-il lui marquer, si ce n'est le faible intérêt qu'un cœur honnête qui n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte ?

Il la consola comme il put, et promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servait d'augmenter l'effroi qu'elle en avait, puisque cet effroi même la fesait désespérer d'elle ? Un seul mot sur un tel sujet tirait à conséquence et semblait la rapprocher de lui : c'était ce qui ne pouvait jamais être. Le plus grand malheur des métiers infâmes est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, *Édouard* n'oubliant pas la magnificence anglaise, lui envoya un cabinet de laque et plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

« J'ai perdu le droit de refuser des présens. » J'ose pourtant vous renvoyer le vôtre ; car » peut-être n'aviez-vous pas dessein d'en » faire un signe de mépris. Si vous le ren- » voyez encore, il faudra que je l'accepte : » mais vous avez une bien cruelle géné- » rosité ».

Édouard fut frappé de ce billet, il le trouvait à-la-fois humble et fier. Sans sortir de la bassesse de son état, *Laure* y montrait une sorte de dignité. C'était presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avait cessé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; et s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la marquise. Il n'avait nulle raison de les lui cacher ; et c'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avait point touché *Laure*. Sa modération eut un

effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Quoi! s'écria la marquise en fureur, vous la voyez et ne la touchez point? Qu'allez-vous donc faire chez elle? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un et de l'autre, et la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances achevèrent d'allumer cette passion furieuse et rendirent cette femme à son vrai caractère. J'ai déjà remarqué que dans son intègre probité *Edouard* manquait de délicatesse. Il fit à la marquise le même présent que lui avait renvoyé *Laure*. Elle l'accepta, non par avarice, mais parce qu'ils étaient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre; échange auquel, à la vérité, la marquise ne perdait pas. Malheureusement elle vint à savoir la première destination de ce présent, et comment il lui était revenu. Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé et jeté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut sentir en pareil cas une maîtresse jalouse, et une femme de qualité.

Cependant plus *Laure* sentait sa honte, moins elle tentait de s'en délivrer; elle y restait par désespoir, et le dédain qu'elle avait pour elle-même réjaillissait sur ses cor-

ruptcurs. Elle n'était pas fière; quel droit eût-elle eu de l'être? mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent et ne peut se fuir; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, et se sent à jamais déshonoré; tout versait le remords et l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces ames viles leur fesait oublier le ton de la débauche; un trouble involontaire empoisonnait leurs transports, et touchés du sort de leur victime, ils s'en retournaient pleurant sur elle et rougissant d'eux.

La douleur la consumait. *Edouard*, qui peu-à-peu la prenait en amitié, vit qu'elle n'était que trop affligée, et qu'il fallait plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit; c'était déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus : ils l'encouragèrent. Ses discours élevés et grands rendaient à son ame accablée le ressort qu'elle avait perdu. Quel effet ne fesaient-ils point partant d'une bouche aimée, et pénétrant dans un cœur bien né que le sort livrait à la honte, mais que la nature avait fait pour l'honnêteté? C'est dans ce cœur qu'ils trouvaient de la

prise

prise, et qu'ils portaient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfesans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée, mais je ne mériterai plus de l'être; je ne me mépriserai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en sera moins amère. Eh! que m'importent les dédains de toute la terre, quand *Edouard* m'estimera? Qu'il voie son ouvrage et qu'il s'y complaise; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagnerait rien, du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux! je ne profanerai plus tes transports. Je ne puis être heureuse; je ne la serai jamais, je le sais. Hélas! je suis indigne des caresses de l'amour, mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état était trop violent pour pouvoir durer; mais quand elle tenta d'en sortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avait pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît, et que l'honneur est une

sauve-garde civile qui laisse bien faibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti, pour se retirer de l'oppression, que d'aller brusquement se jeter dans un couvent et d'abandonner sa maison presque au pillage; car elle vivait dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge et la figure les font valoir. Elle n'avait rien dit à *Bomston* de son projet, trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asile, elle le lui marqua par un billet, le priant de la proteger contre les gens puissans qui s'intéressaient à son désordre, et que sa retraite allait offenser. Il courut chez elle assez tôt pour sauver ses effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand seigneur considéré, riche, et plaidant avec force la cause de l'honnêteté, y trouva bientôt assez de crédit pour la maintenir dans son couvent, et même l'y faire jouir d'une pension que lui avait laissée le cardinal auquel ses parens l'avaient vendue.

Il fut la voir. Elle était belle; elle aimait; elle était pénitente; elle lui devait tout ce qu'elle allait être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien! Il vint plein de tous les sentimens qui peuvent porter au bien les

cœurs sensibles ; il n'y manquait que celui qui pouvait la rendre heureuse, et qui ne dépendait pas de lui. Jamais elle n'en avait tant espéré ; elle était transportée : elle se sentait déjà dans l'état auquel on remonte si rarement. Elle disait : Je suis honnête ; un homme vertueux s'intéresse à moi ; Amour, je ne regrette plus les pleurs, les soupirs que tu me coûtes ; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force et tu fais ma récompense ; en me fesant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Ce bonheur n'était réservé qu'à moi seule. C'est l'amour qui m'élève et m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime, à l'opprobre ; il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec la vertu. O *Édouard !* quand je redeviendrai méprisable, j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'*Édouard* n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt et de l'honnêteté. *Laure* était trop aimable pour que les soins qu'un homme prenait d'elle ne fussent pas toujours suspects. La marquise, qui avait ses espions, fut instruite de tout la première, et ses emportemens, qu'elle ne put contenir,

achevèrent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au marquis jusqu'à Vienne; et l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencèrent ces doubles liaisons, qui, dans un pays comme l'Italie, exposèrent *Edouard* à mille périls de toute espèce; tantôt de la part d'un militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouse et vindicative; tantôt de la part de ceux qui s'étaient attachés à *Laure* et que sa perte mit en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls sans utilité, le partageaient entre deux maîtresses passionnées, sans en pouvoir posséder aucune; refusé de la courtisanne qu'il n'aimait pas, refusant l'honnête femme qu'il adorait; toujours vertueux, il est vrai, mais croyant toujours servir la sagesse en n'écoutant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espèce de sympathie pouvait unir deux caractères si opposés que ceux d'*Edouard* et de la marquise; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée quand

elle crut s'être donnée une rivale, et quelle rivale! par son imprudente générosité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres caresses, tout fut employé tour-à-tour pour détacher *Edouard* de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que son cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avait promis. *Laure* avait borné son espérance et son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avait besoin d'appui, elle tenait à celui qui l'avait fait naître; c'était à lui de la soutenir. Voilà ce qu'il disait à la marquise, à lui-même; et peut-être ne se disait-il pas tout. Où est l'homme assez sévère pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de se laisser aimer? où est celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête? où est l'homme bienfaisant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ses soins? Il avait rendu *Laure* trop estimable pour ne faire que l'estimer.

La marquise n'ayant pu obtenir qu'il cessât de voir cette infortunée, devint furieuse; sans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une espèce d'horreur. Elle fré-

missait en voyant son carrosse, le bruit de ses pas en montant l'escalier la faisait palpiter d'effroi. Elle était prête à se trouver mal à sa vue. Elle avait le cœur serré tant qu'il restait auprès d'elle ; quand il partait elle l'accablait d'imprécations ; si-tôt qu'elle ne le voyait plus elle pleurait de rage ; elle ne parlait que de vengeance : son dépit sanguinaire ne lui dictait que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer *Edouard* sortant du couvent de *Laure*. Elle lui tendit des piéges à elle-même pour l'en faire sortir et l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournait le lendemain chez celle qui l'avait voulu faire assassiner la veille ; et toujours avec son chimérique projet de la rendre à la raison, il exposait la sienne, et nourrissait sa faiblesse du zèle de sa vertu.

Au bout de quelques mois le marquis mal guéri de sa blessure mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement, qui devait rapprocher *Edouard* de la marquise, ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empressement à mettre à profit sa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute si la blessure du mar-

quis n'avait point contribué à sa mort effraya son cœur, et fit taire ses désirs. Il se disait : Les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre ; mais pour son meurtrier ils lui survivent et deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les lois ne prescriraient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur sang ; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seraient des sources de mort, et le genre humain périrait par les soins qui doivent le conserver.

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre ; souvent voulant renoncer à toutes deux et n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappelé par mille sentimens, et chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre ; cédant tantôt au penchant, et tantôt au devoir ; allant de Londres à Rome et de Rome à Londres sans pouvoir se fixer nulle part ; toujours ardent, vif, passionné, jamais faible ni coupable, et fort de son ame grande et belle quand il pensait ne l'être que de sa raison ; enfin tous les jours méditant des

folies, et tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à *Julie*, et il paraît sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la marquise perdait toujours du terrain par ses vices ; *Laure* en gagnait par ses vertus. Au surplus la constance était égale des deux côtés ; mais le mérite n'était pas le même ; et la marquise avilie, dégradée par tant de crimes, finit par donner à son amour sans espoir les supplémens que n'avait pu supporter celui de *Laure*. A chaque voyage, *Bomston* trouvait à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avait appris l'anglais, elle savait par cœur tout ce qu'il lui avait conseillé de lire ; elle s'instruisait dans toutes les connaissances qu'il paraissait aimer : elle cherchait à mouler son ame sur la sienne, et ce qu'il y restait de son fond ne la déparait pas. Elle était encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La marquise était dans celui où elle ne fait plus que décliner ; et quoiqu'elle eût ce ton du sentiment qui plaît et qui touche, qu'elle parlât d'humanité, de fidélité, de vertus avec grâce ; tout cela devenait ridicule par sa conduite, et sa répu-

tation démentait tous ces beaux discours. *Edouard* la connaissait trop pour en espérer plus rien. Il s'en détachait insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait, il s'approchait toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelait sans cesse chez la marquise ; ses pieds l'y portaient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle il a vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser ; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre, sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avait fait pour lui ni ce qu'il avait senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans, *Edouard* ne pouvait rompre les attachemens qui l'attiraient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent désirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxait d'injustice, d'ingratitude même envers la marquise, et n'imputait qu'à sa passion les vices de son caractère. Quelquefois il oubliait le premier état de *Laure*, et son cœur franchissait sans y songer la barrière qui le séparait d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses

à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposait lui-même à une épreuve dans laquelle il aurait succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise, et le dénouement des scènes qui s'y rapportent, sont détaillées dans la XIIe lettre de la Ve partie et dans la IIIe de la VIe, de manière à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. *Edouard* aimé de deux maîtresses, sans en posséder aucune, paraît d'abord dans une situation risible : mais sa vertu lui donnait en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté, et qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusait que le voluptueux ne l'est de ceux qu'il goûte, il aima plus long-temps, resta libre et jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh ! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux ?

FIN.

TABLE

DES LETTRES

ET MATIÈRES

Contenues en ce volume.

LETTRE QUATRIÈME, de milord Edouard à Saint-Preux.

Il lui demande l'explication des chagrins secrets de madame de Wolmar, desquels Saint-Preux lui avait parlé dans une lettre qui n'a pas été reçue. page 1

LET. V, de Saint-Preux à milord Edouard.

Incrédulité de M. de Wolmar, cause des chagrins secrets de Julie. 4

LET. VI, de Saint-Preux à milord Edouard.

Arrivée de madame d'Orbe avec sa fille chez M. de Wolmar. Transports et fêtes à l'occasion de cette réunion. 23

LET. VII, de Saint-Preux à milord Edouard.

Ordre et gaieté qui règnent chez M. de

Wolmar dans le temps des vendanges. Le baron d'Étange et Saint-Preux sincèrement réconciliés. 33

LET. VIII, de Saint-Preux à M de Wolmar.

Saint-Preux parti avec milord Édouard pour Rome. Il témoigne à M. de Wolmar la joie où il est d'avoir appris qu'il lui destine l'éducation de ses enfans. 51

LET. IX, de Saint-Preux à madame d'Orbe.

Il lui rend compte de la première journée de son voyage. Nouvelles faiblesses de son cœur. Songe funeste. Milord Édouard le ramène à Clarens pour le guérir de ses craintes chimériques. Sûr que Julie est en bonne santé, Saint-Preux repart sans la voir. 55

LET. X, de madame d'Orbe à Saint-Preux.

Elle lui reproche de ne s'être pas montré aux deux cousines. Impression que fait sur Claire le rêve de Saint-Preux. 68

LET. XI, de M. de Wolmar à Saint-Preux.

Il le plaisante sur son rêve, et lui fait quelques

quelques légers reproches sur le souvenir de ses anciennes amours. 72

LET. XII, de Saint-Preux à M. de Wolmar.

Anciennes amours de milord Édouard. Motif de son voyage à Rome. Dans quel dessein il a emmené avec lui Saint-Preux. Celui-ci ne souffrira pas que son ami fasse un mariage indécent; il demande à ce sujet conseil à M. de Wolmar, et lui recommande le secret. 74

LET. VIII, de madame de Wolmar à madame d'Orbe.

Elle a pénétré les secrets sentimens de sa cousine pour Saint-Preux; lui représente le danger qu'elle peut courir avec lui, et lui conseille de l'épouser. 80

LET. XIV, d'Henriette à sa mère.

Elle lui témoigne l'ennui où son absence a mis tout le monde; lui demande des présens pour son petit Mali, et ne s'oublie pas elle-même. 101

SIXIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE, de madame d'Orbe à madame de Wolmar.

Elle lui apprend son arrivée à Lausanne, où elle l'invite de venir pour la noce de son frère. 103

LET. II, de madame d'Orbe à madame de Wolmar.

Elle instruit sa cousine de ses sentimens pour Saint-Preux. Sa gaieté la mettra toujours à l'abri de tout danger. Ses raisons pour rester veuve. 105

LET. III, de milord Edouard à M. de Wolmar.

Il lui apprend l'heureux dénouement de ses aventures, effet de la sage conduite de Saint-Preux; et accepte les offres que lui a fait M. de Wolmar, de venir passer à Clarens le reste de ses jours. 127

LET. IV, de M. de Wolmar à milord Edouard.

Il l'invite de nouveau à venir partager,

lui et Saint-Preux, le bonheur de sa maison. 140

LET. V, de madame d'Orbe à madame de Wolmar.

Caractère, goûts et mœurs des habitans de Genève. 143

LET. VI, de madame de Wolmar à Saint-Preux.

Elle lui fait part du dessein qu'elle a de le marier avec madame d'Orbe; lui donne des conseils relatifs à ce projet, et combat ses maximes sur la prière et sur la liberté. 157

LET. VII, de Saint-Preux à madame de Wolmar.

Il se refuse au projet formé par madame de Wolmar de l'unir à madame d'Orbe, et par quels motifs. Il défend son sentiment sur la prière et sur la liberté. 177

LET. VIII, de madame de Wolmar à Saint-Preux.

Elle lui fait des reproches dictés par l'a-

mitié, et à quelle occasion. Douceurs du désir et charme de l'illusion. Douceurs de Julie, et quelles. Ses alarmes par rapport à l'incrédulité de son mari calmées, et par quelles raisons. Elle informe Saint-Preux d'une partie qu'elle doit faire à Chillon avec sa famille. Funeste pressentiment. 203

LET. IX, de Fanchon Anet à Saint-Preux.

Madame de Wolmar se précipite dans l'eau, où elle voit tomber un de ses enfans. 234

LET. X, à Saint-Preux, commencée par madame d'Orbe et achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie. 237

LET. XI, de M. de Wolmar à Saint-Preux.

Détail circonstancié de la maladie de madame de Wolmar. Ses divers entretiens avec sa famille et avec un ministre, sur les objets les plus importans. Retour de Claude Anet. Tranquillité d'ame de Julie au sein de la mort. Elle expire

entre les bras de sa cousine. On la croit faussement rendue à la vie, et à quelle occasion. Comment le rêve de Saint-Preux est en quelque sorte accompli. Consternation de toute la maison. Désespoir de Claire. 238

LET. XII, de Julie à Saint-Preux : cette lettre était incluse dans la précédente.

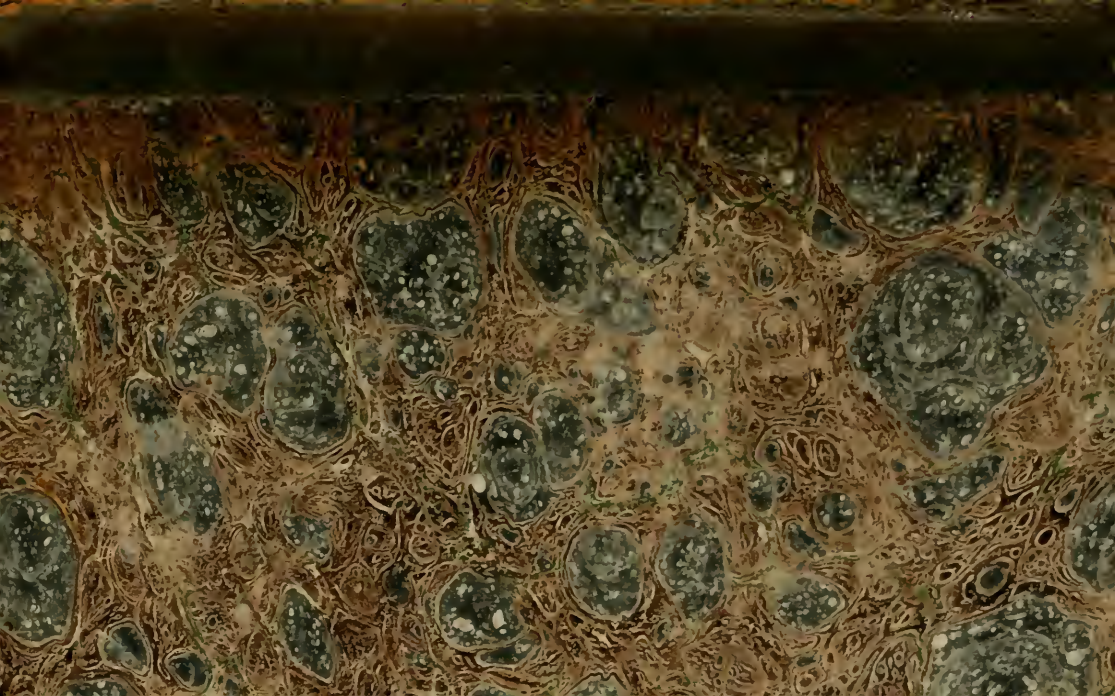
Julie regarde sa mort comme un bienfait du ciel et par quel motif. Elle engage de nouveau Saint-Preux à épouser madame d'Orbe, et le charge de l'éducation de ses enfans. Derniers adieux. 312

LET. XIII, de madame d'Orbe à Saint-Preux.

Elle lui fait l'aveu de ses sentimens pour lui, et lui déclare en même-temps qu'elle veut toujours rester libre. Elle lui représente l'importance des devoirs dont il est chargé; lui annonce chez M. de Wolmar des dispositions prochaines à abjurer son incrédulité; l'invite, lui et milord Edouard, à se réunir au plutôt à la famille de Julie. Vive peinture de l'a-

mitié la plus tendre et de la plus amère douleur. 318

LES AMOURS DE MILORD EDOUARD BOMSTON.

Édouard fait connaissance à Rome avec une dame napolitaine. Caractère de cette dame. Nature de leur liaison. Cette dame veut lui donner une maîtresse subalterne. Danger d'une situation qu'Édouard évite. Caractère de Laure : effet du véritable amour sur elle. Édouard la visite souvent sans l'aimer. Effet terrible de son assiduité auprès de Laure sur la marquise. Laure change de conduite, et se retire dans un couvent. La marquise hors d'elle-même divulgue sa propre intrigue. Son mari l'apprend à Vienne. Ce qui en résulte. Situation singulière d'Édouard. Entreprise funeste de la marquise. Le marquis meurt en Allemagne. Édouard ne veut pas profiter de cet événement. Sa manière de vivre jusqu'au moment où il connut Julie. 323

Fin de la Table du quatrième et dernier Volume.